

## Technical Notes / Notes techniques

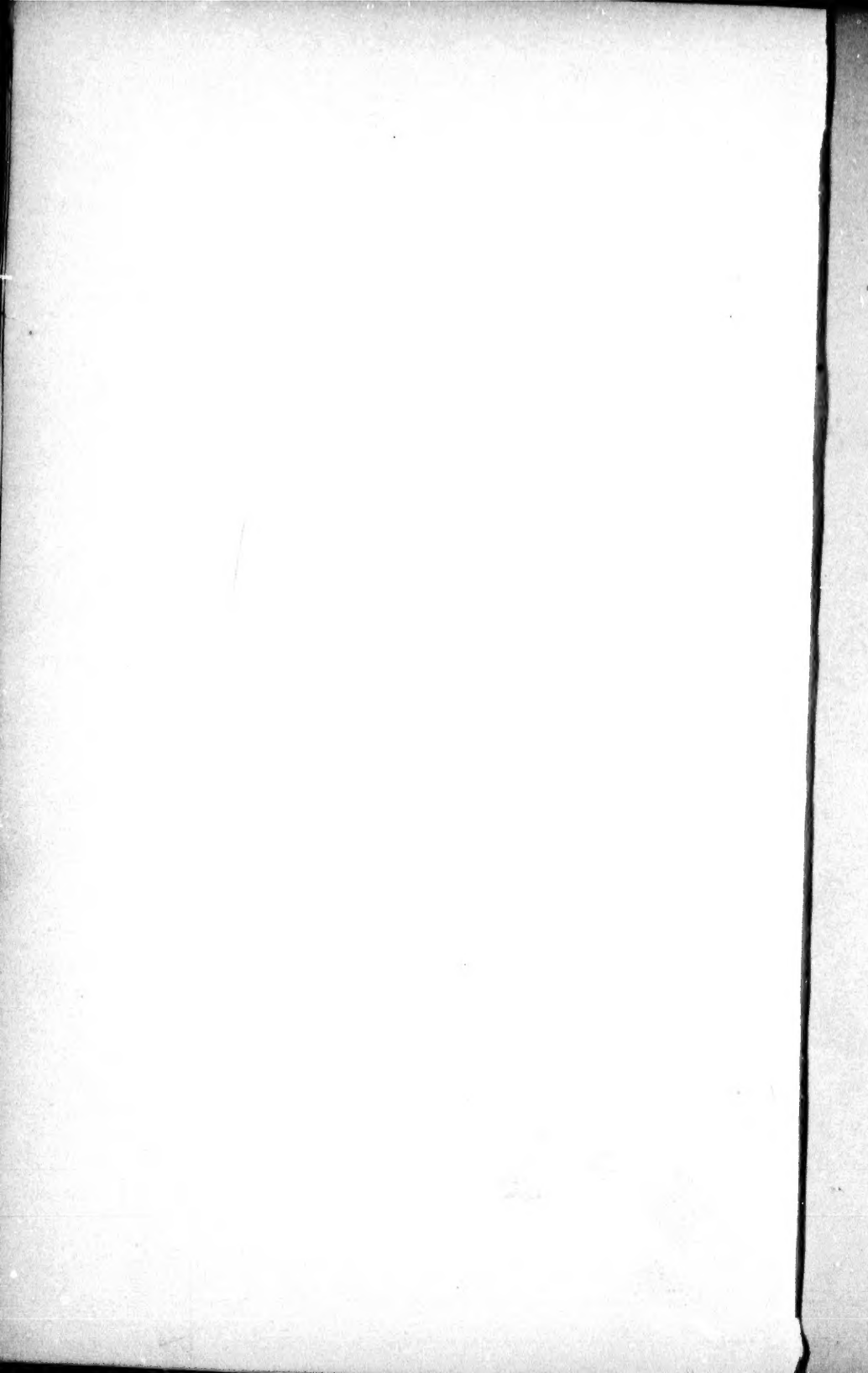
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

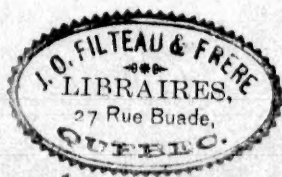
- |                                                                                                                                                                                                        |                                                                  |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couvertures de couleur                                                                                                                                    | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur     |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur                                                                                                                             | <input type="checkbox"/> Coloured plates/<br>Planches en couleur |
| <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées                                                                                     | <input type="checkbox"/> Show through/<br>Transparence           |
| <input type="checkbox"/> Tight binding (may cause shadows or<br>distortion along interior margin)/<br>Reliure serrée (peut causer de l'ombre ou<br>de la distortion le long de la marge<br>intérieure) | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées     |
| <input type="checkbox"/> Additional comments/<br>Commentaires supplémentaires                                                                                                                          |                                                                  |
- 

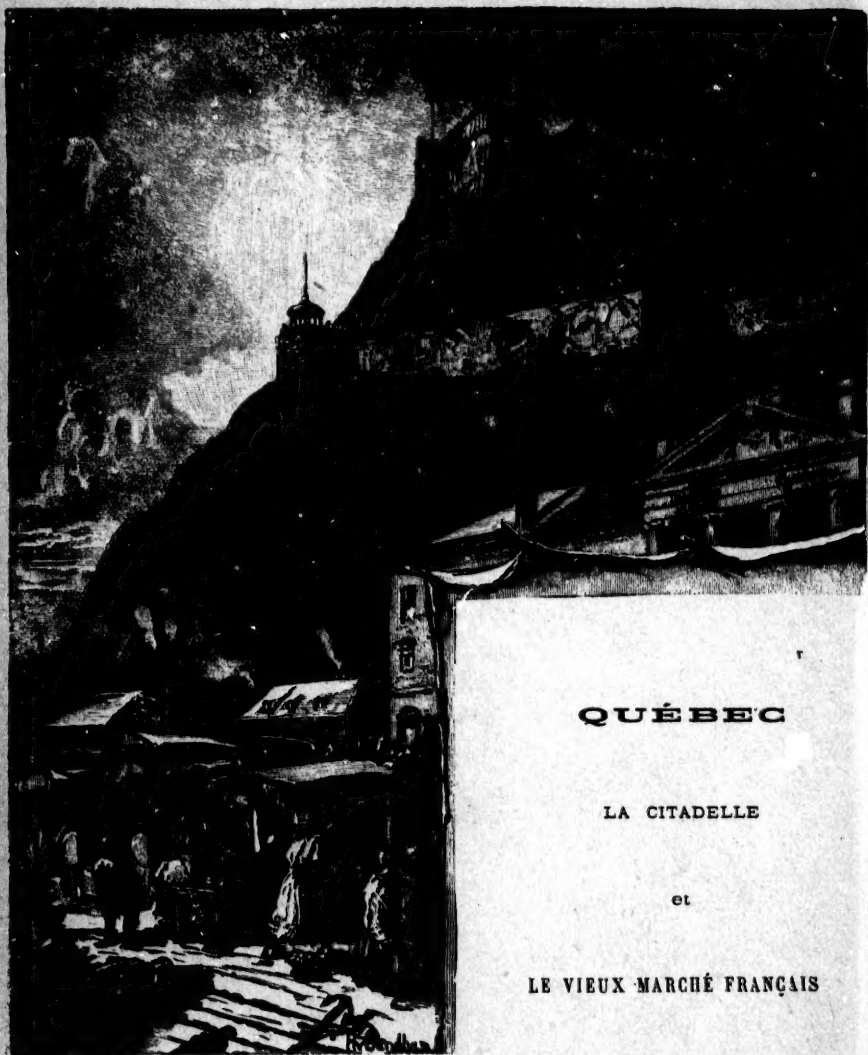
## Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

- |                                                                                      |                                                                             |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible         | <input type="checkbox"/> Pagination incorrect/<br>Erreurs de pagination     |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Pages missing/<br>Des pages manquent               |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque       | <input type="checkbox"/> Maps missing/<br>Des cartes géographiques manquent |
| <input type="checkbox"/> Plates missing/<br>Des planches manquent                    |                                                                             |
| <input type="checkbox"/> Additional comments/<br>Commentaires supplémentaires        |                                                                             |



LES FRANÇAIS  
EN AMÉRIQUE





# QUÉBEC

LA CITADELLE

et

LE VIEUX MARCHÉ FRANÇAIS

JACQUES FEYROL

---

# LES FRANÇAIS

---

EN

---

# AMÉRIQUE

---

✓  
CANADA — ACADIE — LOUISIANE



PARIS

H. LECÈNE ET H. OUDIN, ÉDITEURS

17, RUE BONAPARTE, 17

1886

PADP

FC

305

F4F7

# LES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

---

## CANADA

---

### CHAPITRE PREMIER

Jacques Cartier. — Les abandonnés de l'île de Sable. — Champlain.  
— Fondation de Montréal. — Dévouement de d'Aulac. — Frontenac.  
— Cavellier de La Salle. — Traité de Saint-Germain-en-Laye.

Pendant que les Espagnols, sous la conduite des Pizarre et des Cortez, s'établissaient dans l'Amérique du Sud et dans l'Amérique centrale, les Français ouvraient à la civilisation les immenses territoires de l'Amérique du Nord.

De la baie d'Hudson au golfe du Mexique, de l'océan Atlantique aux montagnes Rocheuses, ils parcouraient en tous sens le vaste continent, désignant avec une sagacité merveilleuse l'emplacement des villes, aujourd'hui florissantes, qui font l'orgueil et la gloire des États-Unis.

La politique des dernières années de la royauté pouvait seule nous faire perdre le fruit de nos conquêtes pacifiques dans le nouveau monde, aux Antilles et aux

Indes, en livrant nos immenses possessions aux mains de l'Angleterre ; c'est à la France que la Grande-Bretagne doit ses plus belles et ses plus riches colonies.

Mais la nationalité française est de celles qui ne s'absorbent pas : partout où ils ont passé, nos compatriotes ont laissé des souvenirs ineffaçables ; partout où notre race s'est implantée, elle a crû et multiplié ; elle a conservé ses caractères propres au point de former un peuple distinct au milieu des autres peuples.

Aux États-Unis, des noms de villes, de montagnes, de rivières, rappellent la France. Au Canada, en Acadie, dans la Louisiane, au milieu de la nation anglaise et américaine, vit une nation française si nombreuse, si forte, si unie, que la persécution n'a rien pu contre elle ; le vainqueur a dû compter avec ces Français dont le nombre augmente chaque jour, et respecter leur langue, leurs coutumes, leur religion, leur indépendance.

C'est l'histoire de ces Français de la France transatlantique que nous allons raconter.

Il y a trois siècles et demi, cherchant une route vers les Indes par le Nord de l'Atlantique, Jacques Cartier atteignit les bouches du Saint-Laurent. Il jeta l'ancre devant le village indien de *Stadaconé*, défendu par les pentes abruptes de Québec, et devant la ville de *Hoche-laga*, à l'ombre de la colline qu'il nomma Mont-Royal.

Du pont de son navire, Cartier admirait le spectacle qui s'offrait à ses regards : devant lui, le fleuve immense, calme et majestueux, roulant des eaux d'un bleu profond, verdâtres par places, comme des reflets d'Océan ; à l'horizon, la forêt sans bornes, sombre et silencieuse,

que les pâles rayons d'un soleil d'automne faisaient paraître plus sombre et plus vaste encore ; il résolut de rester dans ces parages jusqu'au retour du printemps.

Mais l'hiver fut rigoureux ; un de ces longs hivers du Canada où la neige couvre le sol pendant cinq mois, où



Jacques Cartier sur son navire.

le froid arrête le cours du Saint-Laurent et le transforme en un amoncellement de blocs et de rochers de glace. Le scorbut, jusqu'alors inconnu des marins, fit dans ses équipages de nombreuses victimes, et les matelots saluèrent avec joie la débâcle du fleuve qui leur permettait de faire voile vers la France.

Au retour, les hommes firent le récit des souffrances endurées; les forêts impénétrables, la terre couverte de neige et le fleuve gelé, prévinrent mal en faveur des « Terres neuves ». Au lieu de vaisseaux chargés d'or et de perles, Cartier ne rapportait que des fourrures; ce fut surtout là le grand reproche qu'on lui adressa. La nouvelle de la découverte du Pérou, la légende de l'Eldorado de la Guyane faisaient tourner toutes les têtes.

Cartier, cependant, fut renvoyé vers les Terres neuves, sous les ordres du chevalier de la Roche, seigneur de Roberval, qui s'était fait nommer vice-roi de la « Nouvelle-France »; mais cette tentative ne fut pas plus heureuse que les autres, et de toute cette première période de l'histoire canadienne, il ne reste guère que le souvenir du nom de Jacques Cartier.

Quelques années plus tard, le marquis de la Roche entreprit de coloniser la Nouvelle-France et de convertir ses sauvages habitants; trouver des mines d'or et d'argent, et répandre la religion du Christ, séduisait singulièrement les gentilshommes de cette époque. Les colons qu'emmenait de la Roche n'offraient pas toutes les garanties désirables : outre ses équipages, il transportait quarante condamnés.

Les voyageurs s'embarquèrent sur un navire si petit et si bas sur l'eau, que des bastingages les hommes pouvaient, sans efforts, se laver les mains dans la mer. La Roche longea les côtes de la Nouvelle-Écosse, et atteignit les îles basses et sablonneuses nommées *îles de Sable*, si redoutées des pêcheurs basques, normands

et bretons qui fréquentaient ces parages bien avant Jacques Cartier; elles sont encore aujourd'hui la terreur des marins. Il débarqua son monde sur un de ces flots, et se dirigea vers la Nouvelle-Écosse pour chercher un emplacement convenable à l'installation de la colonie; après quoi, il devait venir les reprendre.

Un orage épouvantable le rejeta vers la haute mer et le força à rallier les côtes de France. Emprisonné dès son retour dans sa patrie, il ne put aller au secours des abandonnés.

Un sombre pressentiment s'empara des convicts quand s'éloigna le navire qui les avait amenés; les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent, sans que les malheureux, qui sans cesse interrogeaient l'horizon, vissent apparaître la voile tant désirée. Le doute n'était plus possible.

Que faire, perdus sur cet flot désert, au milieu de l'Océan, à plus de cent cinquante kilomètres des côtes?..

L'île n'est qu'un banc de sable, long de quarante-cinq kilomètres, affectant la forme d'un croissant; au centre, un grand lac; sur la plage, quelques buissons d'épine et de tamarins; pas un arbre, pas même un rocher pour s'abriter, pour chercher un refuge contre les pluies, la neige ou les vents; de loin en loin sur la côte, la coque brisée d'un vaisseau naufragé, ou quelque épave rejetée par les flots, et au delà, jusqu'à l'horizon, l'Atlantique qui les enserme et les tient plus sûrement captifs que les murs épais ou les lourdes portes de leur ancienne prison.

Heureusement, ils purent employer les épaves pour se

construire des huttes, et sur l'île ils trouvèrent des moutons venus là sans doute à la suite d'un naufrage ; ils se nourrirent de leur chair, et quand leurs vêtements usés les abandonnèrent, ils se couvrirent de peaux de bêtes. Bientôt des querelles s'élevèrent entre ces hommes réduits au désespoir ; au bout de peu de temps, ils n'étaient plus que douze ; les autres avaient péri assassinés par leurs compagnons.

Sept ans se passèrent ainsi ; enfin, un jour, ils aperçoivent les voiles d'un navire se dirigeant vers eux. Il était commandé par Chédotel, un des marins de la Roche, envoyé par le Parlement de Rouen à la recherche des malheureux.

A leur retour en France, le roi Henri IV voulut les voir ; on les amena, vêtus comme on les avait retrouvés ; leurs barbes et leurs chevelures incultes les faisaient bien plutôt ressembler à des animaux qu'à des hommes. Le roi leur fit donner de l'argent, et les renvoya chez eux.

Le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle débute par des essais de colonisation à l'embouchure de la rivière Sainte-Croix et à Port-Royal, dans la Nouvelle-Écosse ; c'est l'Acadie. Les noms de de Monts, Poutrincourt, Champlain, Lescarbot, hommes hardis et entreprenants, sont intimement liés à ces tentatives malheureuses. Alors que la lecture de leurs succès devrait nous arracher des cris enthousiastes, elle ne produit que tristesses et regrets. Comment pouvait-il en être autrement ?... Tous ces essais de colonisation ne reposaient que sur la faveur royale et le monopole du gouvernement, au lieu de s'appuyer sur

l'industrie et l'initiative privée. Les colons étaient recrutés dans les bagnes, ou parmi les misérables et les gens sans aveu ; on refusait au seul véritable élément de colonisation de quitter la France : aux protestants.

En 1555, l'amiral de Coligny avait conçu le projet de peupler les rivages de l'Amérique d'émigrants huguenots ; sa pensée était d'assurer la liberté de conscience de ses coreligionnaires, tout en étendant, par leurs bras, la puissance de la France ; malheureusement, cette œuvre fut étouffée dans son germe par l'hostilité des Espagnols qui pendaient les colons huguenots, « non comme criminels, mais comme hérétiques. »

Nommé gouverneur, Champlain ne s'arrête pas longtemps sur les rives de l'Acadie où il vient d'aborder ; il comprend que c'est par le Saint-Laurent que la France peut le plus facilement pénétrer au cœur du grand continent américain.

En 1608, il fondait Québec, non loin du village de Stadaconé où, soixante-sept ans auparavant, Jacques Cartier avait hiverné.

Admirablement située pour le commerce, aussi bien défendue que possible, Québec devint immédiatement le centre de la Nouvelle-France.

Tant qu'il vécut, Champlain fut véritablement la tête, le cœur et le bras de la jeune colonie, et son nom mérite d'être inscrit à la première page, sur le livre d'or du Canada, non seulement parce qu'il fut grand et généreux, mais aussi pour les services qu'il rendit. Après Jacques Cartier, il a été le premier de cette race d'hommes

intrépides, laïques ou prêtres, nobles ou voyageurs, qui fouillèrent les solitudes du nouveau monde, donnèrent des noms français aux montagnes, aux rivières, aux lacs, aux forts, de Louisbourg aux montagnes Rocheuses, de la baie d'Hudson à la Louisiane.

Le patriotisme le plus pur fut le seul guide de la politique de Champlain : malgré ses voyages et ses explorations, il tendit toujours vers le même but. Au nord, il s'avança sur l'Ottawa, jusqu'à l'embouchure du Mattawan ; à l'ouest, jusqu'au lac Nissiping et à l'immense lac Huron. Poursuivant sa course au sud, le long des côtes de la baie de Géorgie, il atteignit la riche et populeuse contrée des Hurons, près du lac Simcoe. Son but était de réunir en une grande confédération, soumise à la France, les Indiens du Saguenay, de l'Ottawa, de la baie de Géorgie et du lac Érié. Il assurait ainsi, disait-il, la prospérité de Québec : les Indiens viendraient échanger leurs riches pelleteries contre les produits français ; l'influence de la France et des missionnaires, qui la représentaient jusque dans les villages les plus éloignés, grandirait auprès de ces nations, et, peu à peu, notre puissance s'étendrait sur tous ces immenses territoires.

Un instant il put croire au succès de son œuvre : déjà les tribus de l'Est, de l'Ouest et du Nord reconnaissaient la suprématie de la France et acceptaient la protection de Champlain, poussées qu'elles étaient par leur admiration pour les Français, par le désir d'échanger leurs fourrures contre des marchandises françaises et aussi par l'espoir de trouver en nous des alliés contre les Iroquois. Pour les encourager, Champlain se déclara franchement

l'ennemi de ces derniers, et ce fut là le côté faible de sa politique : il aurait dû se faire des amis de ces terribles guerriers.

S'il eût fait cela, Champlain eût créé véritablement la Nouvelle-France et, comme territoires, lui eût donné toute l'Amérique du Nord. Les Anglais, établis sur la côte, eussent été bloqués du côté de l'ouest. Il est étonnant qu'un homme comme Champlain, au lieu de perdre son temps en explorations vers le nord, n'ait pas plutôt tourné ses vues vers le sud. Seuls, les Iroquois barraient la route. Avec ce peuple pour auxiliaire, il pouvait prévenir les Hollandais, qui, en 1613, s'établirent dans l'île de Manhattan, berceau de New-York ; à la rigueur, il pouvait les chasser.

Sans doute, Champlain ne connaissait pas la force véritable des Iroquois ; il pensait que les tribus du Nord une fois organisées, les cinq nations ne sauraient lui résister. Pouvait-il prévoir que les Hollandais viendraient s'établir à Albany et fourniraient des armes aux Iroquois pour lutter contre la France ?

A Champlain succéda de Montmagny ; c'est à cette époque que fut fondé Montréal (Mont-Royal). Le nouvel établissement, dans l'esprit de ses créateurs, n'était pas destiné à devenir la splendide cité de nos jours, avec ses vastes rues, ses quais immenses, ses maisons monumentales, mais une communauté religieuse, chargée de répandre la foi jusque dans les coins les plus éloignés de la Nouvelle-France. Ce projet d'établissement avait été conçu par M. Jean-Jacques Olier, le fondateur du séminaire de Saint-



Un Sulpicien. Costume de 1700.

Sulpice, aidé par des personnes dévouées. Des hommes de haute naissance, des femmes élevées dans le luxe et le bien-être avaient quitté la France, traversé l'Atlantique dans des navires infects, mal aménagés, pour consacrer leur vie à instruire et à soigner les sauvages.

Au début, Montréal se composait de trois communautés religieuses : un séminaire, un hôpital et une école. Le premier gouverneur de la nouvelle colonie fut M. de Maisonneuve « pieux comme un saint, écrit un auteur anglais, aimant les aventures et ajoutant à la bravoure innée chez tous les Français une prudence com-

parable à celle d'un Indien ». Lorsqu'il vint à Québec, le gouverneur et le conseil lui représentèrent la folie de son entreprise et tentèrent de le détourner de son projet.

— C'est mon devoir de fonder une colonie à Montréal, répondit-il, et j'irai, chaque arbre du chemin fût-il un Iroquois.

Quand on relit l'histoire des premiers temps de Montréal, on se demande ce qu'il faut le plus admirer : de la bravoure des soldats, du dévouement des prêtres ou de l'énergie du gouverneur. Les soldats vivaient comme des prêtres, et les prêtres remplissaient leurs devoirs de soldats. Chacun tenait « sa vie dans sa main ». Pendant le jour, les laboureurs allaient au champ le fusil sur l'épaule. La nuit, derrière chaque arbre, chaque accident de terrain se cachait un Iroquois, et malheur à ceux qui s'aventuraient à quelques pas de leur demeure. Heureux celui qui pouvait s'échapper sanglant des mains d'un ennemi qui faisait périr les blancs dans les tortures, prolongeant la vie pour prolonger l'agonie !

C'est aux sulpiciens que l'on doit la fondation de Montréal ; l'espace occupé aujourd'hui par la ville, ils l'ont conquis sur la forêt et les sauvages, restant pendant de longues années en butte à leurs attaques et souvent arrosant le sol de leur sang. Chaque année, chaque mois, quelqu'un de ces braves tombait au pouvoir des féroces Iroquois ; son sort était à jamais ignoré, mais nul ne doutait que le malheureux n'eût péri dans d'atroces souffrances. L'abbé Faillon a raconté de nombreuses histoires de cette époque tourmentée ; une surtout nous a paru touchante :

En 1660, un jeune officier du nom de Adam d'Aulac, las d'attendre immobile les attaques des Iroquois, résolut de remonter la rivière, de s'embusquer à un endroit où ils devaient nécessairement passer et de les surprendre. Seize jeunes gens se joignirent à lui. Maisonneuve, en vrai chevalier, ne put qu'applaudir à cet acte de bravoure et donner à ces vaillants l'autorisation de partir.

Les dix-sept braves firent leur testament; puis, comme les anciens preux avant de marcher au combat, reçurent les derniers sacrements, et quittèrent Montréal. Au pied des rapides de Long-Saut, ils trouvèrent une palissade qu'ils fortifièrent, résolus à s'arrêter là, pour vaincre ou mourir.

Attaqués par deux cents sauvages, ils tinrent pendant huit jours; et quand sept cents Indiens réunis pour donner l'assaut ouvrirent une brèche dans la palissade, les Français, l'épée d'une main et la hache de l'autre, sortirent et se jetèrent au plus fort de la mêlée; comme des fous, ils combattirent jusqu'à ce que le dernier d'entre eux tombât sous les coups des Iroquois.

Un seul est resté debout : avant de mourir, il achève à coups de hache ses camarades blessés afin qu'aucun d'eux ne reste vivant aux mains de leurs féroces ennemis, puis, brandissant son arme rougie du sang de ses compatriotes, il se jete tête baissée au milieu des Iroquois. Ainsi périt cette poignée de braves, comme les Spartiates aux Thermopyles, pour obéir aux lois de l'honneur. Un Huron, témoin du combat, rapporta ces détails à Montréal.

Après cette victoire, les Indiens abandonnèrent le projet

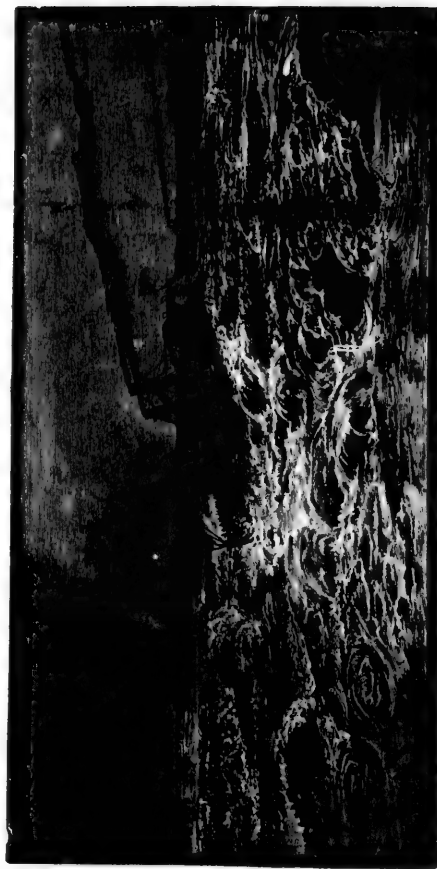
l'Aulac,  
résolut  
droit où  
surpren-  
Maison-  
cet acte  
tion de

comme  
eurent  
Au pied  
alissade  
ncre ou

pendant  
donner  
s Fran-  
ortirent  
es fous,  
tre eux

chève à  
n d'eux  
is, puis,  
atriotes,  
si périt  
x Ther-  
Huron,  
éal.

le projet



Steamer descendant les Rapides de la Chine.



d'attaquer Montréal ; ils étaient effrayés du nombre des leurs tués par dix-sept Français, et la colonie fut pour quelque temps sauvée par l'héroïsme et le dévouement de ses enfants.

En 1680, sous le gouvernement de M. de Frontenac, un jeune homme, Robert Cavellier, sieur de La Salle, entreprit d'explorer le continent pour trouver, par le Far-West, une route menant à l'océan Pacifique et assurant à la France le commerce des Indes. Peu de temps après l'arrivée de La Salle à Montréal, le séminaire de Saint-Sulpice lui avait donné une grande étendue de terrain située au-dessus des rapides, connus sous nom de Saint-Louis ; il appela cet établissement la Chine, pour indiquer qu'il considérait ce pays comme le point de départ du voyage qu'il voulait entreprendre à l'ouest pour gagner la Chine ; il devait y créer un avant-poste qui lui permit de signaler l'approche des Indiens.

Pendant qu'il était occupé sur ses terres à défricher et à faire le commerce des fourrures, des Indiens de l'ouest lui parlèrent d'une grande rivière nommée Ohio, qui coulait vers l'ouest et le sud, pour gagner l'Océan. Convaincu que cet Océan ne pouvait être que la « mer Vermeille » ou golfe de Californie, il s'enflamma à l'idée de trouver enfin le passage conduisant en Chine et dans l'Inde. Il se consacra tout entier à cette découverte.

Son premier soin fut d'établir sur le lac Ontario, qui devait être son point de départ, un centre de ravitaillement et une base d'opération. Ayant réussi à convaincre le nouveau gouverneur, il le décida à construire un fort

à l'endroit même où le Saint-Laurent sort du lac Ontario, pour s'élancer à travers le dédale d'îlots appelés « les Mille Îles ». Le nouveau fort fut bâti à l'embouchure du Cataraqui, à l'endroit appelé « Tête-du-Pont-Barraques », où s'élève aujourd'hui la ville de Kingston.

Le fort de Frontenac devint bientôt le centre commercial de toutes les tribus des lacs supérieurs. Avant, leur trafic se faisait à New-York par le pays des Iroquois.

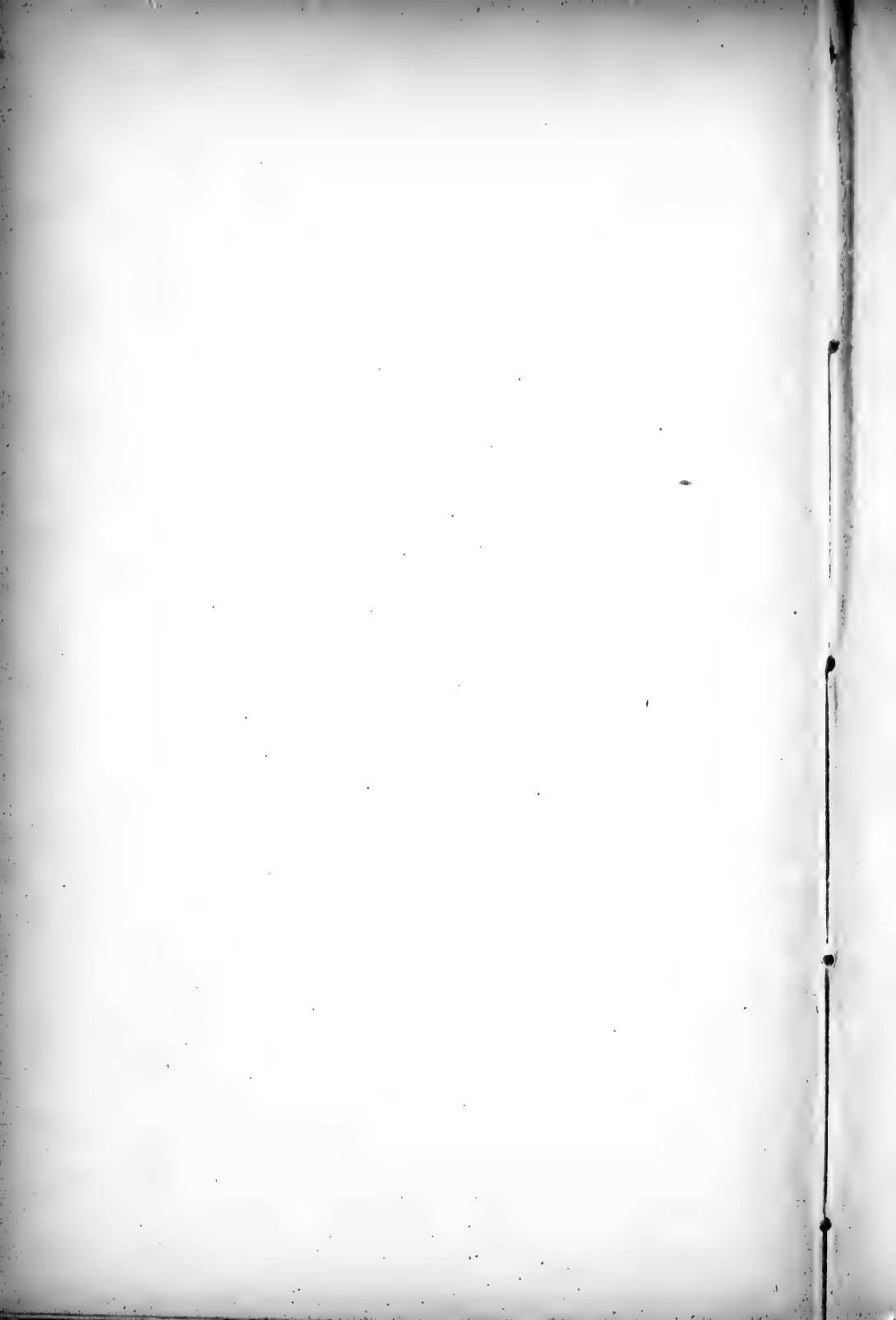
Nous ne raconterons pas les voyages de La Salle, ni son désespoir lorsqu'il s'aperçut qu'au lieu d'atteindre l'océan Pacifique, comme il l'avait supposé, il arrivait dans le golfe du Mexique; ce que La Salle considérait comme un échec pouvait, au contraire, être regardé comme un succès.

En 1673, le Père Marquette avait atteint le « Père-des-Eaux » (Mississippi) par les rivières Fox et Wisconsin; en 1680, La Salle l'atteignit par l'Illinois, le descendit en canot jusqu'à son embouchure et prit possession de la vallée du Mississippi et de la côte au nom du roi Louis XIV. Il donna le nom de Louisiane à la vaste région qui s'étend du golfe au cours supérieur du Missouri. La Nouvelle-France et la Louisiane comprenaient donc tout le continent nord américain, à l'exception de la côte de l'Atlantique, à l'est des Alleghanis, où les Anglais avaient des colonies naissantes. C'est dans cet immense territoire que les États-Unis se constituèrent plus tard.

En 1682, poussés par les colons anglais, les Iroquois firent de nouvelles incursions sur nos possessions. En 1689, ils massacrèrent la plupart des colons de Montréal et



Le port de Kingston.



se répandirent dans les campagnes, saccageant et brûlant tout sur leur passage.

A ces ennemis, si redoutables pour une colonie naissante, se joignirent les Anglais de la Nouvelle-Angleterre qui comptait 200,000 habitants, tandis que la Nouvelle-France n'en avait pas plus de 15,000.

Déjà en 1629, pendant le siège de La Rochelle, les Anglais avaient attaqué Québec; manquant de vivres et de moyens de défense, la ville capitula avec tous les honneurs de la guerre, et Champlain fut emmené prisonnier en Angleterre. En 1632, le traité de Saint-Germain-en-Laye rendit le Canada, l'Acadie et le Cap-Breton à la France, et Champlain fut renvoyé en qualité de gouverneur.

En 1690, sous le gouvernement de M. de Frontenac, les Anglais armèrent à Boston une flotte nombreuse, montée par deux mille hommes, et vinrent mettre le siège devant Québec, le 16 octobre.

La flotte remonta le Saint-Laurent sous le commandement de l'amiral Phipps, et jeta l'ancre en vue de Québec. Le lendemain, un parlementaire fut envoyé à Frontenac; il était porteur d'une sommation d'avoir à rendre la ville; des soldats canadiens le reçurent sur le rivage, lui bandèrent les yeux et, après l'avoir promené longtemps autour des fortifications, l'introduisirent auprès du gouverneur.

Quand on retira le bandeau, l'officier se trouva dans une salle basse du château, en présence de Frontenac entouré de nombreux officiers. Au dehors, les soldats menaient grand bruit, battant le tambour, manœuvrant,

faisant rouler des canons pour faire croire à la présence de troupes beaucoup plus nombreuses qu'elles ne l'étaient réellement.

Le parlementaire remit à Frontenac la sommation rédigée par Phipps.

— Je voudrais rendre la ville, dit le gouverneur après avoir pris lecture de la pièce, que tous ces braves gens ne me le permettraient pas.

L'officier demanda une réponse écrite.

— Allez, Monsieur, je vais répondre à votre maître avec la bouche de mes canons; qu'il apprenne que ce n'est pas de la sorte que l'on somme un homme comme moi.

Aussitôt les batteries ouvrirent le feu. Le premier boulet coupa le pavillon amiral et le précipita dans le fleuve; malgré le canon et la fusillade anglaise, des hommes se jetèrent à la nage et rapportèrent le drapeau anglais; il fut placé dans la cathédrale de Québec, et y resta jusqu'en 1759, où l'église fut incendiée pendant le siège.

Après avoir bombardé la ville pendant plusieurs jours et tenté un assaut, les Anglais furent repoussés, laissant plus de six cents hommes sur le champ de bataille et abandonnant toute leur artillerie sur le rivage. Un autre corps d'armée, qui s'était dirigé par terre sur Montréal, fut complètement décimé par la petite vérole et forcé de regagner Boston.

Profitant de ces succès, M. de Frontenac donna le commandement de l'armée à M. d'Iberville qui, dans

l'été de 1696, s'empara de l'île de Terre-Neuve et, au mois de mai de l'année suivante, reprit les forts de la baie d'Hudson.

Le traité de Ryswick (1697) mit fin à la guerre et restitua l'Acadie à la France.

A cette époque, l'Amérique du Nord semblait bien plutôt destinée à devenir française qu'anglo-saxonne. Si Louis XIV avait permis aux huguenots d'émigrer, il eût certainement atteint ce résultat. Eux seuls à cette époque, désiraient quitter la France; à eux seuls il était défendu de s'expatrier. Ils auraient été heureux de transporter dans le nouveau monde leur liberté religieuse, leur fortune, leur esprit de suite et d'entreprise.

Plus habile que la France, l'Angleterre permit à ses puritains de s'exiler et d'aller fonder une autre patrie au delà des mers, et c'est cette immigration qui a constitué le noyau du grand peuple américain.

Dans la Nouvelle-France, les colons étaient désignés par le roi, et l'on envoyait tout le monde, excepté des huguenots; de par la loi, aucun hérétique ne pouvait aborder sur le sol de la Nouvelle-France. Ceux qui, persécutés, quittaient la France, pouvaient aller enrichir la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre, tous les pays, excepté le Canada. Et quand vint l'heure de jouer la grande partie dont la possession du nouveau monde était l'enjeu, un des deux combattants avait trois millions de sujets répandus sur le territoire, tandis que l'autre ne comptait qu'une poignée de soldats, quelques Indiens convertis, des *coureurs des bois* et une milice fournie par soixante ou soixante-dix mille habitants prêts à combattre

en héros pour la France, mais dont les familles mouraient de faim quand les chefs étaient enrôlés pour une longue période.

Telle était l'état de la Nouvelle-France au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, pendant lequel nous devions perdre nos colonies de l'Amérique du Nord.

---

## CHAPITRE II

Paix avec les Iroquois. — L'amiral du Brouillard. — Traité d'Utrecht. — Traité d'Aix-la-Chapelle. — Déloyauté de Washington. — Franklin et les Français. — Montcalm. — Bataille de Carillon. — Bataille d'Abraham. — Mort de Montcalm. — Reddition de Québec. — Traité de Paris. — Les héros du Canada. — Les vols de l'intendant Bigot.

Avec le XVIII<sup>e</sup> siècle, commence la seconde partie de l'histoire de la Nouvelle-France : la première période est consacrée tout entière à des tentatives de colonisation, à la fondation de villes et de villages, à l'établissement de forts et de moyens de défense ; car les gouverneurs ont compris que leurs plus grands ennemis ne sont pas les Iroquois, mais bien l'ennemi séculaire de la France : l'Anglais.

Cette seconde période, qui va se terminer par la perte de notre colonie, on peut l'appeler la « période héroïque » ; les paysans normands, bretons, saintongeais abandonnent la charrue pour prendre le fusil ; le vieux sang gaulois qui coule dans leurs veines se réveille au moment du danger ; tous ces Français, soldats-nés, se battent aussi volontiers contre l'Anglais que contre les loups, les fauves des forêts canadiennes ou les Indiens Iroquois.

Beaucoup de ces colons s'étaient avancés très loin dans l'intérieur ; quelques-uns, établis sur les territoires indiens, s'allièrent avec les tribus dont ils se faisaient estimer par leur bravoure et leur bonne humeur ; en peu de temps, ils conquièrent sur les peuplades voisines une puissante influence. Michelet parle avec enthousiasme des alliances de nos aventuriers français, de nos coureurs des bois avec les indigènes :

« Ils n'avaient ni l'exclusivisme ni l'orgueil de l'Anglais. Ils n'avaient point les goûts bas et avares de l'Espagnol..... Notre émigrant français, roturier en Europe, simple paysan même, était noble là-bas. Il épousait telle fille de chef, parfois devenait chef lui-même..... Un petit nombre de Français eût pu créer ainsi un grand empire colonial, un grand empire métis, en se greffant par mariages sur le peuple indigène, le pénétrant d'esprit européen. Véritable colonisation, qui eût sauvé et transformé la race de l'Amérique que le mépris sauvage des Anglais a exterminée. Ils ont fait une nouvelle Europe, c'est vrai, mais supprimé l'Amérique elle-même, anéanti le *genius loci*. Ce qu'il y aurait eu de fécond dans son mariage volontaire avec la civilisation a péri pour toujours. Crime contre Dieu, contre nature!..... (1) »

Nous verrons ces *capitaines de sauvages*, comme on les appelait alors, pendant les guerres de l'Acadie.

Après de longs pourparlers, les représentants des cinq

---

(1) Michelet, *Histoire de France*, t. XVIII, p. 180.

nations formant la confédération des Iroquois se réunirent à Montréal et signèrent, le 8 septembre 1700, les préliminaires d'un traité de paix qui fut ratifié l'année suivante par tous les chefs.

Cette cérémonie eut lieu le 4 août 1701, dans la plaine, près de Montréal.

On éleva une vaste enceinte garnie de gradins où prirent place les principaux habitants; des sièges étaient réservés pour les dames. Autour et formant la haie, les soldats; au centre, assis sur des peaux de bisons, les délégués de toutes les nations qui occupaient les territoires entre le Saint-Laurent et le golfe du Mexique; ils étaient treize cents.

Cette assemblée présentait un coup d'œil curieux : ces treize cents chefs, à la peau rouge, zébrée de peintures et d'ornements bizarres, coiffés de leurs couronnes de plumes multicolores, les épaules couvertes de superbes peaux de bisons, fumaient en silence le calumet de paix. Ils prêtaient aux discours des Français une religieuse attention; puis, leurs orateurs prirent la parole à leur tour. Presque tous ces sauvages ont une réelle éloquence; ils s'expriment dans un langage imagé, empreint d'une grande noblesse et d'une grande poésie.

Le plus célèbre d'entre eux était le Rat; ce vieux chef huron, qui tint si longtemps nos armes et notre diplomatie en échec, s'était enfin rallié à nous. Pendant son discours, il perdit connaissance, et l'on fut obligé de l'emmener à l'hôpital, où il mourut le lendemain. Depuis quelque temps déjà il était converti à la religion chrétienne; on l'enterra dans l'église de Québec. Son influence

sur sa tribu était telle, que, conformément à ses dernières volontés, jamais la nation huronne ne se sépara de la France.

Tranquilles du côté des Indiens, les gouverneurs du Canada allaient enfin pouvoir diriger leurs efforts vers l'amélioration de notre colonie, quand éclata la guerre de la succession d'Espagne. En 1711, une flotte anglaise, forte de quatre-vingt-quatre vaisseaux, commandés par Walker, fit voile vers l'Amérique et vint assiéger Québec. Mais une tempête furieuse s'éleva sur le Saint-Laurent; la plupart des bâtiments périrent, les autres furent dispersés, et cette armée navale dut regagner son point de départ.

Les habitants du bas Saint-Laurent, qui ont un goût très prononcé pour les légendes, en racontent une à l'occasion de ce désastre; ils l'appellent l'*amiral du Brouillard*.

La flotte, avons-nous dit, était commandée par Walker; celui-ci, venait d'être promu au grade d'amiral par la reine Anne; il quitta l'Angleterre avec sa flotte; l'*Edgar* battait pavillon amiral. Quand il reçut son brevet, Walker était à la veille d'épouser une jeune fille, pour laquelle il avait une vive affection; il l'emmena avec lui, la fit embarquer sur un de ses navires, le *Marchand de Smyrne*, et fit voile vers l'Amérique, bien décidé à célébrer son mariage aussitôt que la prise de Québec aurait fait tomber la Nouvelle-France sous la domination anglaise.

La traversée s'opéra sans autre incident notable que la prise, en approchant de Terre-Neuve, d'un navire français commandé par un marin canadien, du nom de

Paradis; cet homme avait la réputation d'être le plus fin pilote du Saint-Laurent. L'amiral connaissait cette particularité. Aussi, ordonna-t-il que l'on eût les plus grands égards pour son prisonnier.

On pénétra dans le golfe et, le 22 août, les quatre-vingts navires de la flotte se trouvaient par le travers de l'*Ile aux Œufs*. Ce jour-là, l'amiral Walker, tout radieux, arpentait gaiement le pont de l'*Edgar*. Encore deux jours, trois au plus, et la flotte serait devant Québec, prête à bombarder la ville.

Appuyé sur les bastingages, le capitaine Paradis, silencieux, fouillait l'horizon de son œil calme et tranquille. Un instant, cependant, ayant aperçu un nuage blanc, léger comme la fumée, tranchant sur l'immensité bleue, le prisonnier tressaillit; mais ce ne fut qu'un éclair, et son visage reprit aussitôt son apparence froide et sa morne tranquillité.

Tout à coup, le vent fraîchit et sauta en plein sud; toutes ses voiles dehors, l'*Edgar* filait vent arrière, suivi de près par les autres navires. La nuit tombait; on allait distribuer les hamacs, quand soudain, du gaillard d'avant, se fit entendre ce cri sinistre :

— Brisants par tribord devant !

L'officier de quart épouvanté commanda une manœuvre d'urgence, tandis que l'amiral se précipitait vers Paradis.

— Capitaine, s'écria-t-il, il y va de notre vie à tous; choisissez : prendre la barre du gouvernail ou danser au bout de la grande vergue.

— Il est inutile de vous résister, répondit le Canadien; donnez-moi pendant deux heures le commandement du

vaisseau et, sur mon âme, je vous promets qu'il ne lui arrivera rien.

Puis il alla se poster au gouvernail.

Sur ces entrefaites, le ciel s'était couvert, et l'ouragan se déchaînait sur le golfe. Sur l'horizon tout noir, la foudre traçait de fulgurants zigzags; dans le lointain, éclatait comme une décharge d'artillerie le grondement du tonnerre que couvrait aussitôt la grande voix de l'Atlantique en fureur.

L'*Edgar* courait plus vite, et déjà l'amiral se félicitait d'en être quitte à si bon marché, quand à l'arrière retentit le canon d'alarme. On compta les coups d'abord, mais ils devinrent bientôt si pressés qu'ils roulaient, semblables aux éclats de la foudre. C'était les signaux de détresse des navires de la flotte; dans le brouillard, ils n'avaient pu suivre l'*Edgar* et, l'un après l'autre, ils allaient se briser sur les écueils.

Mais le désastre n'était pas encore complet. Soudain une gerbe de feu immense, qu'on eût dit vomie par le cratère d'un volcan sous-marin, éclaira de sa lueur sinistre l'horizon noir de cette lugubre nuit, montrant les coques béantes de huit frégates gisant éventrées sur les récifs de l'Île aux Œufs. Puis, pour couronner le tableau, une détonation épouvantable déchira l'air, dominant les mugissements de la tempête; la mer se couvrit de morts et de mourants, et tout retomba dans la nuit profonde.

La foudre venait de frapper le vaisseau poudrière de la flotte, consommant ainsi la ruine de cette autre *Armada*. A peine quatre ou cinq navires échappèrent à la

catastrophe, pour aller porter en Angleterre la nouvelle du désastre.

Au moment du sinistre, l'amiral affolé s'était précipité sur le pont, hurlant d'une voix rauque :

— Le *Marchand de Smyrne* ! Qu'est devenu le *Marchand de Smyrne* ?

Hélas ! le *Marchand de Smyrne*, qui portait la fiancée de Walker, était un des premiers qui eût touché sur les récifs. Et maintenant, les flots agités du Saint-Laurent roulaient vers les dunes du Labrador le corps glacé et meurtri de la jeune fille.

L'*Edgar* filait toujours. Le capitaine Paradis avait tenu parole : le vaisseau amiral était sauvé, mais la flotte était détruite.

La douleur de l'amiral fut horrible. Plus tard, quand il revit les côtes de son pays, il ne voulut pas survivre à son malheur. Arrivé en vue de l'Angleterre, il mit le feu aux poudres de son vaisseau et sauta avec tout son équipage. Trois hommes, comme par miracle, échappèrent au désastre : le capitaine Paradis et deux matelots.

A quelque temps de là, ce même marin canadien, dont la main habile avait anéanti les projets de la Grande-Bretagne, se retrouva, par un soir de brouillard, sur le Saint-Laurent, près de l'Île aux Œufs. Il vit distinctement l'*Edgar*, filant vent arrière, suivi de son convoi ; comme des vaisseaux fantômes, ils glissaient sur les eaux du golfe, doubblaient la Pointe-aux-Anglais, entraient dans la passe et venaient se briser sur les récifs.

Depuis, chaque fois que la brume descend sur le Saint-Laurent, l'amiral Walker, vous dira-t-on, revient croiser

près de la tombe de sa fiancée morte, invitant, comme pour se venger, les marins à le suivre.

C'est pourquoi, ajoutent les pêcheurs, les statistiques du bureau *Vérité* annoncent la perte de tant de navires chaque année dans ces parages.

Le site est bien fait lui-même pour inspirer une semblable légende.

Le bruissement des lames qui se brisent, couronnées d'écume blanche, sur les rochers de l'Île aux Œufs, s'élève, dans le silence de la nuit, comme un chant lointain d'orgues d'église. On dirait un mystérieux *de profundis* soupiré au-dessus des flots, où dorment du dernier sommeil la fiancée de l'amiral du Brouillard et les quinze cents soldats de la reine Anne.

Le traité d'Utrecht (1713) mit fin à la guerre. La France abandonnait à l'Angleterre la baie d'Hudson, l'Acadie et Terre-Neuve. Nous gardions le Canada, l'île du Cap-Breton, toutes les îles situées dans le golfe du Saint-Laurent, et le droit de pêche sur certaine partie des côtes de Terre-Neuve, droit que nous possédons encore aujourd'hui.

De 1719 à 1741, la Nouvelle-France, sous la direction d'habiles gouverneurs, se développa dans des proportions considérables : la population doubla, les villes se peuplèrent, les territoires voisins des établissements furent défrichés et transformés en fermes ; enfin, en 1737, les frères des écoles chrétiennes vinrent dans la colonie pour donner l'instruction dans les campagnes.

Pendant cette période de paix et de tranquillité, un grand nombre de voyageurs s'avancèrent vers l'ouest,

dans la direction de l'océan Pacifique. La plus remarquable de ces explorations est celle de M. de la Verendrye, qui partit de Montréal en 1731 et parcourut, pendant un voyage qui ne dura pas moins de douze ans, la région du haut Missouri, les montagnes Rocheuses et tout le pays compris entre cette chaîne et les lacs Winnipeg et Supérieur. Plusieurs forts, élevés au cours de ces explorations, nous rendirent les maîtres incontestables de tout ce vaste bassin où s'enfoncèrent bientôt les coureurs des bois et les trappeurs, pères des vaillants métis qui peuplent aujourd'hui toute cette région.

La guerre de la succession d'Autriche rouvrit les hostilités : en 1745, les Anglais s'emparèrent de Louisbourg, que les Français avaient fondé sur l'île du Cap-Breton. Trois ans plus tard, le traité d'Aix-la-Chapelle nous rendait cette ville, mais, comme dans les autres traités, les frontières étaient mal délimitées; cette question ralluma bientôt la guerre entre les colonies anglaises et les colonies françaises.

Des colons anglais s'étant fixés sur nos territoires, les Canadiens, malgré l'infériorité de leur nombre, se préparèrent à la lutte. Le signal du combat fut donné par un acte de trahison commis par Washington, le futur président des États-Unis, auquel la France devait plus tard prêter son appui pour conquérir l'indépendance des colonies anglaises.

Georges Washington, alors major dans les milices de la Virginie, fut envoyé, à la tête d'une colonne, pour occuper la vallée de l'Ohio; les Français y étaient établis depuis quelque temps déjà et avaient construit le fort

Duquesne à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Pittsburg. M. de Contrecoeur, qui commandait cette région, apprenant la marche des Anglais, fit arrêter l'avant-garde ennemie qui s'avancait sous les ordres d'un enseigne, M. Ward ; puis il envoya M. de Jumonville en parlementaire au major Washington, avec « sommation de se retirer, attendu qu'il était sur le territoire français ». Washington, sous prétexte que l'on avait arrêté l'enseigne Ward, ordonna de faire feu sur le parlementaire, qui fut tué.

Cette violation du droit des gens excita chez les Français la soif de la vengeance : M. de Villers, avec six cents Canadiens, se mit à la poursuite des Anglais et, après un combat de dix heures, enleva le fort « Nécessité » où Washington s'était réfugié avec sa troupe.

— Nous pourrions venger un assassinat, dit M. de Villers à Washington, nous ne l'imitons pas (1).

Ces événements se produisant en pleine paix, sans provocation de notre part, sans déclaration de guerre préalable, indiquent assez quel but poursuivaient les Anglais. Pour nous enlever le Canada, Washington et Franklin, ces deux hommes qui devaient, vingt ans plus tard, implorer le secours de la France pour chasser les Anglais d'Amérique, ne craignaient pas de nous attaquer, à la manière des Indiens, et non pas comme les chefs d'une nation civilisée.

Du reste, nous expulser du Canada était pour Franklin « comme de détruire Carthage pour Caton... ; il

---

(1) Dussieux, *Le Canada sous la domination française*.

avait le sentiment des destinées croissantes et illimitées de la jeune Amérique ; il la voyait du Saint-Laurent au Mississipi peuplée de sujets anglais en moins d'un siècle ; mais si le Canada restait à la France, ce développement de l'empire anglais en Amérique serait constamment tenu en échec, et les races indiennes trouveraient un puissant auxiliaire toujours prêt à les rallier en confédération et à les lancer sur les colonies (1) ».

Ainsi engagées, les hostilités continuèrent : le 3 juillet 1755, à Belle-Rivière, deux cent vingt Canadiens battaient un corps de deux mille deux cents Anglais, leur tuaient treize cents hommes et leur enlevaient cinq cents chevaux et treize pièces de canon.

Pendant une année encore, presque chaque jour des combats se livraient entre les troupes anglaises et les milices franco-canadiennes ; et néanmoins, la France et l'Angleterre n'étaient pas en état d'hostilités ouvertes.

Cependant, la guerre de Sept ans éclata le 18 mai 1756 ; l'Angleterre avait déclaré solennellement la guerre à la France ; le marquis de Montcalm fut envoyé pour prendre le commandement des troupes du Canada : quatre mille hommes environ !

C'est une grande figure que celle du général marquis de Montcalm, qui paya de sa vie l'honneur de défendre pied à pied le sol de la Nouvelle-France ; pendant trois ans, il lutta, avec une poignée de braves, contre une armée de trente mille hommes, et mourut l'épée à la main ; il n'eut pas la douleur de voir les Canadiens

---

(1) Sainte-Beuve, *Causerie sur Franklin*.

vaincus, et le drapeau rouge de l'Angleterre flotter sur la vieille citadelle de Québec.

M. de Montcalm était né en 1712 ; soldat dès l'âge de 13 ans, il s'était battu avec une rare bravoure en Allemagne, en Bohême, en Italie. Il débarqua à Québec, en mai 1756, amenant avec lui le chevalier de Lévis, plus tard maréchal de France ; le colonel de Bourlamaque, qui s'illustra pendant cette guerre, et M. de Bougainville, alors capitaine de dragons, dont le nom fut célèbre dans les annales de notre marine.

La première partie de cette campagne, qui devait durer trois ans sous les ordres de Montcalm, fut heureuse pour nos armes.

Le 15 août 1756, Montcalm s'emparait de Chouagen, faisant treize cents prisonniers et prenant à l'ennemi cent treize canons et cinq bâtiments de guerre.

Le 5 août 1757, le fort William-Henry tombait en notre pouvoir. Le commandant du fort, le colonel Munro (1), après avoir vaillamment résisté, se rendit. Cette capitulation mettait entre nos mains deux mille deux cent quatre-vingt-seize prisonniers, quarante-trois canons, des munitions et des vivres en quantité. Dans l'impossibilité où se trouvait Montcalm de nourrir ces soldats, il les renvoya, en leur faisant prêter serment de ne pas servir contre la France pendant dix-huit mois.

---

(1) Femimore Cooper en a fait le héros de son roman : *Le dernier des Mohicans*, dans lequel il décrit le massacre de William Henry ; il parle de quinze cents Anglais massacrés.

Malheureusement, pendant leur retraite, les Anglais furent attaqués par les Indiens, nos alliés, auxquels ils avaient commis l'imprudence de donner de l'eau-de-vie ; un certain nombre de soldats anglais, une vingtaine, furent tués. Malgré la bonne foi évidente de Montcalm, les Anglais profitèrent de ce qu'ils appelèrent notre « infraction » pour ne pas tenir les conditions de la capitulation.

L'année suivante, l'armée franco-canadienne gagnait la bataille de Carillon, la plus brillante victoire de cette campagne. Ce n'est sans une émotion mêlée d'orgueil que les petits-fils des vainqueurs de Carillon évoquent encore aujourd'hui le souvenir de cette glorieuse journée. Commandée par Abercromby, l'armée anglaise comptait seize mille hommes dont sept mille de troupes de ligne. Montcalm, de Lévis et Bourlamaque n'avaient que quatre mille soldats à leur opposer. Le combat dura tout le jour, et le soir les Anglais battaient en retraite, laissant sur le champ de bataille plus de morts que les Français ne comptaient de soldats. Nous avons perdu trois cent soixante-dix-sept hommes !

A partir de ce jour, la fortune sembla nous abandonner : attaqués par des forces considérables, nos forts tombèrent un à un au pouvoir de l'ennemi, et pour comble de malheur, les Indiens se tournèrent contre nous.

Voulant frapper un grand coup et en finir à tout prix avec une guerre qui la ruinait, l'Angleterre envoya, en février 1759, une flotte de plus de trois cents voiles ; à son passage à Louisbourg, elle prenait le général Wolfe, avec huit mille soldats de renfort, et débarquait

toutes ses forces à l'île d'Orléans, en vue de Québec.

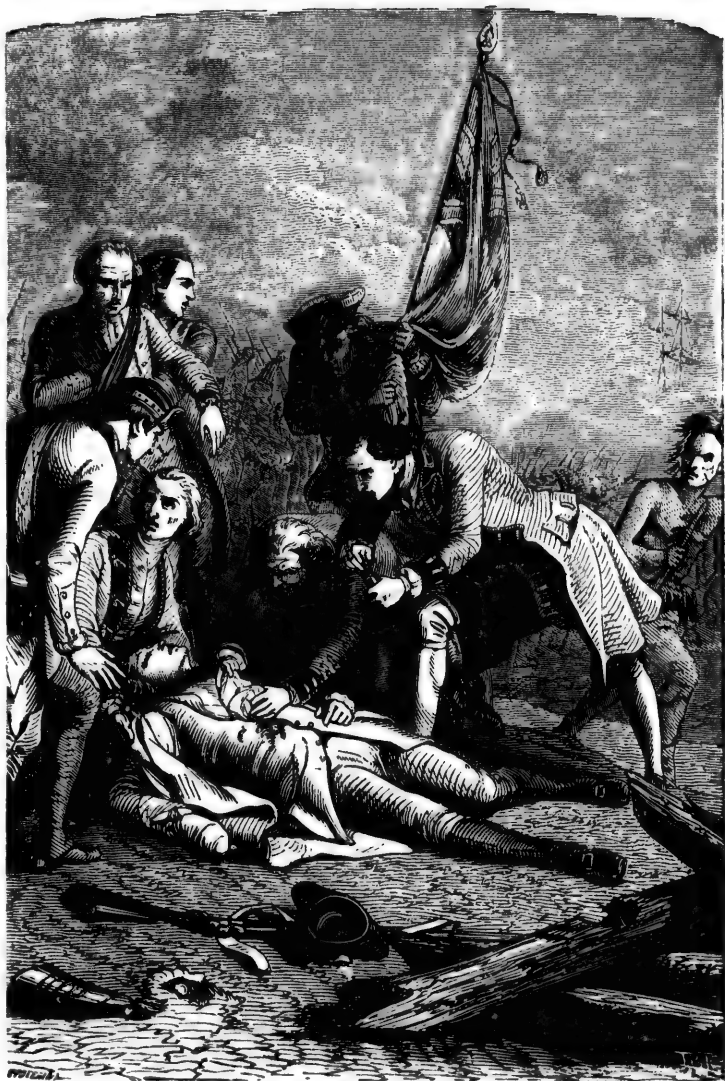
Montcalm ne put réunir plus de dix mille hommes, y compris les milices et les Indiens qui nous étaient restés fidèles, et, pour se défendre, il n'avait que des fortifications inachevées.

Le 31 juillet, Wolfe somma Montcalm de rendre la ville; sur le refus du marquis de Montcalm, le général anglais ordonna l'assaut. Il lança ses troupes, soutenues par le feu de *cinquante* pièces de siège et par l'artillerie de trois vaisseaux, dont un de soixante-quatorze canons. Nous n'avions que *dix pièces* pour répondre à cette attaque !

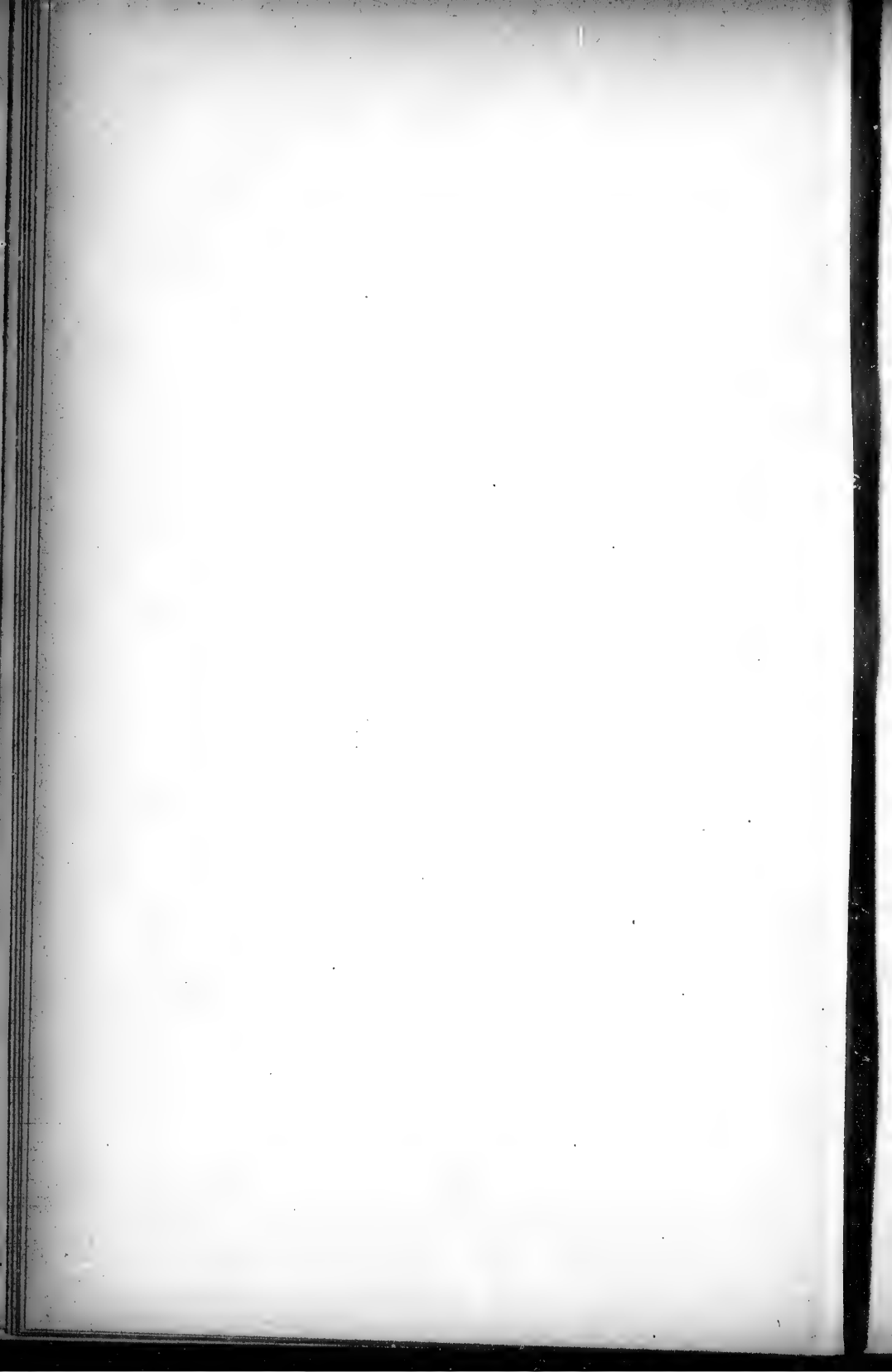
Malgré cette infériorité, les Anglais furent repoussés avec des pertes considérables.

Jusqu'au mois de septembre, les opérations se bornèrent à quelques escarmouches de part et d'autre. Le 12, Wolfe remonta le Saint-Laurent jusqu'au cap Rouge, et dans la nuit du 12 au 13, il redescendit le fleuve et débarqua ses troupes au pied des hauteurs d'Abraham qui touchent aux murs de Québec. « En s'aidant des buissons et des ronces, les Anglais gagnèrent le sommet de la plate-forme, y surprenant une sentinelle qui n'eut que le temps de tirer un coup de fusil. Au point du jour, Montcalm apprenait avec douleur que cinq mille Anglais se trouvaient au niveau de la haute ville de Québec, prêts à l'attaque des fortifications, qui n'avaient, dès lors, rien de redoutable, tandis que leur flotte, toujours à l'ancre dans le Saint-Laurent, tirait des bordées d'artillerie sur la ville. »

Il ne restait plus qu'un espoir de sauver Québec :



Mort du général Wolfe.



livrer une bataille rangée. Montcalm s'y décida; à la tête de quatre mille cinq cents hommes, qu'il avait sous la main, il marcha contre l'armée anglaise.

« Les troupes s'élancèrent avec beaucoup de légèreté, suivies des Canadiens; mais après s'être approchée à portée de pistolet et avoir fait et essuyé trois ou quatre décharges, la droite plia et entraîna le reste de la ligne (1). »

M. de Montcalm qui était à cheval courut pour arrêter et rallier ses troupes.

— En avant ! cria le héros, et gardons le champ de bataille !

A ce moment, il tomba mortellement blessé d'une balle dans les reins.

Il expira le lendemain.

— Au moins, dit-il avant de mourir, je ne verrai pas les Anglais dans Québec.

Presqu'à la même heure, Wolfe recevait deux coups de feu, dont un lui fracassait le poignet et l'autre lui trouait la poitrine ; il mourait quelques jours après.

Six jours plus tard, la ville de Québec se rendait. Il fut stipulé que la garnison serait embarquée pour la France, que les habitants conserveraient leurs biens, leur religion, et ne seraient point « transmigrés » comme l'avaient été les Acadiens.

La prise de Québec ne mit cependant pas fin à la guerre ; l'année suivante, le chevalier de Lévis, à la tête de trois mille soldats français et de deux mille Cana-

---

(1) Relation du major Joannes.

diens tenta de reprendre la ville ; s'il n'y réussit pas, du moins vengea-t-il la mort de Montcalm dans ces mêmes plaines d'Abraham où le général était tombé mortellement frappé. Les Anglais battus durent chercher un refuge derrière les remparts de Québec, laissant sur le champ de bataille onze cents morts et toute leur artillerie. Le chevalier commença le siège de la ville ; mais l'arrivée d'une flotte anglaise le força à se retirer sur Montréal dont les Anglais s'emparèrent avec une armée de vingt mille hommes, le 8 septembre 1760.

Trois ans plus tard, le 12 février 1763, le roi Louis XV cédait à l'Angleterre toutes nos possessions du Canada.

M. Achintre, un des écrivains les plus brillants du Canada français, résume ainsi cette période héroïque de l'histoire du Canada :

« Ainsi, ce fut à l'établissement d'une Nouvelle-France que la France employa la valeur de ses capitaines et les talents de ses administrateurs. Maintes fois, elle s'émut au récit des aventures et des périls de cette poignée d'enfants que l'audace de ses marins et la sagesse d'un ministre avaient jetés, par delà l'Océan, comme l'avant-garde d'une armée de pionniers.

» Mais il faut hélas l'avouer, cette troupe, composée d'un petit nombre de marins et de soldats, de quelques artisans et de laboureurs, bien que vaillante et dévouée, ne disposa jamais des forces qu'exigeait son œuvre. Elle n'en soutint pas moins avec éclat, d'abord contre l'hostilité des tribus indiennes, plus tard en face de l'ennemi séculaire, l'Anglais, l'honneur et les intérêts de la métropole. La France, qui lui confia son drapeau,

n'eut point lieu de s'en repentir : jamais mains plus loyales ne le défendirent, jusqu'au dernier jour, avec plus de constance et de courage.

» Il ne tint pas qu'à eux de conquérir cette partie de l'Amérique du Nord, comme les Espagnols l'avaient fait du Mexique et du Pérou. Les Cortez et les Pizarre ne manquèrent point à leur vaillance ; ce qui fit défaut, ce furent les services de la métropole et, aux moments critiques, décisifs, l'appui, la voix de cette patrie alors muette, et qu'en dépit de son indifférence et de son abandon ils saluaient, expirant, d'un dernier cri de fidélité et d'amour.

» Cette époque que nous appellerons héroïque, et qui embrasse entière la période coloniale française, est un tissu d'événements merveilleux, où les prouesses, les combats, les découvertes et les aventures de tout genre se détachent, comme les têtes d'apôtres et de saints d'une fresque du moyen âge, sur le fond d'or d'un portique. C'est une suite de courts poèmes, dont la réunion forme une épopée. Rien n'y manque. Les découvreurs se nomment : Jacques Cartier, Champlain, Roberval, Joliette, Lamothe-Cadillac, Cavellier de La Salle, Bienville, de la Verenderye.

» Les militaires : Tracy, de Callières, de Frontenac, Lévis, Montcalm. Les héros : d'Aulac, d'Iberville, Sainte-Hélène ; une héroïne, M<sup>me</sup> de Verchères ! Cherchez-vous un grand administrateur ? Talon. Un prélat illustre ? Monseigneur de Laval de Montmorency, la tige des archevêques de Québec. Faut-il citer des martyrs ? Les pères de Brébœuf et Lallemand. Des

victoires, des sièges ? On devrait rappeler chaque engagement, chaque assaut.

» Deux grandes figures, deux caractères, résument cette épopée coloniale.

» L'un, le modeste pilote de Saint-Malo, représente la hardiesse d'esprit unie à la foi, la patience doublée de décision et d'audace, vertus qui semblent s'exclure, mais qu'on trouve à un haut degré dans cette bourgeoisie déjà virile de marins et de marchands du xvr<sup>e</sup> siècle.

» L'autre, âme généreuse, cœur intrépide, ayant servi sous le maréchal de Villars en Italie, porte sur les champs de bataille du nouveau monde le courage chevaleresque des soldats de Fontenoy. Chargé de livrer le dernier combat, et voyant la victoire infidèle, Montcalm sut ravir encore, par l'héroïsme de sa mort, une part de la gloire de son vainqueur.

» C'est entre les lueurs des éclairs jaillis de deux épées françaises, presque aux mêmes lieux, bien qu'à deux siècles d'intervalle, que s'écoule cette légende qui a nom l'histoire du Canada. Sur la première page, datée de 1595, Jacques Cartier, l'épée nue, étincelant au soleil de juillet, ouvre ces annales. Entouré de son équipage agenouillé, il prend possession de ces terres au nom de son souverain François I<sup>er</sup>.

» A l'épilogue, sous un ciel gris d'automne, en l'année 1759, on aperçoit, au milieu des plaines d'Abraham, le marquis de Montcalm qui, à pied, l'épée à la main, conduisant ses troupes sur les batteries anglaises, tombe mortellement frappé, et scelle de son sang le dernier feuillet de ce drame national ! »

Cette période héroïque a inspiré à M. Louis Frechette, le poète canadien, une magnifique pièce de vers placée en tête de la 3<sup>e</sup> édition de l'œuvre de Garneau, l'historien national du Canada. Nous en extrayons le passage suivant relatif à la prise de Québec.

Montcalm, hélas ! vaincu pour la première fois,  
Tombe au champ du combat, drapé dans sa bannière ;  
Levis, dernier lutteur de la lutte dernière,  
Arrache encore, vengeant la France et sa fierté,  
Un suprême triomphe à la fatalité !  
Puis, ce fut tout. Au front de nos tours chancelantes  
L'étranger arbora ses couleurs insolentes,  
Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,  
Ferma son aile blanche..... et repassa les mers !

*Montréal, mai 1883.*

LOUIS FRECHETTE

Par ce traité de Paris, qui fut le crime du règne de Louis XV, le continent nord américain devenait virtuellement anglais ; mais le Canada et les colonies anglaises avaient été trop longtemps ennemis pour être maintenant unis ; il y avait entre les habitants de trop grandes différences : les sentiments qui vibraient dans le cœur d'un de ces peuples ne trouvaient pas d'écho dans le cœur de l'autre ; l'union ne pouvait être faite. Tous deux étaient courbés sous le même joug, mais jamais les Canadiens ne devaient oublier leur origine, ils devaient rester Français de cœur, de religion, de mœurs et de langage ; jusqu'à ce que l'Angleterre leur eût accordé toutes ces libertés, dans chacun de ses sujets du Canada elle compta un ennemi.

Au milieu de cette pleiade de vaillants soldats ,

d'hommes dévoués, d'administrateurs intègres, apparaît un nom que la postérité a flétri : l'intendant Bigot.

En François Bigot, treizième et dernier intendant de la Nouvelle-France, s'incarnait toute la corruption brillante et audacieuse du xviii<sup>e</sup> siècle.

Ses rapines à Louisbourg, lors du premier siège, en 1745, avaient déjà provoqué dans la garnison des mutineries qui hâtèrent la capitulation de la place. Au lieu d'être puni, le coupable, bien apparenté, fut envoyé avec avancement au Canada.

Maître absolu dans tous les services de finance, Bigot créa une administration à son image, et pour voler il eut, comme le géant de la fable, des mains par centaines ; chaque fonctionnaire pillait, depuis l'intendant et le contrôleur jusqu'au moindre cadet ; dans cette honteuse concurrence, le chef ne reprochait à l'inférieur que « de voler trop pour sa place ». Sur tout le Canada, il se répandit comme une épidémie de vols : vols sur l'approvisionnement des places, vols sur les transports, vols sur les travaux publics, vols sur les produits de la traite des pelleteries réservés au roi, vols sur les fournitures du matériel de la guerre et de l'équipement !

Mais c'était sur les marchandises livrées en présents aux Peaux-Rouges qu'on faisait les plus belles affaires ; au fond de sa forêt, le pauvre sauvage était volé. Ce n'est pas tout : parfois le brigandage prenait un autre tour, et les employés de Bigot, devenus commerçants, opéraient, sous la protection de leur chef, d'immenses accaparements de toutes choses, qu'on revendait ensuite à l'État et aux malheureux colons à 150 % de bénéfice.

Enfin, arriva la famine : ce fut le bon temps..... La famine, quelle aubaine pour Bigot et sa bande ! Quels bons coups on faisait avec les blés accaparés de longue main (1) !

Mais si l'on gagnait de l'argent, il était galamment dépensé, « malgré la misère publique, en bals et en un jeu effroyable, » écrit à sa mère Montcalm indigné. Doreil, commissaire ordonnateur, ajoute dans une dépêche au ministre : « Nonobstant l'ordonnance de 1674 pour défendre les jeux de hasard dans les colonies, on a joué ici, chez l'intendant, jusqu'au mercredi des Cendres un jeu à faire trembler les plus intrépides joueurs. M. Bigot y a perdu plus de *trois cent mille livres* ! (2) »

Tandis qu'à leur retour en France, de Levis et Bougainville étaient reçus avec honneur, Bigot et ses coquins d'associés se virent l'objet d'accusations terribles : les officiers et les soldats du corps expéditionnaire eurent le mauvais goût de faire retomber sur eux la responsabilité du désastre.

Une commission de magistrats, présidée par le lieutenant de police Sartines, instruisit leur procès qui dura deux ans. Les accusés étaient au nombre de cinquante-cinq ; ils furent condamnés à restituer douze millions. Dans un mémoire justificatif, Bigot eut bien l'impudence d'attaquer Montcalm ; la veuve et les enfants

---

(1) Les vivres apportés par les rares navires qui échappaient à la croisière anglaise étaient vendus par les agents de Bigot dans une maison de Québec à laquelle est resté le surnom de « la Friponne ».

(2) Ch. de Bonnechose, *Montcalm et le Canada français*.

du marquis obtinrent la condamnation de cet écrit calomnieux.

Bigot, qui avait pour le moins mérité la corde, fut banni à perpétuité du royaume.

Montcalm a son tombeau dans une église de Québec ; les Anglais, pour honorer sa mémoire, ont gravé son nom à côté de celui de Wolfe sur le monument élevé par lord Dalhousie, en 1827.

La France croit-elle avoir rendu à ces grandes figures de la colonisation du Canada l'hommage qu'elles méritaient en donnant à trois rues de Paris les noms de Jacques Cartier, de Champlain, de Montcalm?...

Grâce aux derniers défenseurs du Canada, l'honneur est resté sauf ; ce n'est ni sur l'armée ni sur le pays que pèse la responsabilité de la défaite, mais sur le gouvernement de Louis XV, tombé en décrépitude.

---

## CHAPITRE III

Cession du Canada à l'Angleterre. — Guerre de l'Indépendance.  
— Rébellion de 1837. — L'acte d'union.

En abandonnant le Canada, le gouvernement français ne stipula que deux conditions en faveur des habitants :

1° Les Canadiens conserveraient le libre exercice de leur religion ;

2° Les anciens sujets de la France auraient le droit, pendant dix-huit mois, de vendre leurs propriétés et de se transporter où bon leur semblerait sans que les Anglais puissent les gêner.

L'Angleterre accepta volontiers ces deux clauses, la seconde favorisant singulièrement ses projets ; le gouvernement anglais sentait qu'il aurait toujours des ennemis dans ces Canadiens-Français qui avaient défendu si vaillamment le sol de leur nouvelle patrie.

Nous allons examiner rapidement les luttes qu'eurent à soutenir les soixante-dix mille Canadiens-Français pour maintenir leur nationalité et obtenir la situation qu'ils ont aujourd'hui dans cette colonie anglaise dont ils font partie ; mais où, cependant, ils forment un peuple distinct d'opinion, d'usages et de langue ; une race qui ne s'est jamais mêlée avec l'élément anglais.

C'est encore à M. Achintre que nous empruntons le tableau de la situation faite à nos compatriotes pendant les premières années de l'annexion :

« Au lendemain de la cession, commença pour eux (les Canadiens-Français) une existence difficile, semée de pièges et d'embûches. Privés tout d'un coup de leurs chefs naturels, — car tous ceux qui avaient un nom, un poste ou quelque aisance, nobles, officiers, fonctionnaires, notables, profitèrent des stipulations du traité pour passer en France, — ces braves gens, demeurés sans autre guide qu'un clergé, alors peu préparé aux luttes qui allaient s'ouvrir, se rattachèrent énergiquement à leurs traditions et à leur glorieux passé.

» Disséminés sur d'immenses espaces, mais groupés autour de leurs pasteurs, et répugnant d'instinct à une assimilation à laquelle, dans un but facile à comprendre, poussait la nouvelle métropole, les Canadiens se retranchèrent derrière l'infranchissable barrière qu'élève entre deux races la différence du culte et du langage. Aussi la conclusion de la paix, en suspendant les rencontres armées, laissa subsister les ressentiments. Calme à la surface, le pays demeurerait au fond très agité !

» Chaque jour, les nouveaux occupants outrageaient cette population au sujet de ses croyances, ou la lésaient dans ses droits.

» La lutte se continua, latente, opiniâtre. De militaire, elle devint politique. Les délibérations secrètes des conseils, les lentes procédures des assemblées, remplacèrent l'agitation des camps et les coups de mains.

» Cette tactique nouvelle embarrassait d'abord les Cana-

diens ; mais dans ces bouches, muettes au début, la parole devint bientôt aussi dangereuse que l'épée l'avait été dans les mains de leurs pères. Ils se servirent de la nouvelle arme légale avec autant de prudence que d'habileté.

» Pour ce peuple, demeuré fidèle à son origine et à sa foi, l'enjeu du combat en valait la peine ; il n'y allait rien moins que de son existence même. Pour lui, il s'agissait de ne point se laisser enlever les deux biens qui, pour l'homme, représentent tout ici-bas : cœur et esprit, sentiment et raison ; c'est-à-dire sa langue et sa religion.

» Ravir à la fois le Dieu et le verbe d'un peuple, c'est plus que le détruire : c'est l'avilir ; car, dans la vie mécanique où il s'agit désormais, il ne conserve que juste le degré de sensibilité nécessaire pour ressentir l'insulte et la honte.

» Etre ou ne pas être, tel se posait le problème (1). »

L'Angleterre voulut employer ses moyens ordinaires en pays conquis : détruire la race ; car soit orgueil, soit raideur naturelle, soit maladresse, les Anglais ne savent pas, n'ont jamais su s'assimiler les races vaincues : pas plus au Canada qu'en Irlande, pas plus chez les créoles de Maurice que chez les Boërs du Cap, les Anglais n'ont su se rattacher les populations en leur gagnant le cœur.

« Les Anglais ne sauvent point, dit Michelet, ne conservent point les races ; ils les remplacent seulement. »

Aussitôt la paix signée, le gouvernement anglais pro-

---

(1) Achintre. Extrait de la revue *la Nouvelle-France*.

mulgua les lois qu'il croyait les plus propres à tuer la nationalité des Canadiens.

Les lois françaises furent abolies et remplacées par la législation anglaise. « C'était, dit Garneau, renouveler l'attentat contre les Acadiens, s'il est vrai de dire que la patrie n'est pas dans l'enceinte d'une ville, dans les bornes d'une province, mais bien dans les affections et les liens de famille, dans les mœurs et les usages d'un peuple. »

Puis on exigea des habitants le serment de fidélité à la couronne britannique, sous peine de bannissement ; on comprendra quel sentiment durent éprouver les Canadiens, ce peuple si religieux, quand nous aurons dit que ce serment comprenait la négation de certains des dogmes fondamentaux de la religion catholique. Or, il ne faut pas perdre de vue qu'à l'époque dont nous parlons, 1763, toutes ces populations étaient essentiellement catholiques, qu'elles avaient une foi naïve, mais profonde, et qu'attaquer leurs croyances c'était toucher à ce qu'elles avaient de plus précieux au monde. Ces décrets exaspérèrent tellement la population, que le gouverneur Murray n'osa pas les faire mettre en vigueur. C'est ainsi que les Anglais comprenaient l'exécution de l'article du traité de Paris relatif à la cession du Canada, qui accordait aux habitants la liberté de conscience.

En 1774, le parlement anglais se vit dans la nécessité de rendre à la province de Québec, comme on appelait alors le Canada, le libre exercice de la législation française. Il est bon d'ajouter, cependant, que si le gouvernement britannique agit de la sorte, il n'y avait pas lieu

de lui en savoir gré : l'Amérique était à la veille de proclamer son indépendance, et l'Angleterre craignait de voir les Canadiens prendre les armes et grossir les rangs de ses ennemis. Bien plus, le gouverneur offrit aux Canadiens qui prendraient du service dans l'armée anglaise une prime considérable ; mais ces promesses ne purent décider les habitants à combattre pour leurs oppresseurs.

Lorsqu'en 1775 les troupes américaines parurent sur le territoire du Canada, elles trouvèrent de puissants auxiliaires parmi les habitants et, grâce à eux, purent s'emparer de Montréal, de Trois-Rivières et menacer un instant Québec. L'arrivée de renforts envoyés au gouverneur du Canada, Carleton, forcèrent les Américains à se replier. Après les avoir poursuivis quelque temps, Carleton envoya de nombreux détachements pour brûler les maisons des Canadiens qui s'étaient joints aux rebelles ; « car les Anglais, dit Garneau, qui respectaient encore les propriétés des insurgés dans leurs anciennes colonies, suivaient leur vieille coutume dans le Canada habité par une race étrangère. En 1776, comme en 1759, comme en 1837, ils marchaient la torche de l'incendie à la main, comme si les Canadiens eussent mérité un châtiment plus cruel que les Américains (1). »

Depuis cette époque jusqu'en 1791, les Canadiens subirent une véritable persécution : c'était des proscriptions, des arrestations, des emprisonnements continuels, sans

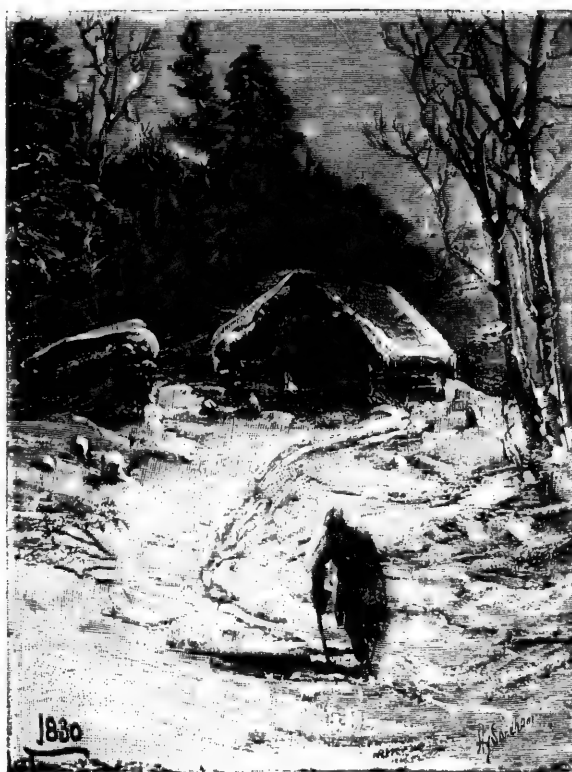
---

(1) Tome III, p. 25.

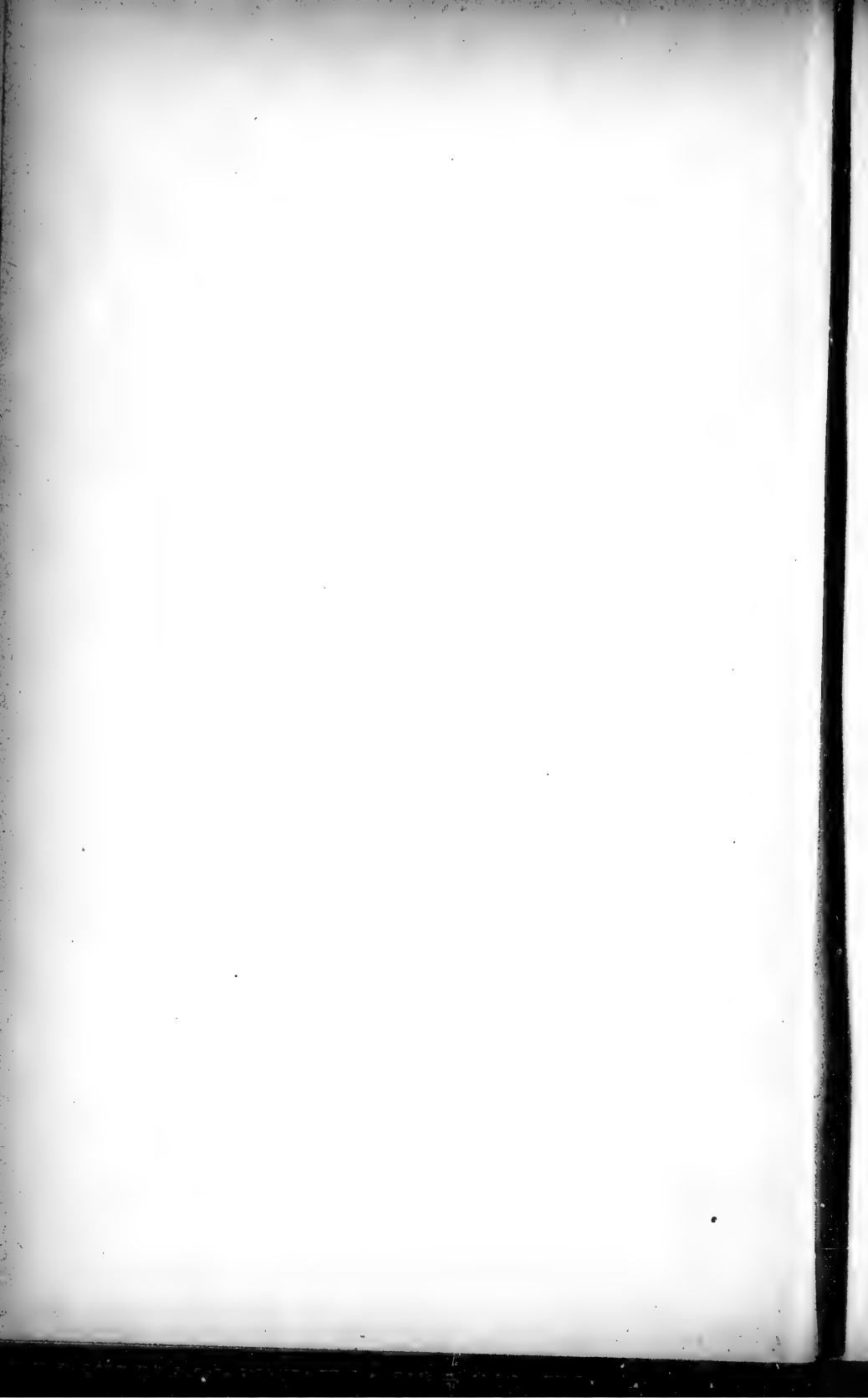
motif apparent, et sans que les victimes connussent le crime dont on les accusait.

Pour mettre fin aux divisions qui existaient entre les anciens habitants français et les nouveaux colons anglais, l'Angleterre songea à donner une constitution libérale au Canada. En 1791, à l'instigation de Pitt, un acte du parlement divisa le Canada en deux provinces distinctes qui prirent le nom de haut Canada et de bas Canada, avec Québec pour capitale. Dans chacune des deux provinces, le pouvoir législatif fut confié à un conseil législatif ou chambre haute, et à une assemblée législative ou chambre basse. Les membres de la chambre haute étaient nommés à vie par le gouvernement anglais, et ceux de la chambre basse élus par les comtés et les villes pour quatre ans. Le pouvoir exécutif appartenait au gouverneur, entouré d'un conseil nommé par lui.

Composée exclusivement d'Anglais, la chambre haute était en hostilité continuelle avec la chambre élective, où les Canadiens-Français se trouvaient en majorité ; les intérêts des Canadiens Français étaient, on le comprend, toujours sacrifiés à ceux des Canadiens-Anglais ; alors que ceux-ci, aidés et soutenus par le gouvernement, pouvaient singulièrement développer leurs établissements et prospéraient, les Canadiens-Français vivaient dans un état misérable ; mais ils ne désespéraient pas, ils avaient pour eux la force du nombre, ils se sentaient grandir et comprenaient que bientôt ils seraient la majorité : les *soixante-dix mille* Canadiens de 1763 étaient *quatre cent mille* en 1830 !



Habitation de paysan Canadien-Français en 1830.



Las d'adresser des réclamations au gouvernement anglais, les bas Canadiens levèrent l'étendard de la révolte. L'insurrection éclata le 7 novembre 1837 à Montréal et se propagea bientôt dans toute la province. Ce mouvement porta le nom de *rébellion de 1837*.

En un jour, plusieurs milliers d'hommes se trouvèrent réunis sans chefs, sans armes, sans munitions, sans organisation d'aucune sorte. Ce fut comme une seconde Jacquerie.

Les insurgés se battirent avec rage, avec héroïsme. Mais que pouvaient les faux, les fourches, les vieux fusils de ces braves, y compris le seul *canon de bois* dont ils disposaient? que pouvait cet attirail de guerre d'un autre âge contre une armée régulière? Ils furent vaincus, c'était fatal.

Une première victoire, celle de Saint-Denis, les avait comblés d'une folle joie; quelques jours après, ils étaient battus à Saint-Charles, et le mois suivant taillés en pièces à Saint-Eustache. Deux cent cinquante de ces héros patriotes tombèrent sous les balles anglaises, puis le village fut abandonné au pillage et livré aux flammes.

La répression fut terrible: sir John Colborne promena partout « la torche de l'incendie et ne laissa que ruines et que cendres sur son passage ». Des cours martiales, assemblées par son ordre, jugeaient en masse les prisonniers et les suspects. Quatre-vingt-neuf accusés furent condamnés à mort, quarante-sept à la déportation, les biens des condamnés confisqués. La plupart virent leur sentence commuée; mais douze d'entre eux furent exécutés.

A la suite de cette insurrection, le haut et le bas Canada furent réunis en une seule province, tout en conservant leur autonomie et leur administration séparée ; mais les assemblées législatives ne formèrent plus qu'un seul parlement, composé d'un conseil législatif, dont les membres étaient nommés à vie, et d'une assemblée législative de quatre-vingt-quatre membres élus en nombre égal dans les deux provinces.

Le but poursuivi par l'acte d'union (Union bill) des deux provinces était l'*anglification* des Canadiens-Français ou l'anéantissement de leur race. Il renfermait une foule d'injustices qui ne firent que s'aggraver par le développement prodigieux de l'élément français ; ils étaient alors *huit cent cinquante mille* ! On ne pouvait espérer détruire un peuple aussi nombreux, aussi fort, aussi attaché à sa langue, à ses mœurs, à sa religion, à ses traditions. L'Angleterre résolut de l'utiliser pour son propre compte.

Pour mettre fin aux luttes continuelles des deux nationalités, on proposa, en 1860, la réunion en une seule confédération de toutes les colonies anglaises de l'Amérique du Nord. Ce projet, longtemps ajourné par les Canadiens-Français qui se seraient trouvés inférieurs en nombre, finit par réussir. Le 27 mai 1867, le parlement métropolitain vota la confédération du haut et du bas Canada, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, réservant à toutes les autres colonies le droit de se faire admettre dans la confédération, la « *Dominion* ».

Le 15 juillet 1870, les vastes territoires de la baie

d'Hudson furent adjoints à la confédération; la Colombie anglaise envoya son adhésion le 20 juillet 1871, et l'île du prince Édouard, le 1<sup>er</sup> juillet 1873. Seule, Terre-Neuve est encore restée en dehors.



Une habitation canadienne en 1885.

Aujourd'hui, les Canadiens-Français, au nombre de UN MILLION CINQ CENT MILLE environ, ont su conquérir toutes leurs libertés, leur indépendance, et conserver

leur caractère, leurs mœurs et leur langue naturelle ; onze cent mille habitent la province de Québec, les autres sont répandus dans la Nouvelle-Écosse et les îles du Saint-Laurent ; ce sont les Acadiens.

---

#### CHAPITRE IV

Québec. — Vue de la ville. — Les aubergistes. — Le monument de Wolfe. — La Terrasse. — Les calèches. — La maison du chien d'or.



C'est dans le bas Canada, devenu province de Québec, qu'est le centre de cette nationalité, sœur de la nôtre, pour laquelle les habitants ont si vaillamment combattu.

Avec ses couvents, ses églises, ses hauts murs crénelés, ses maisons d'un autre âge, Québec, la ville de Champlain, l'antique capitale de la

Vues de Québec.

Nouvelle-France, est restée comme un souvenir du temps passé.

C'est une cité du vieux monde transportée sur le nouveau continent; à l'ombre de sa formidable citadelle, où flotte le drapeau de l'Angleterre, vit une population française pacifique et commerçante.

De quelque côté qu'on la regarde, Québec présente un spectacle qu'il suffit de voir une fois pour ne plus l'oublier : vue du fleuve, c'est un amas confus de maisons, de murs, de rochers, de fortifications qui se dressent audessus du Saint-Laurent.

La ville basse forme autour du roc comme une ceinture de toits que coupent, de distance en distance, des escaliers, où des rues gravissant en zigzag les pentes abruptes du rocher.

De la citadelle, le coup d'œil est plus grandiose encore : tout en bas, les pignons aigus, les hautes cheminées, les grands toits couverts de tuiles rouges; au delà des murs, le port, puis le « fleuve roi », large de douze kilomètres, qui roule au milieu de la plaine immense, couverte de champs, de forêts, de villages. De hautes montagnes forment l'horizon, cachant aux regards émerveillés les solitudes sauvages qui vont, par delà des mondes connus, jusqu'aux régions des glaces éternelles.

La ville basse, c'est la vieille ville, avec ses rues étroites, montueuses, contournées, mal pavées, bordées de maisons basses et massives, aux toits pointus, aux cheminées énormes. Toutes ces demeures ont un aspect tranquille, un air honnête qui n'existe nulle part ailleurs dans le nouveau monde et qu'on ne trouve plus guère

que dans les vieilles cités normandes et bretonnes.

Les *portes cochères*, toujours ouvertes, laissent voir l'intérieur des cours, où les femmes vaquent à leurs occupations, entourées de nombreux enfants frais et joufflus. Ici, c'est une vieille grand'mère coiffée du bonnet normand ; là, c'est un ouvrier qui a transformé en atelier le rez-de-chaussée de sa maison, comme dans nos villages. Les enseignes portent des noms français, et la plaque de fer qui grince sur ses gonds, balancée par le vent, indique une auberge, ou une « maison de pension ».

« Les auberges de Québec, qui redira leur gloire ? Toutes vous y ont

comme un vague

parfum de ces bonnes vieilles tavernes du *Faucon-Noir* et de la *Pomme-de-Pindont* parle Alexandre Dumas dans les *Trois Mousquetaires*. Ce sont les mêmes salles basses enfumées, et, tout au fond, les mêmes cabaretiers légendaires, trônant, parmi leurs bouteilles, derrière les



Pilote indien sur le Saint-Laurent.

mêmes comptoirs d'étain..... De loin, sur le pas de sa porte, l'amphitryon vous sourit, vous accueille de sa courbette la plus engageante. Si vous êtes Français surtout, c'est-à-dire un frère des vieux pays, sa joie ne connaîtra plus de bornes. Volontiers, n'était le respect qu'il vous doit, vous embrasserait-il sur les deux joues (1). »

Excepté le Canadien-Français, qui est là chez lui, tout le monde semble étranger dans ces rues où l'on ne parle que français : l'Anglais, dans son vêtement clair et de mauvais goût, se sent à l'étroit ; le Suédois a l'air d'un touriste ; le Norvégien attend l'heure de l'embarquement ; le Yankee cherche à « vendre quelque chose ».

Ce sont de vrais paysans normands qui apportent leurs légumes au marché, et des paysans fiers de leur origine ; le Canadien-Français, où qu'il vive, se nomme l'*habitant*, et là bas, ce nom est synonyme de Français.

Et cette population française a eu le bonheur inappréciable de se conserver une ville en harmonie avec son caractère. Quand on traverse les rues de la ville basse, quand on passe sur la place du Marché, où acheteurs et vendeurs discutent dans notre langue, il faut lever la tête et voir le drapeau rouge flotter au-dessus de la citadelle pour se rappeler que l'on est dans une ville anglaise.

La ville haute est surtout remarquable par l'admirable panorama qui s'offre au regard : au sud, le Saint-Laurent ;

---

(1) Sylva Clapin, *Le Canada*.

au nord, la vallée de Saint-Charles et les pentes qui vont s'élevant jusqu'aux premiers contre-forts des montagnes. C'est Lorette qu'habitent les Indiens, descendants



des fiers Hurons ; Beaufort et tous les villages français aux clochers lamés de zinc, qui brillent au soleil ; les chutes de Montmorency, puis les lacs qui baignent le pied des collines. Peu de villes au monde peuvent se vanter de posséder des

Québec vue du Saint-Laurent.

environs comparables à ceux de Québec ; la scène qui se déroule aux yeux du spectateur enchanté est non seulement belle dans ses détails, elle est encore grandiose dans ses proportions.

C'est au milieu de ces paysages charmants que s'élèvent les fermes et les demeures des Canadiens-Français.

Du côté du nord, les faubourgs de la ville ont un aspect particulier : on y voit surtout des maisons de cam-

pagne de style anglais, entourées de parcs et de jardins « anglais » ; ils s'étendent sur les escarpements qui dominent le cours du Saint-Laurent ou de la rivière Saint-Charles.

En approchant de la ville, on traverse les plaines d'Abraham, où se dresse le monument élevé à la mémoire de Wolfe et de Montcalm, sur lequel on lit l'inscription suivante : « Mortem virtus, communem famam historia, monumentum posteritas dedit » (le courage leur donna la mort ; l'histoire, une égale renommée ; la postérité, ce monument).

Plus près de la ville encore est la colonne érigée sur le champ de bataille où de Lévis vengea la mort de Montcalm. Puis on rencontre le Palais du Parlement, quelques constructions modernes, et enfin les murs qui courent sur les crêtes de rochers et entourent la ville.

On a démoli les vieilles portes, et on les a remplacées par de nouvelles, et, sur le vieux mur, on a fait un boulevard.

Le premier fort de Québec a été construit par Jacques Cartier ; les batteries, les palissades, les fortins ont été édifiés à diverses époques, après la fondation de la ville. Quant aux fortifications actuelles, elles furent commencées par Wellington, en 1823.

Nous voici sur la « Terrasse », immense plate-forme de six cents mètres de long, large de cinquante ; elle est posée au flanc de la citadelle à plus de soixante mètres au-dessus du Saint-Laurent, entre la citadelle et la ville basse. Le coup d'œil dont on jouit de la Terrasse

a été trop souvent décrit pour que nous en parlions encore ; c'est certainement un des plus beaux points de vue du monde.

Le plateau sur lequel s'élève la ville haute s'incline en pentes douces vers Saint-Charles ; les rues gravissent ces escarpements de la façon la plus pittoresque, elles semblent encore suivre les sentiers tracés par les Indiens et par les premiers colons.

A Québec, les monastères, les couvents sont nombreux ; les plus curieux sont le couvent des Ursulines, qui date de 1633 ; le séminaire et l'université de



La vieille porte Saint Jean.

Laval, dont les bâtiments sont du grand style du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. Il y a une chapelle et un musée où l'on montre au touriste de bons tableaux des écoles italienne et française :

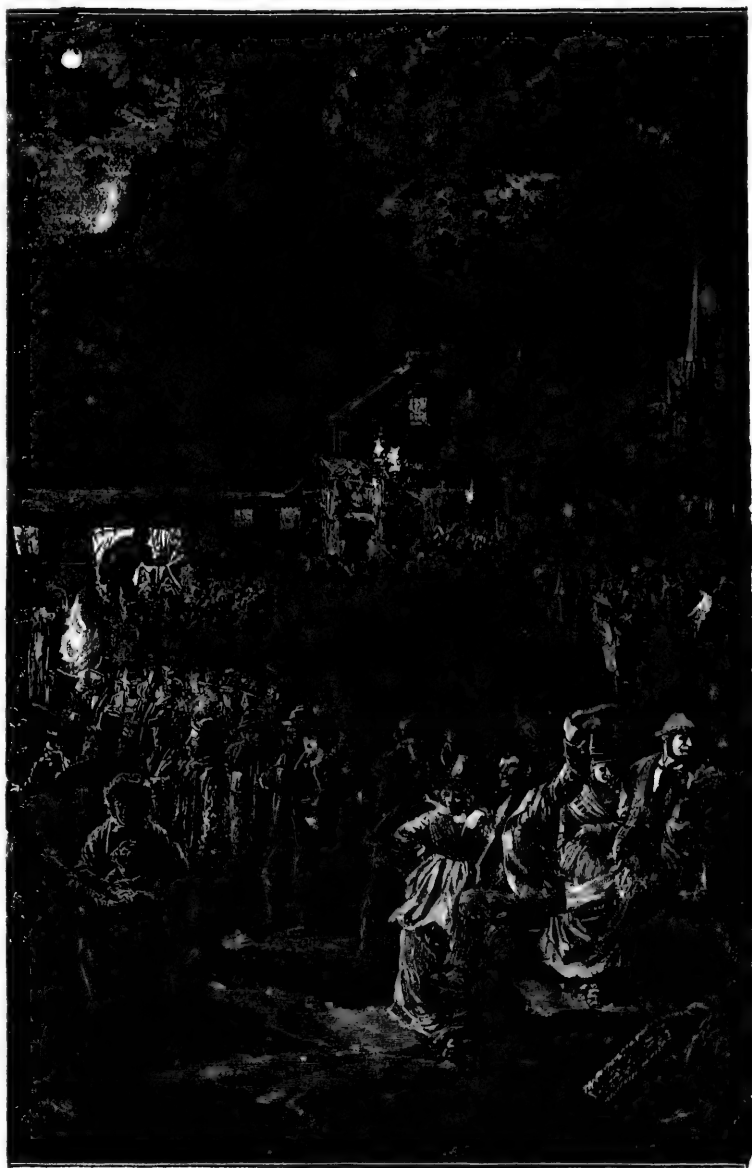
des Philippe de Champagne, un Van-Dick et de charmants portraits de Marie Leczinska et de Mesdames, filles de Louis XV, par Boucher et Vanloo.

L'hiver est véritablement la belle saison à Québec ; quand les froides solitudes du nord semblent descendre sur la ville pour la bloquer, Québec prend son aspect le plus gai et le plus animé ; c'est une transformation complète.

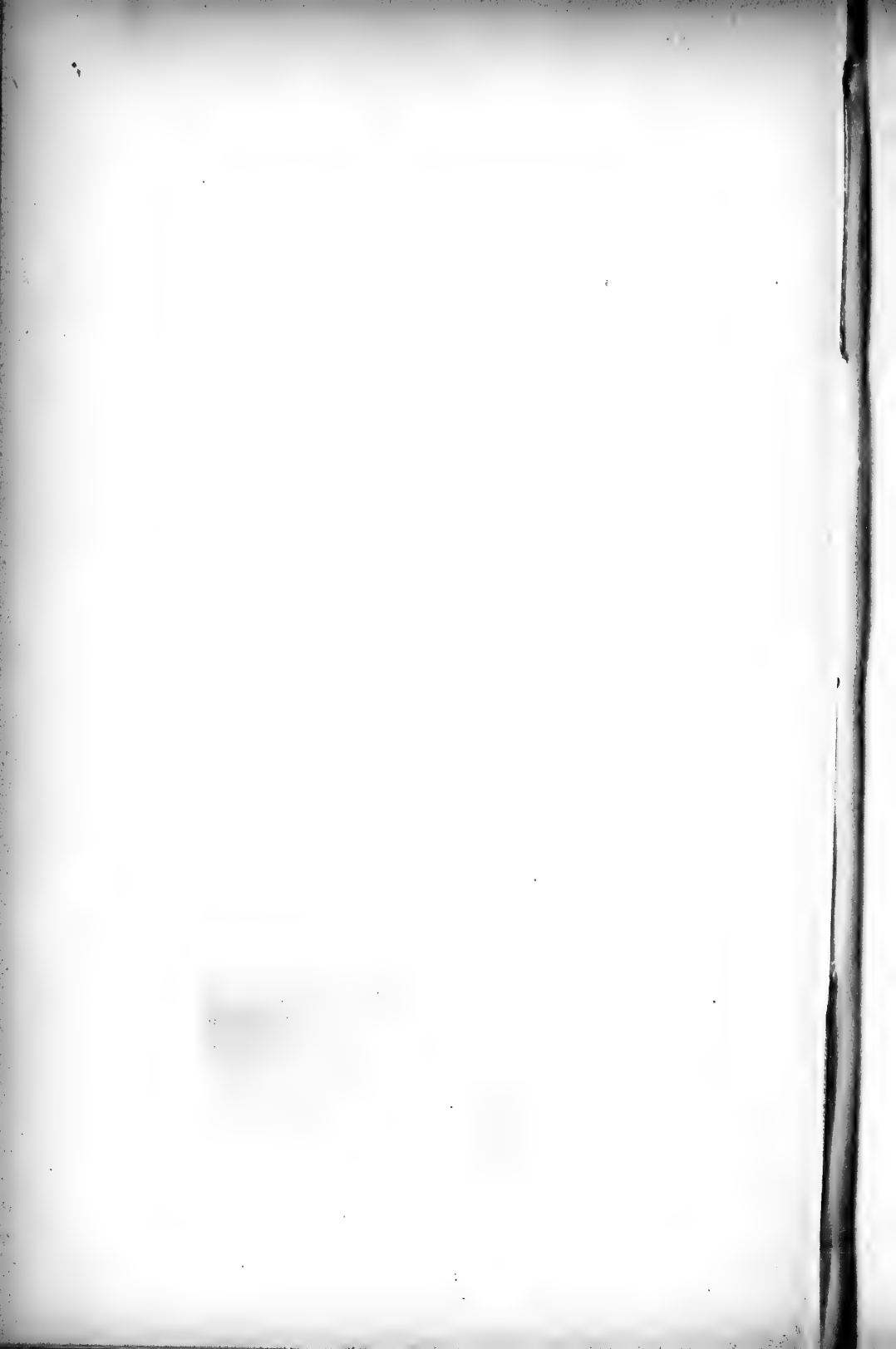
Les montagnes et la plaine se changent en un désert de neige, au milieu duquel disparaissent les villages aux blanches maisons. Les murs, les glacis des fortifications, les crêtes de rochers sont frangés de longs pics de glace ; seuls les hautes cheminées et les pignons pointus dépassent l'épais manteau blanc répandu sur la ville.

Les voitures, les calèches, font place aux traîneaux, traîneaux de toutes sortes et de toutes les époques. Tous ces traîneaux sont couverts de fourrures, et les cochers disparaissent dans leurs manteaux de peaux de bêtes, serrés à la taille par une ceinture rouge.

Nous avons parlé des *calèches* ; « la calèche est à Québec ce que la gondole est à Venise, le *hansom-cab* à Londres, la *volante* à la Havane, c'est-à-dire le véhicule caractéristique de la ville. En cherchant bien, on pourrait peut-être encore retrouver le dernier modèle de ces calèches dans quelques villages reculés du Perche et de la Normandie, pays d'origine de la plupart des Canadiens. C'est une voiture montée sur deux roues de grandes dimensions, et dont la caisse, en forme de balançoire, est suspendue par deux énormes courroies sur



Une foire à Québec



lesquelles elle oscille, au gré de la course, comme une barque se jouant sur la crête des vagues. Cette comparaison est tellement juste, que beaucoup de personnes, avant d'être habituées à ce genre de locomotion, éprouvent de véritables attaques de mal de mer quand elles s'en servent.

» A peine débarqué, la calèche vous assaille pour ne plus vous quitter. Sur chaque place publique, que dis-je, à chaque détour de rue, vingt, trente *jéhus* armés de longs fouets se dresseront soudain devant vous, s'écriant en même temps : « calèche ! calèche, Monsieur ! »

» Tout près, les calèches s'alignent, on ne peut plus inoffensives, avec leurs petits chevaux qui, l'air tout penaud, semblent dormir. Ne vous y fiez pas trop, cependant. Tous ces petits chevaux canadiens, une fois lancés, filent comme le vent, grimpant, grimpant, que c'est comme une bénédiction, les raides pentes de Québec, ou bien encore les descendant, comme si Satan en personne eût pris les rênes en main, c'est-à-dire avec un train d'enfer.

» Gare à vous, alors, si vous êtes tant soit peu douillet. Par instants, la calèche sombrant dans une ornière, vous avez la sensation désagréable de quelque chose s'ouvrant au-dessous de vous, et par où vous aller disparaître. Puis, l'instant d'après, grâce à une pointe de pavé plus saillante que les autres, toute l'inférieure machine se détend tout à coup avec violence, et vous devez vous arc-bouter de votre mieux pour éviter d'être lancé par-dessus les toits.

» Vous sortez de là, harassé, moulu, rompu, jurant *in petto* tous vos grands dieux qu'on ne vous y reprendra plus, et..... vous y revenez à la prochaine occasion qui s'offrira..... (1) »

Un crépuscule neigeux donne à Québec un aspect étrange : une demi-obscurité jette sur tout le tableau un fond gris sur lequel se détachent en noir toutes les saillies qui ne sont pas couvertes de neige ; la citadelle paraît plus haute encore, son sommet prend des tons indécis et se fond dans le gris neigeux du ciel ; aux clochetons des églises, aux grilles des couvents, aux canons des remparts, pendent des guirlandes de givre ; la ville semble plongée dans la nuit des régions polaires.

Mais soudain la scène change : le vent du nord a chassé le nuage qui voilait la lune, et sa clarté vient éclairer la neige qui, sous ses pâles rayons, paraît plus blanche encore ; les dentelles de glaçons s'irisent de mille couleurs ou scintillent comme des diamants ; comme la terre reflète la lumière, l'atmosphère elle-même semble lumineuse et tout s'éclaire sous la ligne bleue du ciel.

La clochette d'un traîneau, la neige qui craque sous le pied d'un passant, sont les seuls bruits qui viennent troubler le silence de la nuit.

Et là haut, le sommet de la citadelle semble grandir et toucher au ciel.

Outre les monuments religieux dont nous avons parlé, il faut encore citer le palais du Parlement dont la

---

(1) Sylva Clapin, *Le Canada*.

bibliothèque renferme une très curieuse collection d'anciens ouvrages français relatifs au Canada, des réimpressions des plus importants et des plus rares d'entre ces ouvrages, et la collection des brochures publiées depuis la conquête ; et puis l'hôtel de la Poste, très bel édifice récemment édifié.

Il y a quelques années encore existait à cet endroit — on l'a démolie pour construire la poste — une vieille maison connue sous le nom de « Maison du chien d'or ».

Cette maison, célèbre dans les traditions municipales, tirait son nom d'un bas-relief sculpté au-dessus de la porte, où l'on voyait un chien rongant un os. Au-dessous, était la légende suivante :

IE SUIS VN CHIEN QVI RONGE L'OS ;  
EN LE RONGEANT IE PRENDS MON REPOS.  
VN IOUR VIENDRA QVI N'EST PAS VENY  
QUE IE MORDRAY QVI M'AVRA MORDV.

Ce bas-relief a son histoire :

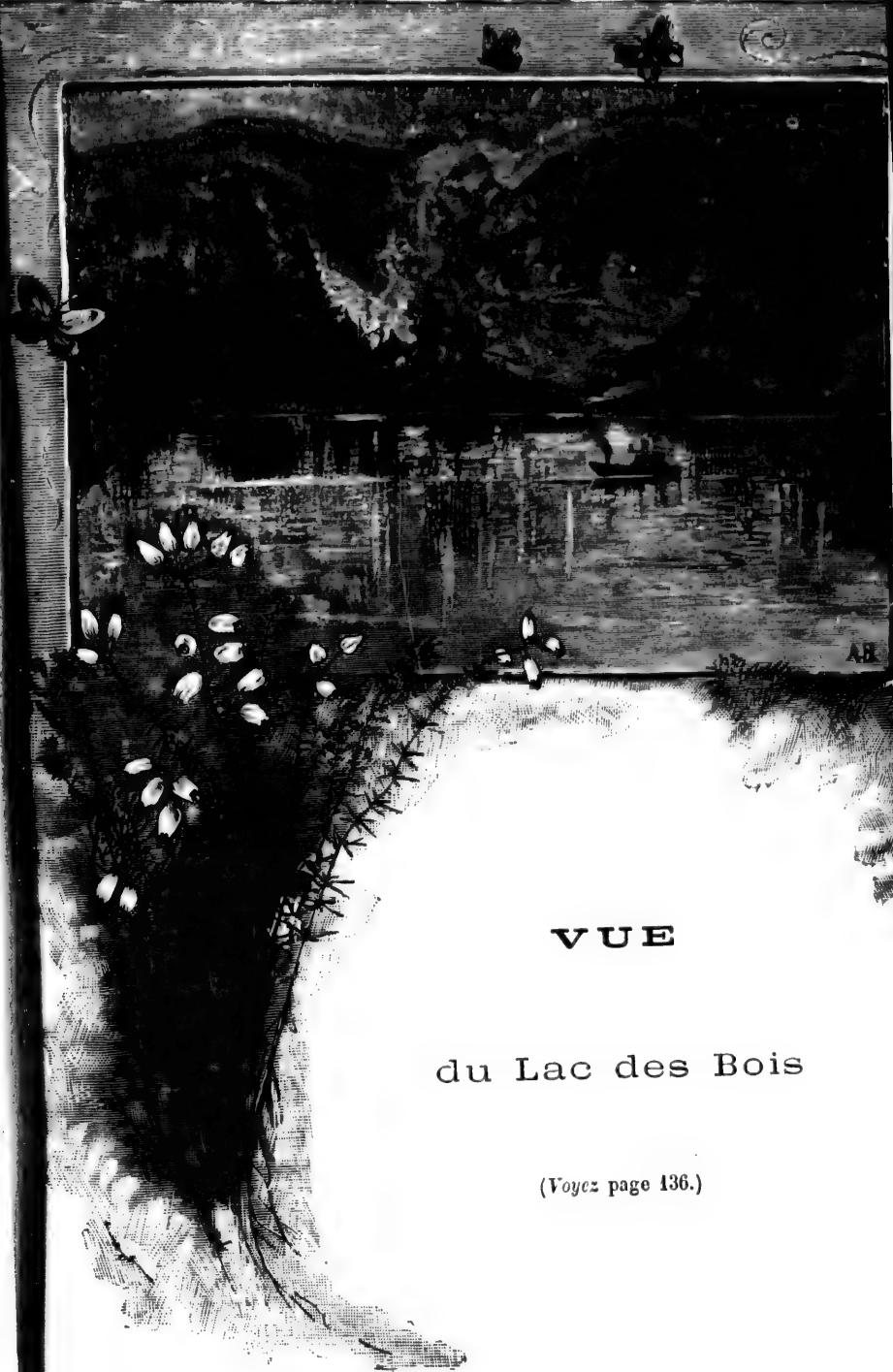
Un marchand de Québec, du nom de Philibert, fut assassiné par ordre de Bigot, l'intendant prévaricateur du Canada. Son frère, ne pouvant tirer une vengeance immédiate de cet acte d'injustice, fit sculpter l'image et les vers, symboles de sa rancune. Plus tard, paraît-il, après la chute de la domination française, il poursuivit le meurtrier de son frère jusqu'aux Indes, et le tua en duel.

Le « chien d'or » et son inscription ont été remplacés

au-dessus de la grande porte du bâtiment de la poste.

Les cathédrales anglaise et française, la douane, un palais de justice , en partie brûlé en 1872 , tels sont les autres édifices de la vieille cité de Champlain.

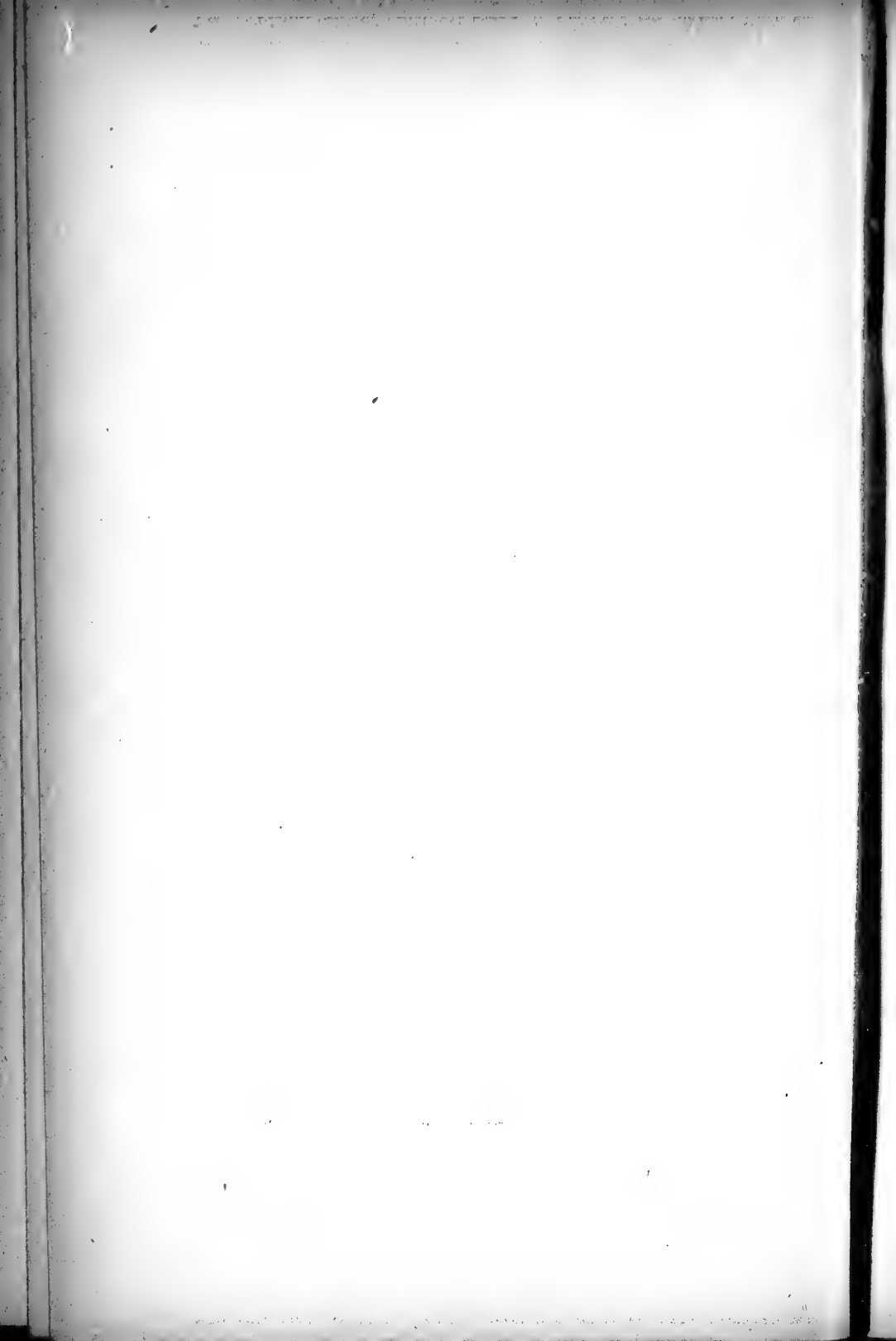
---



**VUE**

du Lac des Bois

(Voyez page 136.)



## CHAPITRE V

Bon-Secours. — Les quais. — Montréal l'hiver. — Le Palais de glace.  
-- Le carnaval. — Les raquettes. — Le Toboggan.

Québec est restée la vieille cité du *xvii<sup>e</sup>* siècle, Montréal est la ville des contrastes. Nulle part, en Amérique, le passé et le présent se trouvent ainsi réunis.

Si l'on descend près du marché de Bon-Secours, en quittant le steamer, tout est mouvement et vie ; on est en plein *xix<sup>e</sup>* siècle. Le vapeur vient de passer sous le pont de Victoria qui traverse le Saint-Laurent, une des tentatives les plus hardies de notre époque, et de nombreux navires sont rangés le long des quais.

Mais si l'on s'engage dans la petite rue qui conduit à l'église de Bon-Secours, on se trouve reporté à deux cents ans en arrière. Une image de la vierge fixée au mur indique seule la vieille église qui, sans cela, se distinguerait à peine au milieu des maisons séculaires qui l'entourent.

En pénétrant dans l'intérieur, on oublie qu'on est en Amérique ; on se croirait dans quelque ville ancienne de la Normandie : les murs, l'autel, la chaire sont mille fois

plus curieux que les tours massives, les dorures et les ornements de Notre-Dame, que tout le monde va visiter, tandis que peu de personnes connaissent l'église de Bon-Secours. L'église primitive a été brûlée en 1754 ; mais celle qui l'a remplacée doit avoir été reconstruite sur le modèle de la première, tant est grand son cachet d'ancienneté.

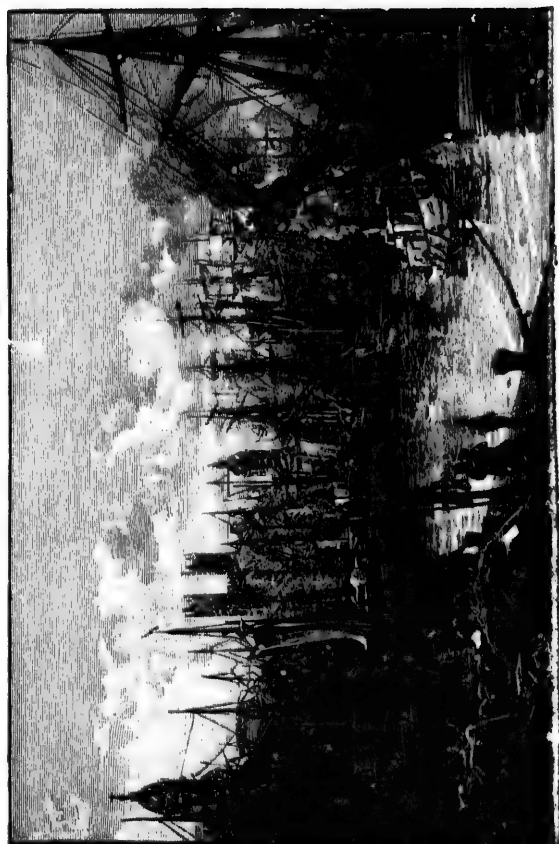
De Bon-Secours, en suivant la rue Saint-Paul, on atteint la place Jacques-Cartier, où s'élève aujourd'hui la statue de Nelson, placée là par le gouvernement anglais. Plus loin, c'est l'hôtel de ville, le parlement, puis les grandes rues bordées de splendides maisons, de magasins magnifiques, et enfin les quais si animés.

Une promenade, au printemps ou en été, sur les grands quais de pierre qui bordent le Saint-Laurent, suffit pour se rendre compte de l'importance commerciale de Montréal : de nombreux navires de toutes les nationalités, d'énormes steamers transatlantiques, viennent se ranger le long des machines à vapeur qui servent au chargement et au déchargement ; mais le contraste, l'hiver est terrible

Les quais, les docks, les entrepôts sont déserts ; le fleuve atteint le niveau des rues basses, se gèle et se couvre d'une épaisse couche de neige, qui le transforme en une plaine immense, sur laquelle s'élancent les traîneaux.

Un des plus beaux spectacles que puisse présenter le Saint-Laurent est celui de la débâcle.

Depuis décembre, le fleuve est recouvert d'une couche de glace de plus d'un mètre d'épaisseur ; à Montréal,



Les quais de Montréal en été.



surtout, où il mesure quatre kilomètres de largeur, l'effet est grandiose :

« Le fleuve jaillit soudain avec des révoltes inouïes de puissance, au milieu de craquements sonores comme des déchargés d'artillerie, de la prison qui le tient enfermé depuis décembre. **La glace**, soulevée par un gigantesque effort, retombe **brisée**, éparpillée en milliers de blocs qui tous alors, comme affolés, tournoient un instant, puis se hissent les uns sur les autres, formant une barrière infranchissable. Mais le fleuve s'est mis à monter, grondant sourdement de colère. Bientôt, il pèse, il pousse avec un redoublement de rage contre l'obstacle qui enfin cède et s'écroule, définitivement cette fois (1). »

Dans les rues, on fraye un chemin à travers la neige que des hommes rejettent sans cesse des deux côtés, formant ainsi, dans les grandes voies, trois chemins : un de chaque côté pour les piétons, et un au centre pour les traîneaux.

C'est la saison favorite des habitants, aussi bien dans les villes que dans les campagnes ; c'est l'époque des exercices en plein air, dont les Canadiens raffolent.

La ville de Montréal se divise en deux parties : le côté oriental et le côté occidental ; les Canadiens-Français habitent le côté est, formant comme une société à part, dans la grande ville où ils sont en majorité. Les Anglais, les Écossais vivent à l'ouest, et une infranchissable barrière semble s'élever entre ces deux classes de la popu-

---

(1) Sylva Clapin, *Le Canada*.

lation ; mais de quelque côté de la ville que l'on se dirige, on sent toujours que l'on est dans une ville française, où la langue, les types et les costumes français dominent.

Il est impossible de parler de Montréal, sans évoquer le souvenir de son carnaval d'hiver d'un genre si particulier, où tout est curieux, jusqu'au gigantesque palais de glace, qui semble emprunté aux merveilles d'un conte de fées.

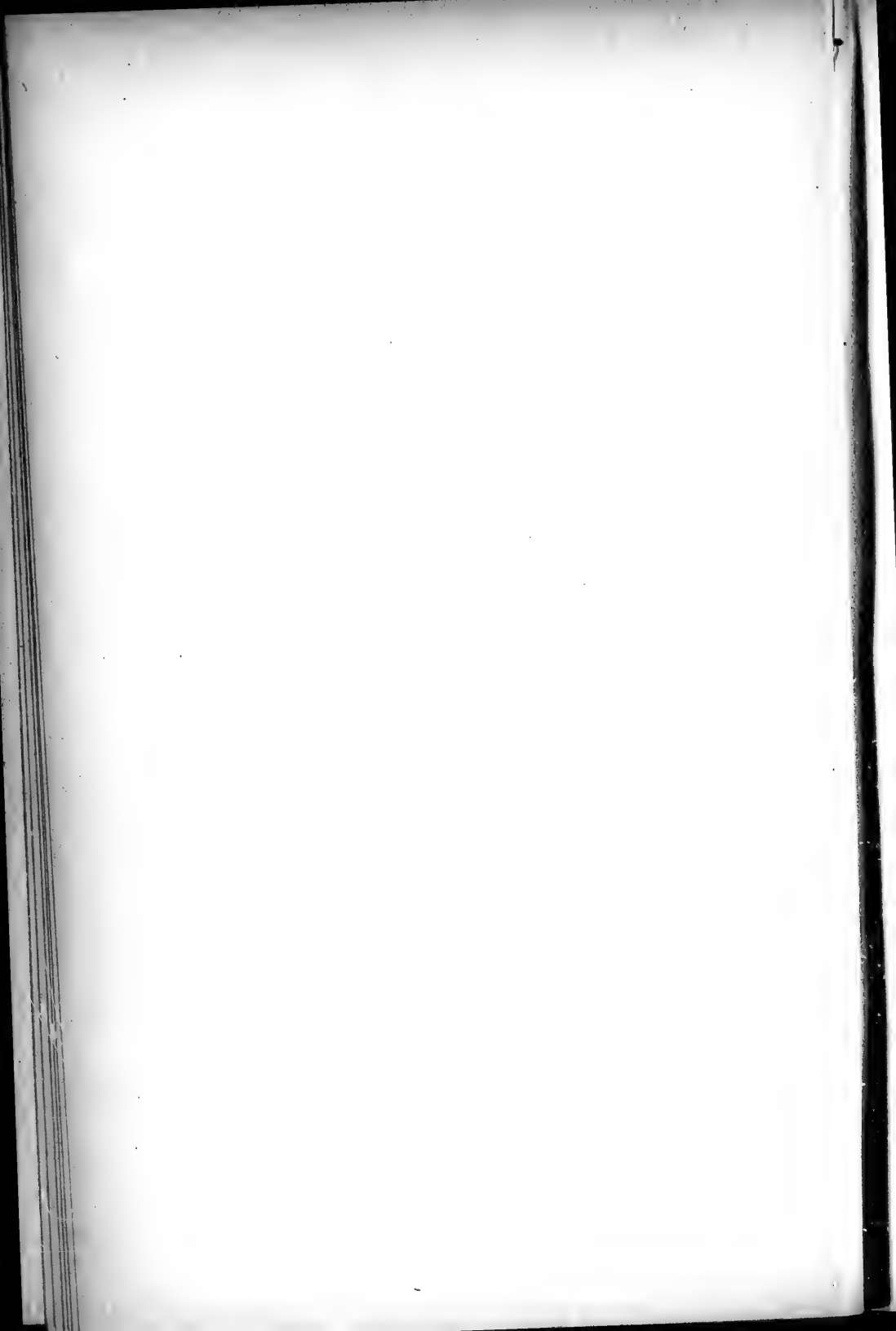
Au fond, rien n'est plus simple que la construction qui se fait en un tour de main. Le Saint-Laurent, gelé en février sur une épaisseur d'un mètre, fournit les matériaux. Des machines attaquent la glace, la scient, la découpent en beaux cubes réguliers, que les ouvriers n'ont plus qu'à placer les uns sur les autres et que l'air vif se charge de souder ensemble. Huit jours après, un splendide palais s'élève sur la place naguère déserte, et un vrai palais, dont les tours, les coupoles et les murs scintillent au soleil comme les facettes d'un gigantesque diamant.

Le monument est assez vaste pour que l'on puisse donner des fêtes à l'intérieur pendant le carnaval. Certes, il n'est pas de spectacle qui vaille l'aspect de cette salle de bal, quand, sous les rayons électriques tombés des voûtes et centuplés par la réverbération des glaces, les couples tournoient et tourbillonnent. On croirait assister à un ballet du royaume des fées, comme l'imagination la plus vagabonde n'en a jamais rêvé.

Le carnaval dure six jours ; pendant toute la journée ce sont des courses de patineurs, des joutes à la



Les quais de Montréal l'hiver.



*raquette* et le jeu du *toboggan*, puis le défilé des équipages, traîneaux de toutes sortes recouverts de riches fourrures. Toutes ces distractions se prolongent jusque fort avant dans la nuit.

Le patin canadien est le même que celui dont nous nous servons en France; seulement, au Canada, le patinage n'est pas seulement un amusement, c'est un art sérieux et des plus utiles. Les jeunes gens emploient souvent le patin pour franchir de grandes distances sur les rivières gelées, et avec une rapidité vertigineuse. De là, des écoles et des clubs de patineurs, qui se livrent à des joutes continuelles et dont les membres accomplissent souvent de véritables tours de force; ainsi, dernièrement, le vainqueur dans une de ces courses a parcouru, suivi de près par ses concurrents, vingt-cinq kilomètres en cinquante-neuf minutes et demie.

Le *toboggan* est un véhicule étrange qu'on ne trouve qu'au Canada. C'est une planche de bois de frêne, très mince et recourbée à une de ses extrémités; elle mesure cinquante centimètres de large et deux ou trois mètres de long. Cinq ou six personnes peuvent y tenir à l'aise accroupies. Ainsi chargé, le *toboggan* glisse sur une pente rapide, une montagne russe, préparée sur les flancs du Mont-Royal.

« Le soir, le coup d'œil est des plus pittoresques. Entre deux rangs de torches, dont les flammes rouges s'entrecroisent de tous côtés sur la neige, avec des reflets fantastiques, les « *traînes sauvages* » bondées de joyeux glisseurs, passent, rapides comme l'éclair, dans un brusque sifflement, pour disparaître et se perdre aussitôt

plus bas dans les ténèbres. Une glissade en toboggan ne s'oublie plus : c'est l'enivrement des espaces que l'on sent se dérober sous soi ; la sensation, pendant une minute, de la fuite irrévocable par delà les limites du connu... »

La *raquette* ou *snow shoe*, chaussure à neige, se compose d'une étroite bande de bois de frêne recourbée en deux et dont on fait rejoindre les deux bouts en les assujétissant fortement par une courroie. Deux petits bâtons posés ensuite en travers achèvent de donner à ce premier travail la forme voulue, c'est-à-dire celle d'un cerf-volant. Puis on fait courir un entrelacement assez serré de lanières de cuir, en ayant soin de laisser, à un tiers de la hauteur, un espace suffisant pour que le bout du pied puisse y jouer à l'aise. La raquette est alors prête, et un marcheur habile s'en servira sans crainte pour s'aventurer par monts et par vaux dans la campagne, où il n'est pas rare de voir des banes de neige atteindre jusqu'à six ou sept mètres d'épaisseur.

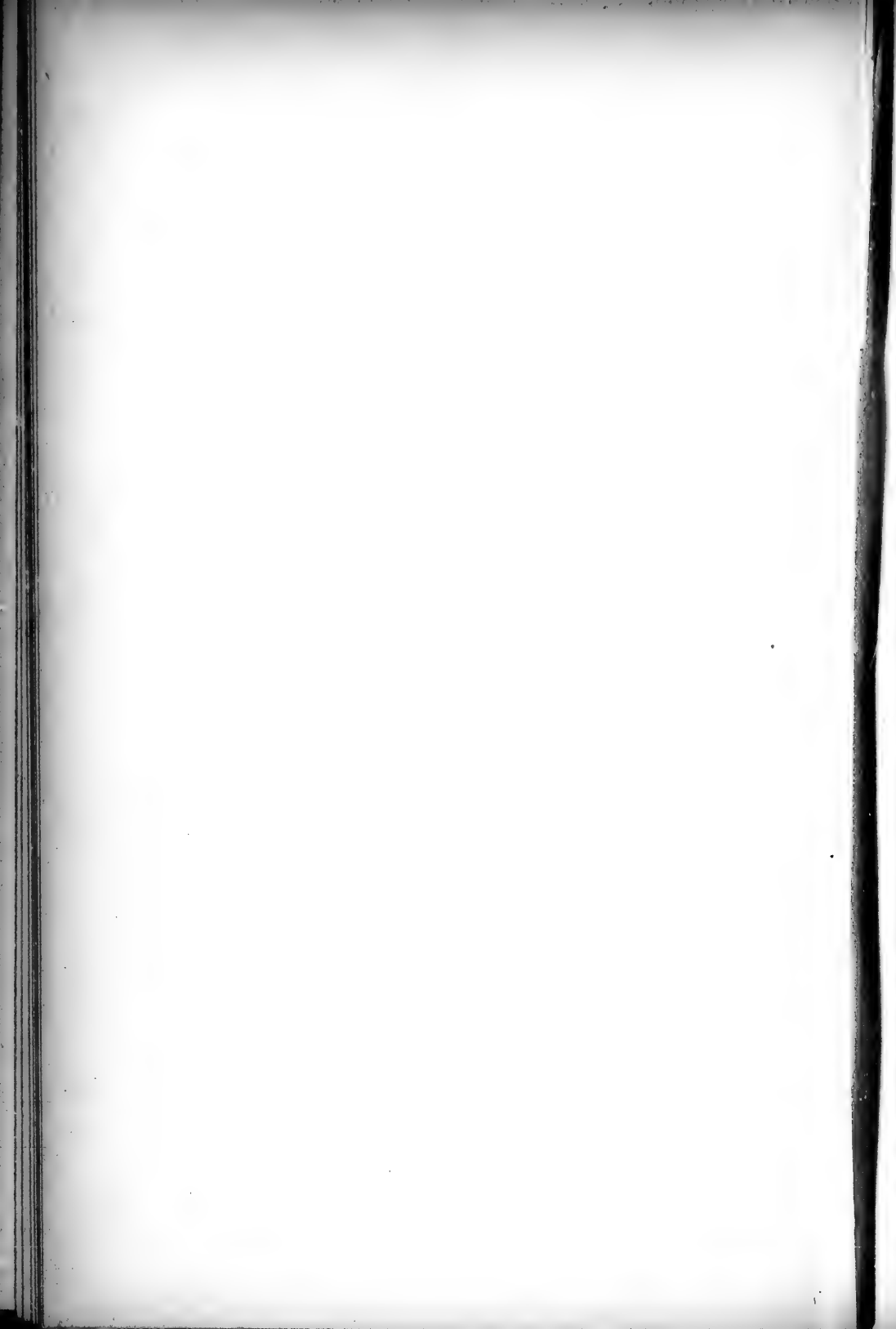
La raquette est d'invention très ancienne. Les chroniques du pays font mention de soldats du roi de France apprenant jadis à chausser la raquette, et en retirant de grands avantages dans leurs guerres avec l'Angleterre. C'était même parfois le seul moyen de locomotion, et l'on cite un évêque de Québec qui faisait ainsi ses tournées pastorales au cœur de l'hiver ; quelque chose comme une promenade de trois cents lieues.....

Empruntons maintenant à M. Sylva Clapin le tableau brillant et animé d'une journée de carnaval à Montréal :

« Il fait froid, assez froid même dans la matinée, mais



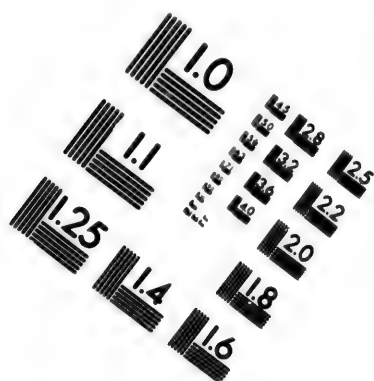
Une rue de Montréal l'hiver.



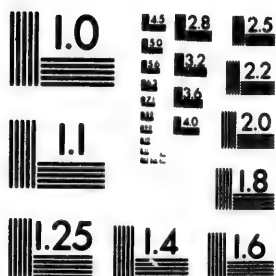
l'air est pur et sec, et le ciel sans nuages. Pas de vent ; les fumées de la ville montent toutes droites, effilées et bleuâtres ; un excellent augure, disent les connaisseurs. Partout la neige durcie grince sous le pas des piétons, sous les patins des traîneaux, avec ce pétillement singulier, bien connu des Canadiens, qui indique infailliblement, et sans qu'on ait besoin de consulter le baromètre que la température va se tenir au « beau fixe ».

» Mais la journée s'avance, la foule grossit. Le soleil, maintenant, lorsque sonne à travers la cité le grand coup de midi, produit par tout l'espace comme l'effet d'un énorme foyer d'incendie, et fait flamber au loin la nappe de neige avec des miroitements aveuglants d'or en fusion. La populace va se faire légion. Par les rues, peu ou point de masques, la rigueur du climat en rendant le plus souvent l'usage difficile. Bien entendu, pas de bataille de *confetti* ni de bouquets comme à Rome ou à Nice. En revanche, un admirable défilé d'équipages d'hiver, comme il ne s'en peut sûrement pas voir nulle part ailleurs. Tous les genres imaginables : depuis le traîneau national appelé *berlot*, peint de couleurs vives, jusqu'au superbe et étincelant *four in hand*, trainé par ses quatre pur sang qui secouent orgueilleusement les sonneries argentines de leur attelage. Ce que l'on voit là de fourrures donnerait à penser que l'on a dévalisé le pôle Nord pour le plus grand plaisir surtout des Mont-réalaïses, qui se montrent extraordinairement friandes de ces chaudes et moelleuses dépouilles opimes.

» A mesure que le jour décroît, la clameur de la foule redouble d'intensité. Parfois une fanfare éclate précédant



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



13 12.8 12.5  
12 12.2  
11 12.0

10

un club de raquetteurs s'apprêtant à entrer en lice avec une association rivale, et chantant en cadence :

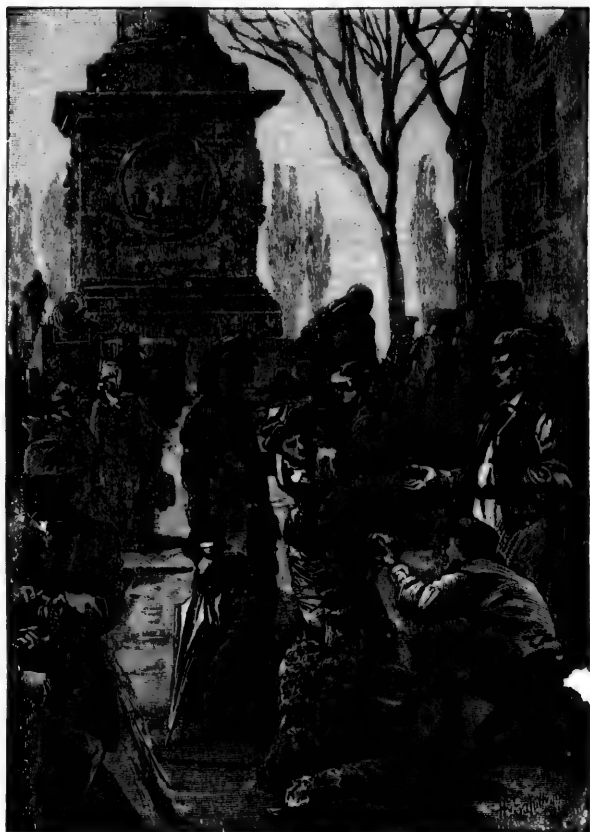
Nous perpétons le nom, la mémoire  
Des hardis trappeurs,  
Héroïques sapeurs  
Dont l'historien raconte la gloire  
Et qui, sans broncher,  
Savaient toujours marcher.

» Les bravos, les vivat retentissent partout sur leur passage.

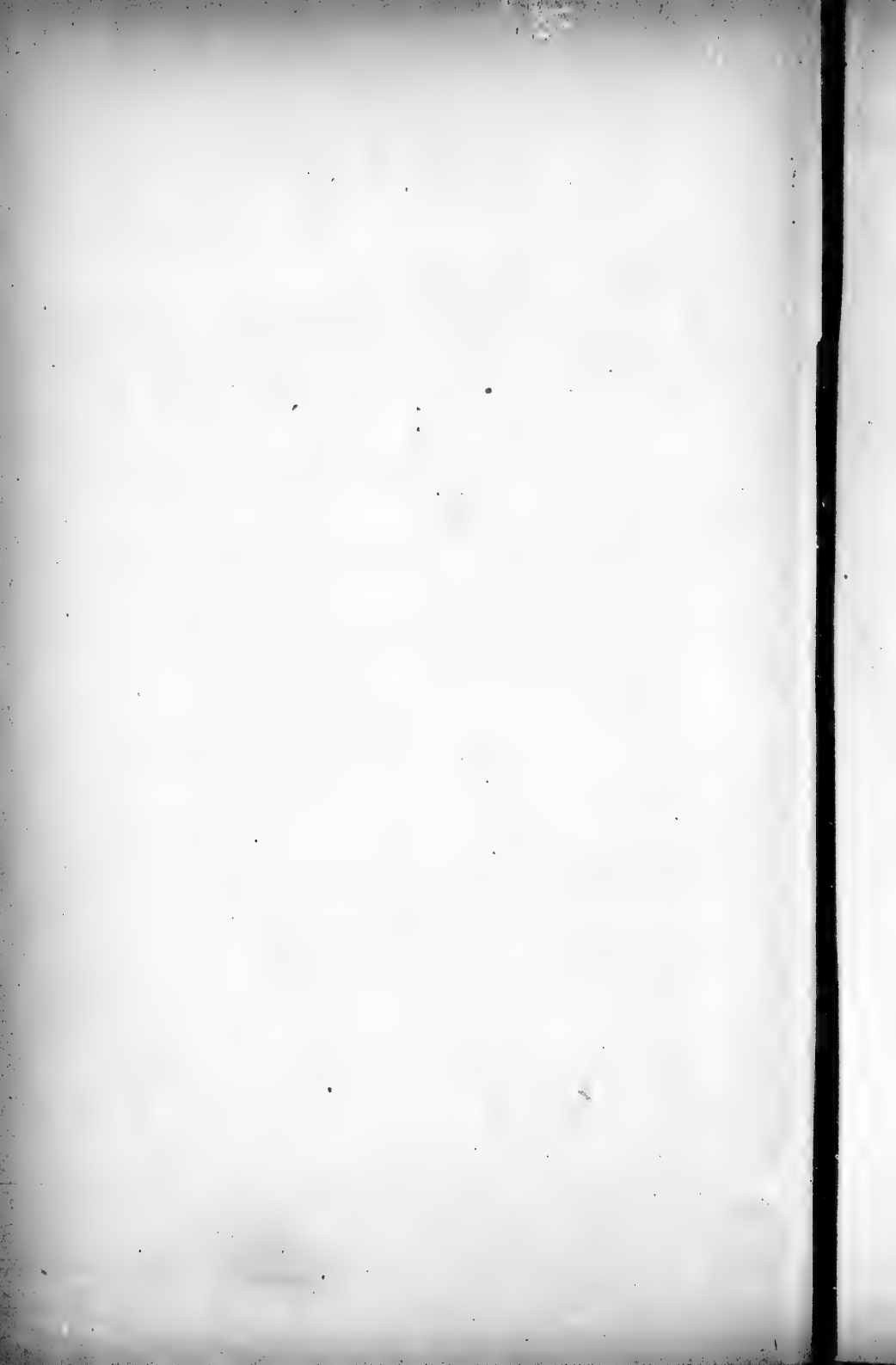
» Bientôt le soleil s'enfonce et disparaît sous l'horizon. La multitude est devenue une marée humaine. Ça et là, dans la nuit qui tombe, des reflets de feux de forge : ce sont les *salons*, ou débit de boissons spiritueuses, aux larges baies ouvertes sur la rue comme des gueules de fournaise.

» Soudain, dix, vingt, cent flammes échevelées surgissent de tous côtés. Puis des milliers de flambeaux s'allument à leur tour, répandant par toute la ville comme les reflets de quelque colossal serpent de feu. Là-haut, sur une éminence, le palais de glace féérique, prodigieux, surnaturel, dresse ses tours et ses créneaux de cristal, qui projettent au loin les fulgurantes irradiations de leurs foyers électriques.

» La ville tout entière n'est plus en ce moment qu'une énorme torchère. Le Mont-Royal même est illuminé de milliers de zigzags incandescents. Ce sont les marcheurs en raquettes qui l'occupent, échelonnés depuis sa cime jusqu'à sa base, chacun tenant une torche à la main. Les fusées, les bouquets de feux d'artifice passent et



Un marché à Montréal



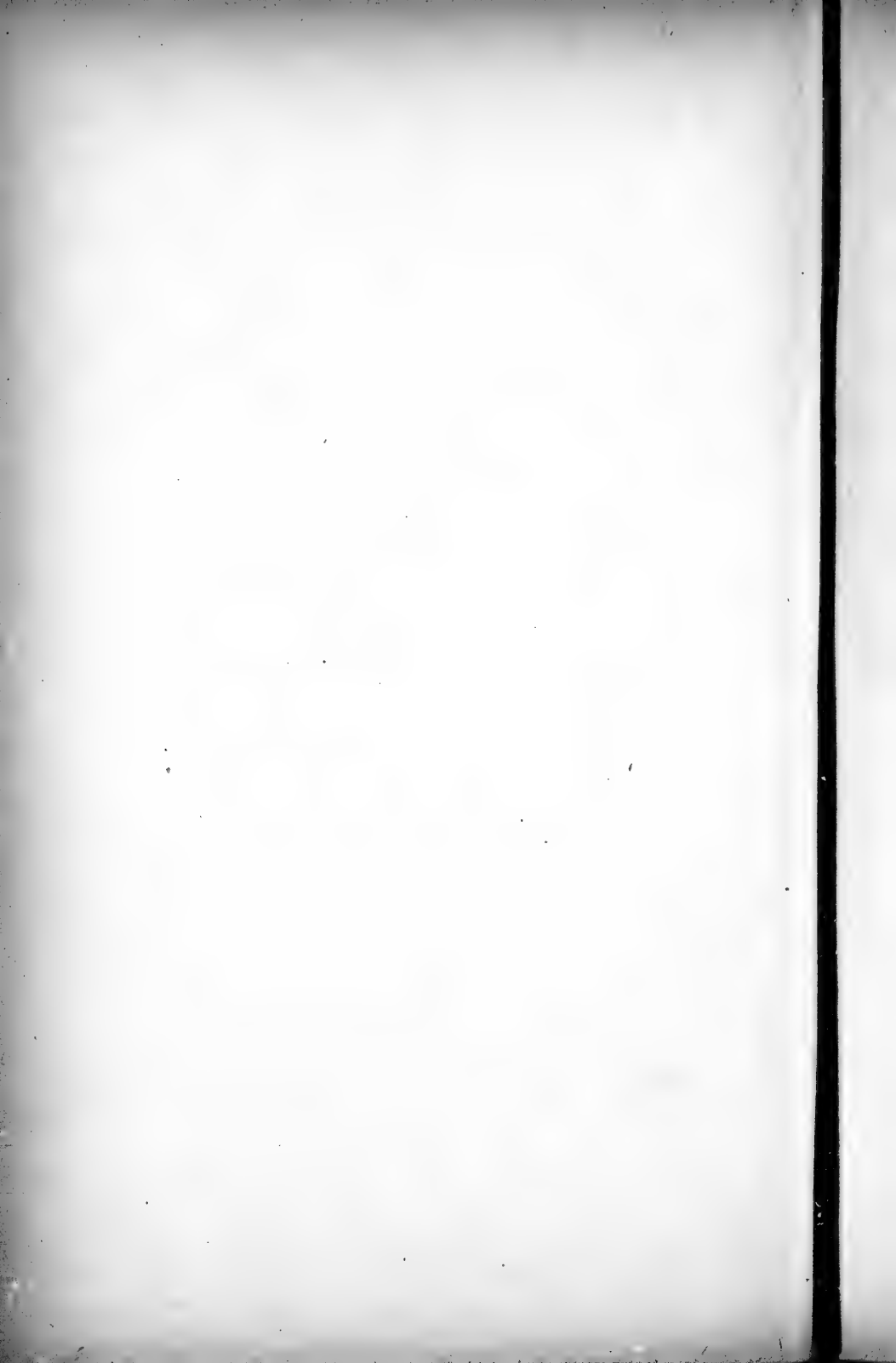
repassent continuellement dans l'air froid de la nuit, s'entre-croisant, s'écrasant en pluie d'étoiles diaprées. Dans les skatings, la ronde des patineurs tourbillonne et fait rage ; les bals masqués sont dans tout leur éclat. Montréal, durant ces courtes heures, n'est pas loin de se croire la reine de l'Amérique, que dis-je, de l'univers !

» Puis, une à une, s'éteignent les lumières, d'abord à longs intervalles, comme à regret ; par rues entières ensuite, comme soufflées par une seule et même bouffée de vent. Les clameurs se fondent aussi, à leur tour, en un murmure à peine distinct, se perdant de plus en plus dans les lointains. Bientôt, c'est le calme absolu. La lune, un instant déchue de ses fonctions, monte alors avec plus d'éclat vers le zénith, enveloppant les objets de ses blancheurs molles et argentées. C'est la nuit, la pure, idéale et sereine nuit des solitudes enneigées du grand Nord !... (1) »

Outre Québec et Montréal, Ottawa, Sherbrook et Toronto ont un grand nombre d'habitants français ; mais, dans ces trois dernières villes, les Anglais forment la grande majorité.

---

(1) Malgré sa longueur, nous avons cru devoir donner cette description tout entière, non seulement à cause de son exactitude, mais aussi à cause de la forme, qui donne une idée juste du style si cher aux Canadiens-Français.



## CHAPITRE VI

Les Canadiens-Français. — La famille. — Gouvernement. — Législation. — Religion. — La langue française. — Les journaux. — La littérature canadienne. — Amour des Canadiens pour la France. — 1870. — Que deviendront les Canadiens ?

Le caractère le plus saillant de la race canadienne-française est l'union intime qui réunit tous les habitants d'origine française. Les *soixante-dix mille* Français qui, en 1763, passèrent sous la domination anglaise, sont devenus *quinze cent mille*, et malgré cet accroissement, presque sans exemple, les Canadiens-Français, où qu'ils habitent, sont restés unis comme les membres d'une même famille.

C'est à leurs mœurs qu'il faut attribuer ce fait : les familles sont nombreuses, douze, quinze enfants sont chose commune, et il n'est pas absolument rare de voir des ménages ayant vingt-quatre et même vingt-six descendants. Dans ce cas, c'est le curé de la paroisse qui se charge du vingt-cinquième enfant, le nourrit, l'élève, pourvoit à son éducation, l'adopte en un mot.

Ces enfants, quand ils sont mariés à leur tour, ne quittent guère leurs parents ; ils s'établissent dans le

voisinage et restent en communication constante avec la famille, de sorte que le lien n'est jamais rompu, les intérêts sont les mêmes et, le cas échéant, ils sont unis pour les défendre. C'est grâce à cette union que les Canadiens vaincus ont pu imposer leur volonté au vainqueur.

Avec une opiniâtreté qui ne s'est pas démentie un seul instant, avec un courage héroïque, ils ont lutté pour obtenir les trois libertés qui sont la base de leur organisation sociale et les rendent pour ainsi dire indépendants : liberté politique, c'est-à-dire l'accès au parlement et aux charges du gouvernement ; liberté de conscience, c'est-à-dire le droit de pratiquer sans entraves leur religion et, ce à quoi ils attribuaient un prix énorme, l'emploi de la langue française dans les tribunaux, les conseils législatifs et les actes de l'état civil.

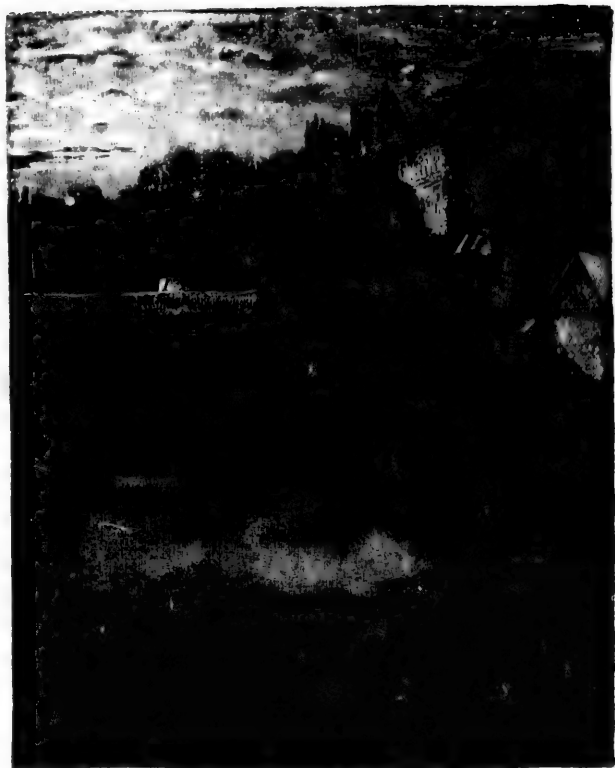
Le gouvernement du Canada est essentiellement parlementaire : un gouverneur général représente la reine ; il est assisté d'un conseil privé et gouverne par l'entremise d'un conseil exécutif, composé de douze ministres.

Le pouvoir législatif appartient au *sénat* et à la *chambre des communes*.

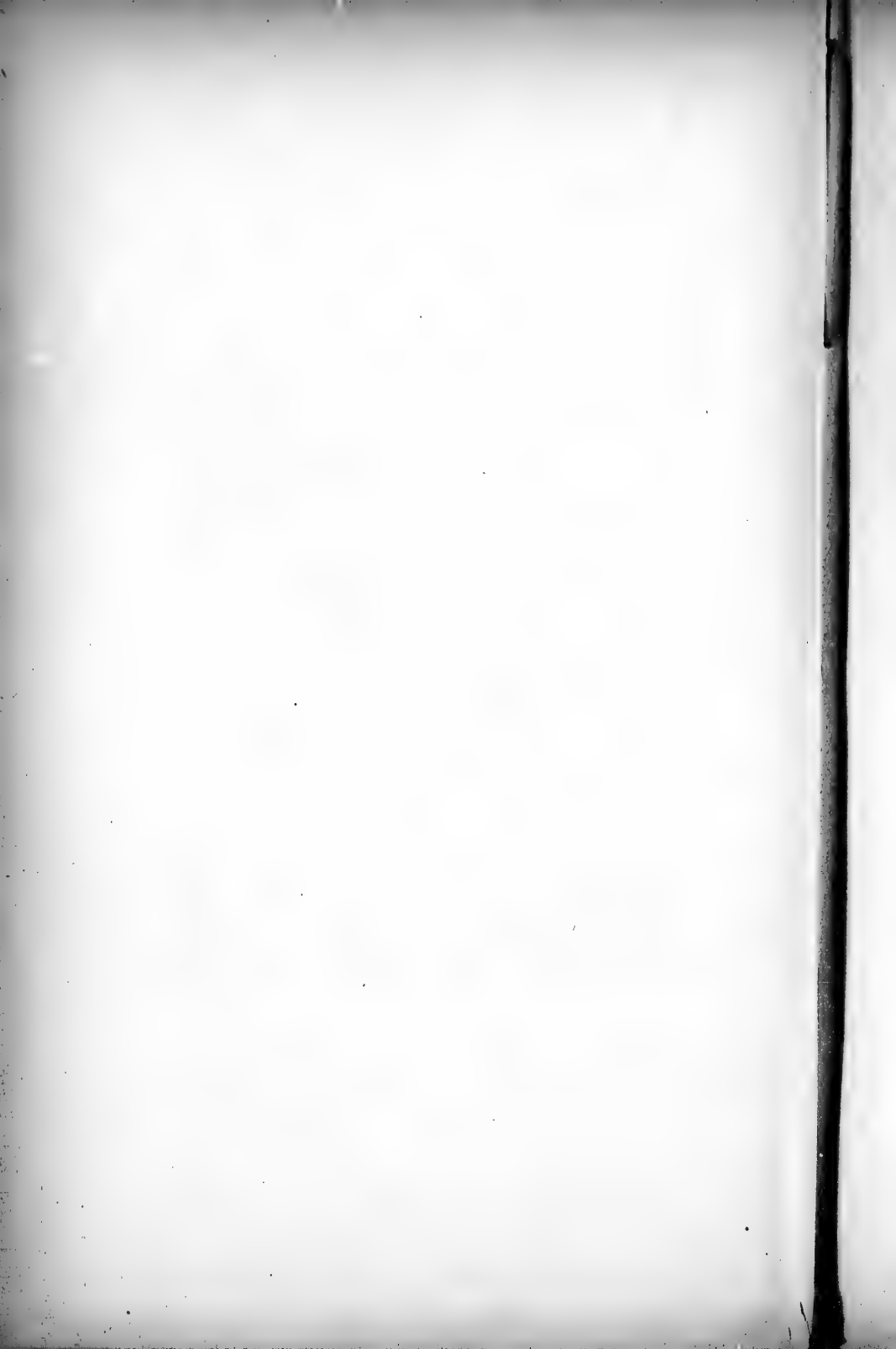
Le sénat se compose de *soixante-dix-sept* membres nommés à vie par le gouverneur et pris en nombre variable dans chacune des huit provinces.

La chambre des communes compte *deux cent six* membres élus par les collèges de chaque province.

Chaque province est administrée par un lieutenant-gouverneur ; elle a ses ministres, son conseil législatif et son assemblée législative.



Sterbrook.



Dans le gouvernement, dans le parlement et dans les tribunaux, les Canadiens-Français sont presque partout en majorité.

Les Canadiens-Français jouissent de la libre pratique de leurs lois civiles codifiées, en 1866, à l'instar du code civil français. La législation criminelle est la même que celle de l'Angleterre.

Au Canada, il n'y a pas de religion d'État, par conséquent pas de budget des cultes. Les Canadiens-Français sont essentiellement catholiques; s'il y a quelques protestants parmi eux, c'est la grande exception, et nous devons ajouter que malheureusement ils sont très mal vus par leurs compatriotes, quoique ceux-ci vivent en très bonne intelligence avec les protestants d'une autre origine que la leur.

Les Canadiens-Français entretiennent leurs pasteurs par des générosités, par des taxes en nature prélevées sur la propriété foncière et par une dime du vingt-cinquième des récoltes; de même que le prêtre se charge du vingt-cinquième enfant, le Canadien donne au prêtre le vingt-cinquième du produit de sa terre.

Le clergé canadien est très riche par lui-même; cependant, les dons ne lui font jamais défaut, car rien n'est plus cher aux Canadiens-Français que leur église. Partout où ils forment un groupe, ils transportent avec eux l'organisation paroissiale. Avant de construire une mairie, ils élèvent d'abord une église qui leur sert de salle de réunion en attendant que la petite colonie soit devenue plus prospère.

Comme leurs mœurs, surtout dans les villages, leur

religion a conservé beaucoup de la naïveté des temps passés ; de même que les Bretons leurs aïeux ont sainte Anne d'Auray, les Canadiens-Français ont leur sainte Anne, à laquelle ils vouent un culte tout particulier ; le sanctuaire de la patronne du Canada est au petit village de Beaupré ; on s'y rend de fort loin en pèlerinage. Sa fondation remonte à l'an 1658.

Un habitant de Petit-Cap donna à l'un des prêtres de Québec un petit coin de terre, à condition que celui-ci y commencerait une église, la même année. Le gouverneur français d'alors posa la première pierre et l'édifice fut consacré à sainte Anne, la patronne des matelots.

On a souvent reproché aux Canadiens de parler un français dégénéré, une sorte de patois, plutôt que notre langue. « La vérité est que le Canadien des rives du Saint-Laurent n'a jamais parlé autre chose que la langue de Racine, sa seule et vraie langue maternelle, à lui léguée par ses ancêtres venus de la Vieille-France et qu'il conserve avec un soin jaloux, comme un joyau d'un prix inestimable. »

La langue française, telle que nous la parlons actuellement en France, est la langue que parlent tous les Canadiens-Français sans exception. Et ce n'est pas là une des moins agréables surprises pour le Français en débarquant au Canada.

Voici ce que raconte à cet égard M. Gerbié :

« A bord du paquebot qui faisait la traversée de Liverpool à Québec, quelques Anglais s'étant informés de l'endroit où nous allions, et apprenant que nous nous rendions à Québec : « Ah ! dirent-ils, là vous trouverez

des descendants des anciens colons français. Ils sont peu nombreux, à la vérité, et parlent si mal votre langue que vous les comprendrez à peine. »

Entré en rade de Québec, nous ne tardâmes pas à débarquer, et aussitôt un grand garçon de s'approcher de nous et de nous dire :

— Vous faut-il une voiture, Monsieur ?

Sur notre réponse affirmative :

— Où sont vos bagages ?

À son allure tout à fait française et à son accent, nous crûmes avoir affaire à quelque cocher transplanté des bords de la Seine sur les rives du Saint-Laurent, et nous lui demandâmes s'il y avait longtemps qu'il était au Canada.

— Mais je suis Canadien-Français, nous répondit-il.

— Ah ! et tous parlent comme vous ?

— Certainement, et nous sommes près de deux millions qui *parlons de même*.

Ce fut là, nous l'avouerons sans honte, notre première bonne leçon de géographie sur le Canada. »

Il y a plus : cette langue française, le Canadien s'efforce de la parler le plus purement possible, et l'on est forcé d'avouer qu'il s'acquitte de sa tâche avec le plus grand honneur. Les salons de Québec surtout ont tenu à rester le foyer conservateur de la vraie langue française ; et n'était certain puritanisme de langage, conséquence du contact continuel avec les Anglais, et qui fait qu'on trouverait d'un goût douteux, là-bas, les mille petits traits, épicés de sel gaulois, qui forment en France la menue monnaie de la conversation courante,

n'était ce puritanisme, on croirait, en entrant dans un salon de Québec, pénétrer dans un des plus aristocratiques hôtels de Paris ; c'est-à-dire au sein de toutes les élégances, de tous les raffinements de la civilisation, de toutes les bienséances du beau langage.

Un grand nombre de Canadiens, surtout dans les villages, — dans les villages on ne parle que le français — connaissent aussi l'anglais ; c'est là une de leurs supériorités sur les Canadiens - Anglais, qui dédaignent d'apprendre notre langue.

Au Parler, dans les tribunaux, les discussions ont lieu indifféremment en français ou en anglais, et les fonctionnaires sont tenus de connaître les deux idiomes. Tous les actes du gouvernement, ainsi que la *Gazette officielle*, sont rédigés en français et en anglais.

De cette facilité de parler les deux langues est résulté l'introduction de certains anglicismes contre lesquels la presse et les maisons d'éducation font une guerre acharnée ; tous les hommes [instruits du Canada, et ils sont nombreux, luttent pour conserver intacts la beauté et la pureté de notre langue !

Les Canadiens-Français sont puissamment secondés par les journaux et les littérateurs : les écrivains de talent sont nombreux au Canada, et leurs œuvres sont écrites et pensées d'une façon originale, qui leur est personnelle. M. Sylva Clapin, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, compare la littérature canadienne à la littérature russe. Il n'y a pas si loin, après tout, des bords glacés de la Néva, aux rives enneigées de Saint-Laurent ; une nature hivernale à peu près identique et de même

durée a pu influencer également sur l'imagination et l'esprit des écrivains des deux peuples. « De bonne heure les écrivains canadiens reçurent et gardèrent l'impression de cette grandiose nature hivernale qu'ils avaient sous les yeux pendant cinq mois. Leur phrase se déroulait calme, imperturbable, souvent majestueuse, pleine de métaphores hardies, la plupart du temps respirant une extrême mélancolie, que parvenait bien rarement à secouer la pétulance du sang gaulois. »

Malheureusement, le cachet d'originalité qui faisait le charme principal de la littérature canadienne tend à disparaître chaque jour; ce changement est dû certainement à l'influence des productions de la France; les écrivains du Canada ont subi la séduction, et ils cessent d'être eux-mêmes pour devenir des copistes de nos auteurs à la mode.

C'est dans le journalisme surtout qu'on trouve le plus grand nombre de littérateurs; c'est là qu'ils font tous leurs premières armes. Cela s'explique par le fait que le livre est peu répandu; le journal et la revue le remplacent. Les hommes d'affaires, les artisans, les agriculteurs n'ont pas toujours le temps de lire un volume; mais ils trouvent tout ce dont ils ont besoin dans les journaux.

Le nombre des publications périodiques est considérable; on ne compte pas moins de quarante journaux ou revues rédigés en français.

Cette situation particulière oblige chaque feuille à aborder tous les sujets, ceux purement littéraires, aussi bien que les questions politiques, économiques et so-

ciales. Tandis que dans beaucoup de pays la presse n'est que le reflet de l'opinion publique, au Canada, c'est le contraire; elle en est le guide. En un mot, les journaux sont la plus grande puissance du Canada.

La liberté de la presse est sans limite et sans contrôle; aussi, les polémiques y sont vives, les attaques poussées à fond, dépassant la limite de ce que nous voyons en France.

« A côté des invectives violentes qui s'évalent parfois dans maints journaux canadiens-français, dit M. Sylva Clapin, les plats les plus épicés, servis journellement aux lecteurs du « Cri du Peuple » ou de « la Bataille, » paraîtraient fades et refroidis. Seuls, certains rédacteurs des États-Unis, en temps d'élection présidentielle, pourraient peut-être lutter avantageusement sur ce terrain. »

Il est juste, cependant, de faire remarquer que, depuis quelques années surtout, les écarts regrettables que nous venons de signaler tendent à disparaître. Les directeurs de journaux, ceux qui tiennent la tête de la presse canadienne, imposent à leurs rédacteurs plus de modération, les empêchent de s'engager dans des luttes peu courtoises, exigent d'eux une grande correction de style, et surtout font une guerre acharnée aux anglicismes qui menaçaient de dénaturer entièrement notre langue. Les feuilles parisiennes les mieux rédigées leur servent en cela de modèle.

Ce sont là, certes, autant d'indices des plus heureux et dont les Canadiens-Français ne sauraient trop se réjouir. La couleur locale y perdra bien un peu, mais

le prestige et la dignité de tous les citoyens y gagneront ; ce qui vaut bien la peine que les intéressés continuent dans la voie de réformes où ils se sont engagés.

Dans les arts, le goût naturel des Canadiens-Français est non moins accusé, et c'est encore vers l'art français qu'il est dirigé. Ils aiment beaucoup le théâtre ; malheureusement, ils ont peu d'occasions de fréquenter la scène française ; presque toutes les pièces jouées le sont par des troupes anglaises ou américaines de passage qui pillent et estropient outrageusement notre répertoire.

En peinture et en sculpture, les Canadiens-Français ont produit des œuvres d'autant plus dignes d'être remarquées, que leurs auteurs se sont, pour la plupart, formés tout seuls.

Pour les Canadiens-Français, la langue est restée le trait d'union entre la patrie nouvelle et la patrie ancienne, entre le Canada et la France, pour laquelle ils ont conservé une affection sincère ; ils ne laissent du reste passer aucune occasion de la témoigner.

Lors des guerres du premier Empire, les journaux canadiens-français prirent hautement la défense de Napoléon I<sup>er</sup> quand ils le virent tomber sous les coups de l'Angleterre ; en 1870, la nouvelle de nos défaites trouva un douloureux écho dans le cœur de tous les Canadiens-Français.

— C'est pour faire de l'opposition, s'écrièrent quelques sceptiques.

Les faits suivants répondront :

En 1866, une frégate française, *La Capricieuse*, entra en rade de Québec ; c'était le premier navire français qui,

depuis la cession du Canada, eut déployé les couleurs de la France sur les eaux du Saint-Laurent. Qui peut dépeindre l'enthousiasme qui s'empara des Canadiens-Français à la vue de notre pavillon ? Ce fut comme l'explosion d'un patriotisme trop longtemps comprimé ; seuls, les officiers et les matelots de *La Capricieuse* pourraient dire l'accueil que leur firent les habitants de Québec. Il n'est pas jusqu'aux habitants des villages isolés qui ne voulurent venir contempler ces soldats de la France, de la mère-patrie. C'est ainsi que plusieurs Canadiens-Français allèrent s'enrôler pour combattre au Mexique à l'ombre du drapeau tricolore, et nous-même, nous en avons rencontré plusieurs dans l'armée d'Afrique, alors que nous avions l'honneur d'en faire partie.

Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'aucun navire de guerre français remontât le Saint-Laurent. Puis vint 1870.

L'anxiété fut grande au Canada, et ce fût une heure navrante que celle où les Canadiens-Français apprirent que le sort des armes nous avait trahis.

Quand la France demanda à chacun de ses enfants une obole pour libérer le territoire, les Canadiens-Français furent les premiers à envoyer leur offrande, et depuis longtemps déjà la liste était close, que les dons arrivaient encore à Paris.

Et la démonstration faite au consulat de France, à Québec, par les jeunes Canadiens-Français ! Nous en empruntons le récit à un poète canadien-français :

. . . . . Or, tandis que la France,  
Jouant sur un seul dé sa dernière espérance,

Se roidissait ainsi contre le sort méchant,  
Un poème naïf, douloureux et touchant,  
S'écrivait en son nom sur un autre hémisphère.  
Tandis que d'un œil sec d'autres regardaient faire —  
D'autres pour qui la France, ange compatissant,  
Avait cent fois donné le meilleur de son sang —  
Par delà l'Atlantique, aux champs du nouveau monde  
Que le bleu Saint-Laurent arrose de son onde,  
Des fils de l'Armorique et du vieux sol normand,  
Des Français qu'un roi vil avait vendus gaiement,  
Une humble nation qu'encore à peine née  
Sa mère avait un jour, hélas ! abandonnée,  
Vers celle que chacun reniait, à son tour  
Tendit les bras avec un indicible amour !  
La voix du sang parla ; la sainte idolâtrie,  
Que dans tout noble cœur Dieu mit pour la patrie,  
Le réveilla chez tous ; dans chacun des logis,  
Un flot de pleurs brûlants coula des yeux rougis ;  
Et, parmi les sanglots d'une douleur immense,  
Un million de voix cria : Vive la France !

Sous les murs de Québec, la ville aux veilles tours,  
Dans le creux du vallon que baignent les détours  
Du sinueux Saint-Charles aux rives historiques,  
Autour de vingt clochers se groupent vingt fabriques.  
C'est le faubourg Saint-Roch, où vit en travaillant  
Une race d'élite au cœur fort et vaillant.  
Là surtout, ébranlant ces poitrines robustes,  
Où trouvent tant d'écho toutes les causes justes,  
Retentit douloureux ce cri de désespoir :  
La France va mourir !...

Ce fut navrant.

Un soir,

Un de ces soirs brumeux et sombres de l'automne  
Où la bise aux créneaux chante plus monotone,  
De ces donjons, à l'heure où les sons familiers  
De la cloche partout ferment les ateliers,  
La haute citadelle avec sa garde anglaise  
Entendit tout à coup tonner la *Marseillaise*,  
Mêlée au bruit strident du sifre et du tambour...  
Les voix montaient au loin ; c'était le vieux faubourg

Qui, grondant comme un flot que l'ouragan refoule,  
Gagnait la haute ville et se ruait en foule  
Autour du consulat, où de la France en pleurs,  
Symbole vénéré, flottaient les trois couleurs.

Celui qui conduisait la marche, un gars au torse  
D'Hercule antique, avait, sous sa rustique écorce,  
Comme un lion captif grandi sous les barreaux,  
Je ne sais quel aspect farouche de héros.  
C'était un forgeron à la rude encolure,  
Un fort ; et, rien qu'à voir sa calme et fière allure  
Et son regard honnête, et son grand front serein,  
On sentait battre là, du cœur sous cet airain.  
Il s'avança tout seul vers le fonctionnaire :  
Et, d'une voix tranquille où grondait le tonnerre,  
Dit :

— Monsieur le consul, on nous apprend là-bas,  
Que la France trahie a besoin de soldats.  
On ne sait pas, chez nous, ce que c'est que la guerre ;  
Mais nous sommes d'un sang qu'on n'intimide guère,  
Et je me suis laissé dire que nos anciens  
Ont su ce que c'était que les canons prussiens.  
Du reste, pas besoin d'être instruit, que je sache,  
Pour se faire tuer ou brandir une hache :  
Et c'est la hache en main que nous partirons tous ;  
Car la France, Monsieur..... la France, voyez-vous....

Il se tut ; un sanglot l'étreignait à la gorge.  
Puis, de son poing bruni par le feu de la forge,  
Se frappant la poitrine, où son col entr'ouvert  
D'un scapulaire neuf montrait le cordon vert :

— Oui, Monsieur le consul, reprit-il, nous ne sommes  
Que cinq cents aujourd'hui ; mais, tonnerre ! des hommes  
Nous en aurons, allez !.... Prenez toujours cinq cents,  
Et dix mille demain vous répondront : Présents !  
La France, nous voulons épouser sa querelle,  
Et fiers d'aller combattre et de mourir pour elle,  
J'en jure par le Dieu que j'adore à genoux,  
L'on ne trouvera pas de traîtres parmi nous !...

---

Le reste se perdit.... Car la foule en démente  
Trois fois aux quatre vents cria : Vive la France (1) !

Ces sentiments ont-ils changé chez les Canadiens-Français ? Non, et nous n'en voulons donner pour preuve que la campagne récente entreprise par la presse canadienne en faveur de notre armée attaquée par les journaux anglais, et la façon dont les Français qui vont au Canada sont reçus par leurs compatriotes de la France transatlantique.

Est-il possible de ne pas comparer les sentiments qu'éprouvent les Canadiens-Français pour la France, leur ancienne patrie, avec ceux qui animent les Américains pour leur ancienne patrie, l'Angleterre ? Les uns ont abandonné le titre de colonie française parce que la France affolée les vendait pour prix de sa défaite ; la mère-patrie les a rejetés de son sein. Les autres ont pris les armes contre la métropole ; ils ont combattu pour se séparer de l'Angleterre, et aujourd'hui une haine profonde divise les *Yankees* et les Anglais. Pour les Canadiens, la France c'est la patrie perdue qu'on aime et que l'on aimera toujours : pour les États-Unis, l'Angleterre c'est l'ennemi.

Mais, nous dira-t-on, comment concilier ces vives sympathies pour la France avec la loyauté à la couronne britannique ? Les Canadiens ont-ils donc oublié ?

Non, les Canadiens se souviennent. Mais le jour où la

---

(1) Nous avons cru devoir citer ce morceau en entier. Les sentiments d'ardent patriotisme qu'il respire feront passer sur la faiblesse de quelques-uns des vers.

France les a abandonnés, ils se sont trouvés dans cette alternative : accepter la domination anglaise, s'unir pour gagner le maximum de libertés possibles, et rester Canadiens-Français à l'ombre du drapeau de l'Angleterre : ou bien, se jeter dans les bras des États-Unis, avec la certitude d'être absorbés, annihilés, de perdre leur indépendance, et jusqu'au droit de parler leur langue ; ils n'ont pas hésité. Pendant la guerre de l'Indépendance d'Amérique, alors que nous envoyions l'élite de notre jeunesse verser son sang pour créer les États-Unis, les Canadiens refusèrent d'écouter les promesses de Washington et de Franklin ; car ils savaient que ces hommes étaient leurs pires ennemis, et ils se souvenaient des paroles de Franklin :

« La paix ne sera jamais assurée sur le continent américain, tant qu'il y aura des représentants de la race française. »

Voilà l'homme que, dans notre enthousiasme aveugle, nous avons glorifié, que nous avons couvert de lauriers et que nous avons immortalisé sur la scène du Théâtre-Français.

Les Canadiens-Français ont montré un patriotisme plus éclairé que le nôtre.

En acceptant la domination anglaise, ils évitaient un danger immédiat ; plus tard, ils ont lutté et ils ont obtenu la constitution qui est la sauvegarde de leur nationalité et de leurs libertés au dedans et au dehors.

Voilà pourquoi les Canadiens-Français peuvent être à la fois les sujets loyaux de l'Angleterre et nos amis dévoués qui pleurent sur nos désastres, se réjouissent

de nos succès, s'enorgueillissent de nos gloires ; nos compatriotes et nos frères qui nous appellent pour aller grossir leurs rangs, pour aller renforcer chez eux l'élément français. S'ils ne manifestent point le moindre désir de faire partie de notre domaine colonial, c'est parce qu'ils savent que nous ne pourrions leur donner des libertés que nous ne possédons pas nous-mêmes.

Maintenant, quel avenir est réservé aux Canadiens-Français ? Quel sera ce peuple dont la population a vingt fois décuplé en cent-vingt ans ? viendra-t-il un jour où, puissant par le nombre, il secouera pacifiquement le joug de l'Angleterre par le seul fait de sa volonté et se déclarera indépendant ; ou bien, sera-t-il absorbé par les États-Unis ?

Sans doute, une nation qui s'est développée de la sorte aspire à devenir un état indépendant ; mais les Canadiens-Français ne sont pas encore assez nombreux pour cela ; les charges qui pèsent sur un peuple indépendant sont trop lourdes encore. Ils ont du reste tout intérêt à ne s'émanciper que le plus tard possible, puisque l'Angleterre leur permet de progresser à leur aise. Leur avenir dépend donc de leur nombre : plus leurs rangs seront serrés, plus leur union sera forte, plus leur avenir sera brillant, plus grande sera l'influence qu'ils exerceront dans la confédération canadienne et dans les différentes provinces qui la composent.

Seront-ils annexés par les États-Unis ? Non, à moins qu'ils n'y soient contraints par la force des armes, à moins que les États-Unis leur garantissent les mêmes

droits que l'Angleterre leur donne aujourd'hui. Et les Canadiens-Français savent bien que jamais ils ne les obtiendront, alors que *dix millions* d'Allemands, établis sur les territoires de l'Union, n'ont pu obtenir que l'allemand fût enseigné dans les écoles sur le même pied que l'anglais.

Quoi qu'il en soit, la nationalité canadienne-française subsistera toujours. Aujourd'hui elle est formée ; elle sait d'où elle vient, elle sait où elle va. Une race aussi fidèle à son passé, douée d'une force d'expansion aussi grande et d'une telle vitalité, peut regarder l'avenir avec confiance ; pour elle il est brillant et plein de promesses.

---

## CHAPITRE VII

*L'habitant.* — Normands et Bretons. — Une maison. — La vie. — Les fêtes de l'hiver. — La *guignolée*. — Les chansons. — Les légendes.

Au Canada, il n'y a pas de paysans; le Canadien-Français, qu'il vive dans les villes, qu'il habite les villages des bords du Saint-Laurent ou qu'il peuple les solitudes de l'ouest, se nomme *l'habitant*.

« Habitant est synonyme de Canadien-Français, et ce dernier nom signifie indépendance et volonté de se faire respecter. Population gênante.

» C'est nous qui avons créé ce titre pour exprimer une situation nouvelle dans un pays nouveau. Il est intimement lié aux annales d'une colonie dont les origines sont irréprochables, n'en déplaie aux autres nations. Nous n'avons pas voulu du nom de *paysans*. Celui-là est bon pour l'Europe. Que ceux qui veulent se mettre un boulet au pied le portent.

Sol canadien, terre chérie,  
Par des braves tu fus peuplé;  
Ils cherchaient loin de leur patrie  
Une terre de liberté.

» Voilà ce que le poète a pu dire sans exagération.

» C'est le fils de l'habitant qui exerce les professions libérales, qui va au Parlement, qui construit des chemins de fer et des manufactures. Les habitants n'ont jamais été domestiques dans les faubourgs des grandes villes d'Europe.

» Chez nous, chacun fait sa part de l'œuvre commune; néanmoins, nous sortons tous de l'habitant. Nous n'empruntons pas aux oiseaux de passage des plumes plus ou moins brillantes, mais qui ne sont que des plumes après tout. Ce qui nous caractérise, c'est que nous sommes nous-mêmes, et que nous savons d'où nous venons et où nous allons (1). »

On s' imagine difficilement la somme de bonheur et de bien-être qui est déparée à l'habitant canadien; pour l'apprécier, il faut le voir chez lui, dans sa maison, dans sa ferme, sur ses terres qu'il tient de ses aïeux. Autant le paysan d'Europe travaille, sue, peine et vit dans un état de sujétion continuelle, autant l'habitant à la vie large, aisée, indépendante. Cette situation a heureusement influé sur son tempérament: habitué au bien-être, à la liberté, à la facilité qu'il a de se tailler des champs dans les immenses espaces, il est devenu bienveillant. L'égoïsme et l'âpreté au gain, qui constituent le fond du caractère du paysan européen, sont remplacés chez lui par un grand dévouement pour son semblable; quelque chose comme la jovialité de l'homme qui a bien dîné et

---

(1) Sulte, *La Minerve de Montréal* (23 février 1881).

qui est sûr de faire chaque jour un bon repas, quoi qu'il arrive. Celui qui ne manque de rien n'est-il pas toujours plein d'indulgence et d'une douce commisération pour autrui ?

Les descendants des Bretons et des Normands qui sont venus les premiers coloniser le Canada ont conservé les principaux caractères de leur race : les Bretons, leur loyauté, leur force de volonté, nous allons dire leur entêtement, et leur grande vigueur corporelle ; les Normands, leur rouerie en affaires, leur gaieté, leur humeur sociable, leur goût invétéré pour les procès, leur besoin de luxe et d'ostentation. Les deux races ne se ressemblent que sur deux points : attachement irrésistible aux mœurs et coutumes des ancêtres, résistance à l'envahissement du progrès moderne.

Les Bretons sont surtout établis sur les bords du Saint-Laurent, le plus près possible de son embouchure, là où le fleuve, par sa prodigieuse largeur, leur donne l'illusion de la mer dont leurs aïeux aimaient tant la voix grondante et monotone. Beaucoup sont pêcheurs, et c'est parmi eux que se recrutent les marins et les pilotes du Saint-Laurent.

Les fils des Normands, au contraire, demeurent sur le haut fleuve ou sont disséminés dans l'intérieur et aux environs des villes ; ils possèdent les grandes et les petites fermes, font l'élevage du bétail, cultivent les céréales.

En quelque endroit du Canada qu'il vive, l'habitant de la classe aisée, c'est-à-dire la plus nombreuse, occupe partout une demeure à peu près semblable. Une maison

basse, en bois, blanchie à la chaux, aux volets verts ou rouges et au toit recouvert de minces *bardeaux*. C'est la maison normande ou bretonne.

Le rez-de-chaussée se compose d'une seule et vaste pièce, l'*appartement*, comme on dit encore en Normandie, servant à la fois de cuisine, de salle à manger, de salle de réception et de chambre à coucher.

Au centre, un énorme poêle; près d'une fenêtre, une lourde table de bois brut; dans un coin, le lit de famille, large, et si haut qu'on n'y peut monter sans le secours d'un escabeau; un baldaquin supporte des rideaux de perse bleue, rouge ou violette représentant un village, avec des personnages plus grands que le clocher de l'église; tout près, les berceaux des plus petits.

Dans un autre coin, le dressoir en bois brut garni de plats et d'assiettes multicolores; aux murs, quelque image d'Épinal, grossière enluminure, représentant le Christ, Napoléon I<sup>er</sup> ou le martyr d'un saint quelconque; au fond du lit, un crucifix surmonté du rameau béni. Aux poutres noircies par la fumée est accroché le vieux fusil à pierre, avec la corne à poudre et le moule à balles. C'est le vieux « fusil français », dont l'aïeul s'est servi jadis dans les excursions de chasse; c'est avec cette arme qu'il repoussait l'Indien et combattait l'Anglais.

Près de la fenêtre aussi, le vieux rouet de l'aïeule; chez les plus aisés, le métier à tisser et le grand coffre de bois, qui sert d'armoire et de siège d'honneur.

L'habitant est matinal; à quatre heures en hiver, à six heures en été, il se met au travail jusqu'au déjeuner;

ce premier repas se compose de lait, de pain de sarrazin et de charcuterie. A midi, le dîner : une soupe aux pois, du lard, des pommes de terre, du lait et du fromage. Le soir, au souper, viande de porc, œufs, fromage arrosé d'une infusion de thé ou de café.

La saison préférée de l'habitant canadien est l'hiver, dans les campagnes comme dans les villes. Malgré la rigueur du climat on ne souffre pas du froid au Canada, tellement on possède l'art de se vêtir, et tellement, dans les maisons, les gros poêles entretiennent une douce température; l'air est du reste toujours parfaitement sec : à vingt degrés au-dessous de zéro, on souffre moins du froid qu'à Paris en décembre et en janvier.

L'hiver dure cinq mois, pendant lesquels la campagne revêt un épais manteau de neige; les lacs et les rivières sont gelés pendant tout ce temps; mais l'air est sec et vivifiant. Rien ne saurait se comparer avec la splendeur du ciel en décembre, janvier et février. La neige tombe par intervalles pendant deux jours, puis des vents violents balayent les nuages, et alors le ciel devient d'un bleu profond; les nuits, criblées d'étoiles, sont d'une clarté merveilleuse : la lune et la réverbération de la neige aidant, on y voit souvent comme en plein jour.

Pendant cette saison, l'habitant a tout le temps de se livrer à ses plaisirs favoris : ses prés et ses champs, couverts de neiges, ne sauraient l'inquiéter. Quelques menus travaux d'urgence vite expédiés réclament seuls son attention. Tout le reste est donné aux plaisirs : chasses, courses en raquettes et patinage; puis aux

amis, que l'on réunit autour de sa table ou que l'on va visiter.

Dans les villages, dans les *rangs* ou fermes isolées, on se réunit en bandes nombreuses, et les traîneaux glissent comme le vent, emportés par de petits chevaux ardents qu'excite encore le tintement des clochettes de leur attelage. On va ainsi d'une maison amie vers une autre, à travers la campagne toute blanche, sur la surface gelée des rivières le long des hautes forêts de sapins.

A l'intérieur des maisons, les femmes et les jeunes filles se tiennent prêtes à recevoir les visiteurs ; la table, toujours dressée, croûle sous le poids des victuailles : ce ne sont que pyramides de saucisses et de boudins, entassements de *tourtières* (pâtes de charcuterie) de jambons, de volailles ; montagnes de *beignets* (gâteaux frits au saindoux) et de *croquignoles* (variété de beignets). Ces festins de Gargantua n'effrayent pas l'estomac de nos compatriotes qui sont grands mangeurs, et dont l'appétit est surexcité par la course et l'air si vif du dehors.

Le repas terminé, les pipes s'allument, le *viskey* circule et les chansons commencent ; vieilles chansons que l'on retrouve encore dans le fond de la Normandie, du Perche et de la Bretagne.

Quelques-unes sont tellement répandues qu'il n'est pas un Canadien-Français qui ne les connaissent et n'en fredonne sans cesse le refrain ; entre autres, *La claire Fontaine*, qu'on pourrait presque considérer comme un chant national :

A la claire fontaine  
M'en allant promener  
J'ai trouvé l'eau si belle  
Que je m'y suis baigné.

J'ai trouvé l'eau si belle  
Que je m'y suis baigné ;  
Sous les feuilles d'un chêne  
Je me suis fait sécher

Sous les feuilles d'un chêne  
Je me suis fait sécher ;  
Sur la plus haute branche  
Le rossignol chantait, etc...

C'est une chanson absolument normande, ainsi que celle appelée : *Par derrière' chez mon père.*

D'autres, sont chantées seulement par une certaine classe d'individus, telles que celle des bûcherons.

Toutes ces réjouissances atteignent leur apogée pendant les quelques jours qui précèdent le jour de l'an, époque où l'on court la *Guignolée* (1), dans la nuit même du 31 décembre; cette coutume, qui rappelle les quêtes que les enfants font à Pâques dans les villages de Normandie, consiste à aller dans chaque maison prélever une dîme en nature pour les pauvres, afin qu'eux aussi puissent commencer gaiement la nouvelle année.

Les jeunes gens, munis de grands sacs, se réunissent un certain nombre dans chaque village et se mettent en route précédés d'instruments de musique; arrivée devant

---

(1) Il est certain que Guignolée est une corruption de *gui l'an neuf*. En France, encore dans certains départements, les enfants courent les rues, le premier janvier, en disant à ceux qu'ils rencontrent : « Donnez-moi ma *gui-l'an-neu*. »

chaque porte, la bande s'arrête, et, en chœur, la troupe chante :

La guignolée, la guignaloche,  
Mettez du lard dedans ma poche!  
Et du fromage sur mon pain;  
Je reviendrai l'anné' qui vient.  
Si vous voulez rien nous donner,  
Dites-nous lé-e;  
Une fois l'an c'est pas grand'chos'  
Pour l'arrivée  
Qu'un petit morceau de chignée  
Si vous voulez-e.

La porte s'ouvre, la bande joyeuse pénètre dans la maison, reçoit les dons qu'on veut bien lui faire, souhaite la bonne année aux propriétaires et sort pour aller recommencer à la demeure voisine.

Il ne faudrait pas supposer, d'après les détails qui précèdent, que les Canadiens-Français passent les cinq mois de l'hiver en fêtes et en festins; ces réceptions se font à certaines époques, et le reste du temps, la famille reste chez elle; le jour, les hommes chassent, s'occupent dans l'intérieur de la maison, et le soir réunit tout le monde, après souper, autour du grand poêle, pour la veillée; alors l'aïeul ou le père raconte des histoires, des légendes, dont le sujet, neuf fois sur dix, est emprunté aux époques héroïques de l'histoire canadienne; la guerre contre les Indiens et contre les Anglais sert de thème à la plupart de ces récits. La légende de l'amiral du Brouillard, que nous avons citée dans notre deuxième chapitre, en donne un exemple.

## CHAPITRE VIII

Les voyageurs. — Les chantiers. — Les exploitations de bois. —  
Les squatters. — La naissance d'une ferme.

Le Canadien-Français que nous venons de voir forme le fond de la population fixe, stable des villes et des villages ; c'est l'habitant. A côté de celui-là, il y en a un autre, le *voyageur*. Nous le rencontrons sur la route du Manitoba, chasseur, canotier, manœuvre, surtout bûcheron. Eh ! c'est bien aussi un Canadien-Français, parlant français, et le type le plus vigoureux de cette race forte. C'est dans la vallée de l'Ottawa que se réunissent le plus grand nombre de bûcherons ; les Anglais les appellent *lumbermen*.

C'est pendant l'hiver, alors que la neige durcie offre aux transports des facilités que l'on demanderait vainement aux routes les mieux entretenues, que se fait la grande exploitation des forêts canadiennes.

A la fin de l'automne, plus de vingt-cinq mille hommes se dirigent vers les bois, s'enfoncent dans leurs profondeurs pour ne sortir de leurs retraites qu'au printemps.

Ils partent, chantant une chanson qui leur est particulière, et dont voici le premier couplet :

Dans les chantiers nous hivernerons.  
Voici l'hiver arrivé,  
Les rivières sont gelées  
C'est le temps d'aller au bois,  
Manger du lard et des pois !  
Dans les chantiers nous hivernerons (*bis*).

« Cette véritable armée de travailleurs, dit M. Tassé, se disperse dans l'intérieur le plus reculé de ces vastes régions. Rien ne les arrête. Ils atteignent maintenant des lieux que l'on croyait inaccessibles. Torrents, précipices, rapides dangereux, rochers abrupts, aucun obstacle ne les effraye. Aussi, les retrouve-t-on par bandes jusqu'aux confins des régions boisées, sur les bords lointains du lac Temiscamingue ou des nombreux affluents de l'Ottawa. »

Aussitôt que les *voyageurs* sont rendus sur le théâtre de leurs opérations, ils se construisent une longue habitation formée de poutres grossières pour s'abriter contre la rigueur de la température. Elle doit pouvoir donner place à quarante ou soixante hommes pendant six à neuf mois. Cette demeure est nécessairement très froide, et la brise y souffle librement. Pour y entretenir un peu de chaleur, on établit au milieu la cambuse ou cuisine, et des pièces de bois énormes alimentent sans cesse l'âtre pétillant.

Ce travail préparatoire terminé, on organise les hommes en bandes distinctes : ce sont les *coupeurs*, les *scieurs*, les *équarrisseurs*, les *charretiers* et enfin le *cui-*

*sinier*, dont le choix doit être fait avec grand soin, car il faut qu'il soit habile, prévenant et pourvu d'une patience à toute épreuve. Lorsque la neige tombe en abondance et que le terrain est ainsi nivelé, on réunit le bois abattu sur l'emplacement le plus favorable à l'embarquement. Le transport se fait au moyen de solides traîneaux à quatre patins, trainés par des chevaux ou des bœufs.

Tout travailleur doit quitter le chantier<sup>(1)</sup> avant le jour, et n'y rentrer qu'à la nuit tombante. Il est rare que la rigueur du froid ou le mauvais temps retienne au logis, même pour un seul jour, ces hommes courageux et durs à la fatigue ; mais il est juste d'ajouter que si l'on exige d'eux un labeur pénible, on pourvoit sans parcimonie à tous leurs besoins. La viande salée, qui leur sert de nourriture habituelle, leur est livrée à discrétion ; le pain, cuit dans le chantier même, est excellent ; la soupe de pois, que l'on mange à la fin de chaque journée, est apprêtée avec goût ; le thé, dont on arrose le repas, est de fort bonne qualité. Ce sont ces mets et ces breuvages qui font les délices gastronomiques des ouvriers et la gloire du cuisinier.

Assurément, c'est un pénible travail que celui d'abattre incessamment les géants de la forêt ; mais il n'offre guère de périls. C'est au printemps, lorsque les énormes billes éparpillées sur la plage doivent être jetées dans l'eau pour

---

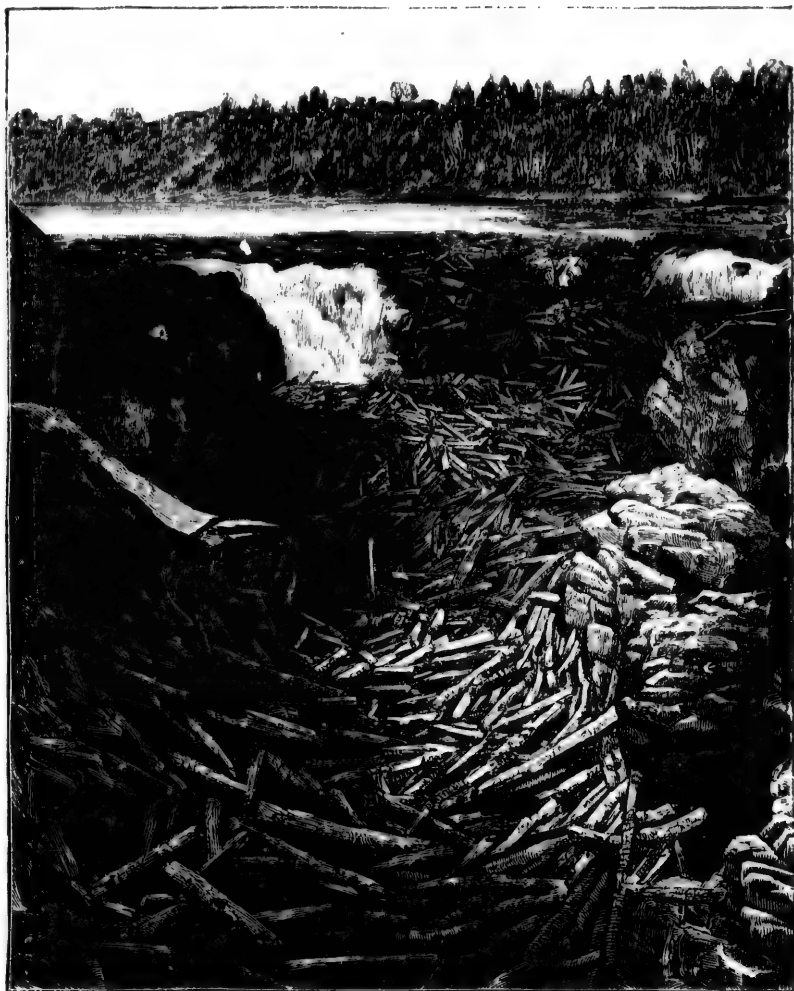
(1) Le chantier, c'est le lieu de réunion, le logis des hommes, et non, comme en France, l'emplacement où l'on travaille. Au Canada, les exploitations, prises dans leur ensemble, portent aussi le nom de *chantiers*.

le flottage, que commencent les dangers réels du bûcheron. Il lui faut alors passer de longues heures à l'eau, franchir des précipices sur d'étroits radeaux, descendre des rapides semés d'écueils, n'échapper à un danger que pour en affronter un plus terrible, éviter la mort cent fois pour la trouver trop souvent dans un abîme.

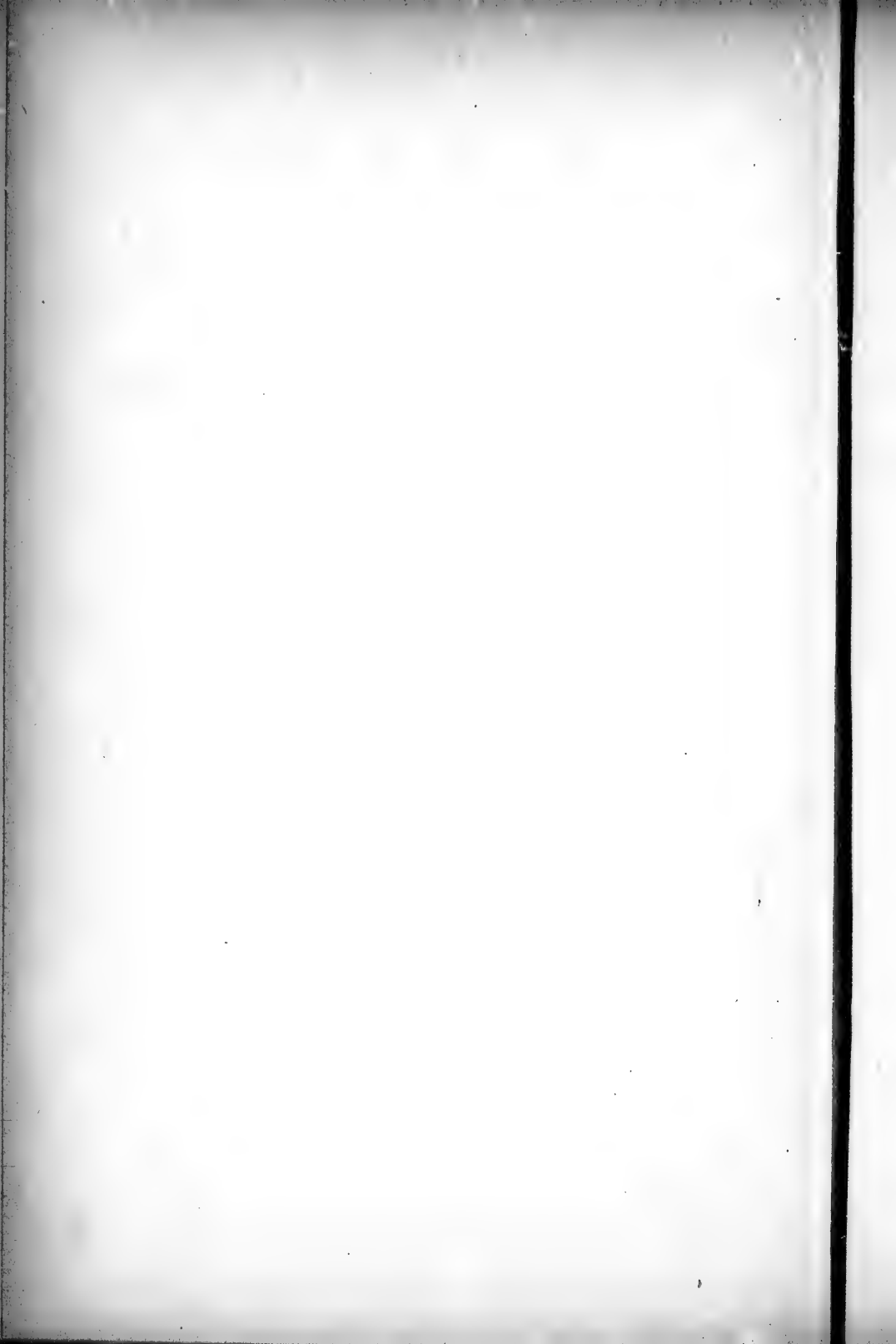
Aussi, quelle forte et vigoureuse population que celle qui va, pendant l'hiver, peupler les chantiers ! Tels sont les intrépides « voyageurs » dans la forêt, tels on les retrouve sur les radeaux, lorsqu'il leur faut manœuvrer ces lourdes rames qui font mouvoir de véritables masses de bois, courageux en face du danger, joyeux et insouciant après la besogne de la journée.

C'est généralement au mois de mars, lors de la débacle, que l'on descend le bois flotté sur les affluents de l'Ottawa ; arrivé au fleuve, il est divisé en sections que l'on appelle *cribs*, ayant chacune vingt-quatre pieds de longueur ; soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix et même cent *cribs* forment un train de bois ou *cage* qui se compose ordinairement de quatre-vingts à cent mille pieds cubes. Chaque *crib* comprend vingt-trois à trente-six pièces de bois et huit cents à mille pieds cubes.

Les radeaux évitent la plupart des cascades qui interceptent le cours de la rivière en descendant des *glissoires* construites à grands frais par le Gouvernement ; — ce sont d'étroits canaux à forte pente, dont les talus et le fond sont garnis de madriers qui amortissent les chocs et régularisent la vitesse du courant. — Un *crib* seul peut trouver passage dans ces glissoires, et il faut



Flottage du bois sur les affluents de l'Ottawa.



tous les détacher afin d'en opérer la descente l'un après l'autre. Lorsque la chute est tournée, les cribs sont de nouveau reliés ensemble et la descente du train de bois continue. Cette opération, très longue, fait perdre beaucoup de temps et soumet la patience des « voyageurs » à de rudes épreuves. Il y a treize stations de glissoires sur la seule rivière de l'Ottawa.

Presque tout le bois équarri se rend à Québec, d'où on l'exporte sur les marchés européens et surtout en Angleterre. Douze cents navires, montés par environ quinze ou vingt mille matelots, le transportent de l'autre côté de l'Atlantique. Les billots sont en général destinés aux scieries mécaniques établies à la chute des Chaudières, l'un des plus beaux pouvoirs d'eau du monde. Ils y sont sciés et débités en planches et en mardriers.

Ces « voyageurs » sont d'une douceur proverbiale, d'une politesse toute française, surtout à l'égard des étrangers, et les querelles sont rares parmi eux.

« Après le bûcheron, le squater. Lorsque les aventureuses expéditions du premier ont révélé quelque part dans la forêt l'existence de terrains propres à la culture, les concessionnaires de « limites » y établissent d'ordinaire une sorte de ferme provisoire destinée à produire quelques vivres pour la consommation des chantiers voisins. Si ces terres arables couvrent une grande étendue de pays, si un cours d'eau navigable ou seulement une route de construction rudimentaire peut les mettre promptement en communication avec les établissements anciens, alors viennent les arpenteurs

du Gouvernement qui divisent le sol en « townships » ou canton d'une régularité géométrique (1). »

Les nouveaux colons peuvent alors acheter le terrain à des conditions très libérales, quarante centimes l'acre (deux francs l'are, environ) ; mais la grosse affaire est de lutter contre les arbres géants qui couvrent un lot en « bois debout », comme on dit au Canada.

C'est un spectacle curieux que celui de ces établissements primitifs. Le squatter se construit à la hâte une grossière cabane faite de troncs d'arbres non équarris. Les joints sont remplis de mousse et de terre argileuse ; une porte en planche, une ou deux fenêtres, des madriers égalisés pour le plancher, et voilà la maison construite. Le squatter se met aussitôt au travail : les gros arbres sont abattus, les branches et les broussailles rassemblées autour des souches trop puissantes pour être extirpées du sol ; puis le feu est mis à cet amas de combustible, et bientôt, sur toute l'étendue du défrichement, il ne reste plus que des fûts à demi carbonisés de deux ou trois pieds de haut, et des cendres que l'on jette sur la terre fraîchement remuée, pour en augmenter la fertilité.

Les gros troncs, préalablement débités, sont réunis en un énorme bûcher que dévorent les flammes ; mais leurs cendres, soigneusement recueillies et lavées, donnent une solution riche en sel de potasse que l'on extrait

---

(1) M. H. de Lamoignon, *Excursions au Canada et à la rivière Rouge du nord*.

par l'évaporation et dont la vente vient augmenter les produits de la première année d'exploitation.

Il existe souvent, dans le lot à défricher, des bouquets d'érables à sucre, l'arbre national du Canada, qui en a placé les feuilles dans son écusson, à côté de l'industriel castor.

Le squater les épargne pour en tirer plus tard le plus grand profit possible. Au mois d'avril, après les fortes gelées de l'hiver, il pratique une légère entaille dans l'écorce et l'aubier à trois ou quatre pieds du sol. La sève sucrée, recueillie sur une *goudrelle* de bois, tombe goutte à goutte dans une auge placée au-dessous. Quand les auges sont pleines, on place leur contenu dans une chaudière suspendue au-dessus d'un feu clair, alimenté avec des éclats de cèdre ou de sapin. Lorsque le liquide est suffisamment évaporé, on le laisse un peu refroidir, puis on le verse dans des moules d'où il sort solidifié en pains d'une belle couleur jaune clair; ce sucre remplace, dans les campagnes du Canada, le sucre de betterave et de canne.

Après quelques années d'un travail opiniâtre, le lot défriché est devenu une belle propriété; une demeure confortable a remplacé la hutte de troncs de sapins, l'aisance règne au foyer et le pauvre squater est devenu un riche propriétaire. Ainsi se colonise peu à peu par des Canadiens-Français cette riche vallée de l'Ottawa. Nos compatriotes gagnent incessamment du terrain, augmentent en proportion beaucoup plus considérable que leurs rivaux et, à la longue, ceux-ci cèdent, avec la place, l'influence sociale et politique.

« L'Anglais se sent mal à l'aise dans le voisinage de colons étrangers; il met sa terre en vente et cherche un asile où les *french language and customs* (les coutumes et le langage français) ne viennent point blesser son oreille et froisser ses sentiments. C'est ainsi que, malgré leur énorme émigration vers les manufactures de la Nouvelle-Angleterre (il y a quatre cent mille Canadiens aux États-Unis) et les prairies de l'Ouest, les Français du Canada reconquirent pied à pied les territoires dont la fortune des armes semblait avoir irrévocablement dépossédé leur race (1). »

---

(1) H. de Lamothe, déjà cité.

## CHAPITRE IX

La Grande Terre de solitude. — La Compagnie de la baie d'Hudson. — De la Verendrye. — La Compagnie du Nord-Ouest. — Le combat des *sept-chênes*. — La chanson de Pierre Falcon. — Révolte des métis. — Louis Riel et Guillaume le Morfondu. — Annexion du Nord-Ouest au Canada. — Les derniers événements. — Mort de Louis Riel.

Longtemps inaccessible à tout autre qu'aux *coureurs des bois*, aux trappeurs et aux chasseurs canadiens, le grand Nord-Ouest est maintenant ouvert à tous, colonisé et habité par un grand nombre de Canadiens-Français.

Le capitaine Butler donna le nom de « Great Lone Land », Grande Terre de solitude, à l'immense territoire que traversent la *rivière Rouge* et le *Saskatchewan* avant de se jeter dans le lac Winnipeg, et la *rivière Nelson*, qui porte ses eaux dans la baie d'Hudson. Plus au nord-ouest encore, s'étend la vaste région arrosée par les rivières *Peace* et *Mackenzie*; il l'appelle la « *Wild northland*, » la terre sauvage du nord. Ces deux contrées forment le Nord-Ouest canadien.

Charles II, roi d'Angleterre, concéda au prince Rupert

et à ses associés, appelés « gouverneur et compagnie d'aventuriers anglais trafiquant dans la baie d'Hudson », des territoires considérables et sans limites définies, aux conditions suivantes : « Il sera remis au roi deux cerfs et deux castors noirs chaque fois et aussi souvent que nous, nos héritiers et successeurs, pénétrerons dans lesdites contrées, territoires et pays concédés. »

Le roi d'Angleterre, quoiqu'il n'ait pu leur fixer de limites, réclamait ces solitudes, sous prétexte que Sébastien Cabot, grand pilote d'Henry VIII, avait le premier découvert la baie d'Hudson ; que Martin Frobisher et le capitaine Davis avaient croisé dans ces parages et que Henry Hudson « avait pris possession de ces territoires au nom du roi d'Angleterre, trafiqué avec les sauvages et donné des noms anglais aux caps, aux baies, aux côtes jusqu'alors innommées. »

Pendant que, se basant sur ces arguments, le roi d'Angleterre réclamait la possession de ces contrées, le roi de France les revendiquait, du Saint-Laurent au pôle nord, par suite de son occupation du Canada. Considérant les Anglais établis sur les bords de la baie d'Hudson comme des intrus, les Canadiens les attaquèrent, détruisant les forts et les factoreries fondés par la Compagnie pour le commerce avec les Indiens.

Le traité d'Utrecht remit tous ces postes aux mains de l'Angleterre, qui en reprit possession ; mais les agents de la Compagnie ne tentèrent pas de pénétrer dans l'intérieur ; ils restèrent près des rivières Albany, Nelson et Churchill, et sur les rives glacées des baies de Saint-James et d'Hudson. Le véritable explorateur

de la région de la rivière Fougé et du Saskatchewan fut le brave de la Verendrye, seul, sans le secours de son pays ou d'une Compagnie.

Pierre Gaultier de Varennes, sieur de la Veren-



Un Cimetière indien sur les rives du Pacifique.

drye, est une de ces grandes et nobles figures qui méritent d'être mises en lumière et de figurer parmi les plus glorieuses sur le livre d'or du Canada. Il combattit à Malplaquet et, selon le témoignage du maréchal de Contades, « au milieu de ses compagnons qui firent des merveilles de bravoure, sa valeur brilla d'un éclat

incontesté. » Laissé pour mort sur le champ de bataille où la France éprouva une glorieuse défaite, il guérit de ses neuf blessures et reçut une lieutenance. Attiré comme tant d'autres à cette époque par l'amour des découvertes, il partit pour le Canada où il obtint le commandement d'un poste au nord du lac Supérieur. Les Indiens qui venaient trafiquer avec ses hommes lui parlèrent d'une rivière qui coulait vers l'ouest ; il s'imagina que ce devait être la *rivière du Couchant*, si longtemps cherchée, et qu'en suivant ses bords il atteindrait ce grand Océan de l'ouest, au delà duquel est la Chine.

La Verendrye fit part de son projet d'exploration au Gouverneur ; mais la France appauvrie ne put lui donner d'argent, même pour cette entreprise qui devait soulever le voile de ce grand inconnu. Il résolut d'agir seul, avec ses propres forces.

Il avait quatre fils et un neveu aussi braves, aussi ardents, aussi dévoués que lui ; ils avaient construit des forts sur le lac de la Pluie et sur le lac des Bois, — cette admirable nappe d'eau qui marque le point de séparation entre les roches escarpées des Laurentides, à l'est, et les immenses plaines d'alluvions fertiles qui s'étendent à l'ouest, jusqu'au pied des montagnes Rocheuses. De ce point ils s'avancèrent jusqu'au Winnipeg, le long de la rivière Rouge et de l'Assiniboine, créant des forts et trafiquant avec les indigènes de cette vaste région. Leurs bénéfices étaient consacrés à pousser plus loin leurs explorations.

Leur but était de porter la domination et le commerce de la France jusqu'aux rives du grand Océan. Inspirés

par leur vaillant chef, ils supportèrent des privations et affrontèrent des dangers que peuvent seuls apprécier ceux qui connaissent le climat et les étendues du grand Nord-Ouest. Mais tous les cinq étaient des braves commandés par un héros.

La Verendrye leur avait communiqué son zèle et son ardeur. Il leur apprenait à faire des cartes pendant la marche; il établissait des bases d'opération, faisait des traités de paix avec les peuplades indiennes, ouvrait des routes, soutenait le courage des *engagés* et surveillait la marche de l'entreprise.

Un de ses fils, à la tête d'un parti de vingt hommes, fut massacré par les Sioux dans une île du lac des Bois; le jour même où La Verendrye recevait cette fatale nouvelle, il apprenait aussi la mort de son neveu, son plus sûr et plus intelligent auxiliaire. Mais le découragement n'avait pas de prise sur cette nature énergique; il fit partir ses autres fils pour une expédition plus lointaine et plus périlleuse encore. Ils atteignirent, au sud-ouest, le Missouri et ses nombreux tributaires, jusqu'au pays des Indiens-Mandan; accompagnés de deux autres Français, les deux fils aînés de La Verendrye gagnèrent les montagnes Rocheuses par la rivière Yellow-Stone et arrivèrent ainsi à ce pays dont la découverte rendit fameux, dans toute l'Amérique, Lewis et Clark qui, les premiers, y plantèrent leur drapeau au commencement du xix<sup>e</sup> siècle, à la tête d'une troupe de soldats des États-Unis. Ils avaient atteint ces montagnes Rocheuses; devant eux se dressaient leurs sommets neigeux, du haut desquels ils allaient enfin voir le grand Océan de l'Ouest; au moment

de toucher au but, leurs alliés indiens les abandonnèrent, et ils durent revenir sur leurs pas. Toujours poursuivis par le désir de résoudre le problème, ils se dirigèrent au nord-ouest, jusqu'au Saskatchewan et à l'Athabasca.

Pendant que La Verendrye et ses fils sacrifiaient leur vie dans ces solitudes pour la gloire de la France et l'extension de la colonie, des ennemis les desservaient à Québec; ils prétendaient que le seul but des La Verendrye était de s'enrichir dans le commerce des fourrures, et traitaient de fables les récits de leurs voyages et de leurs découvertes. Las de sacrifier sa fortune et la vie de ses enfants, brisé par la maladie, poursuivi par des créanciers impitoyables, La Verendrye revint à Québec et remit ses pouvoirs aux mains du Gouverneur. Sa pauvreté et l'insuccès de ceux qui tentèrent de l'imiter imposèrent silence à ses ennemis. Le ministère demeura convaincu « que les explorations coûtaient plus cher et imposaient plus de fatigues et de dangers que la guerre »; mais, comme on allait rendre justice au vieux héros, comme lui-même se préparait à continuer l'entreprise à laquelle il avait consacré sa vie, la mort vint le surprendre; elle enlevait à la Nouvelle-France le dernier de ses explorateurs, digne, par son courage, de figurer à côté de Champlain et de La Salle. Onze ans après sa mort (1752), le Canada n'appartenait plus à la France.

Pendant longtemps, après l'occupation du Canada par l'Angleterre, ces régions éloignées furent oubliées: la plupart des postes furent abandonnés par leurs chefs, et d'aventureux *coureurs des bois* prirent la place de l'organisation régulière établie par La Verendrye; mais le

commerce était trop tentant pour rester longtemps dans de telles mains; il fut repris par la Compagnie du Nord-Ouest.

Fondée par des Canadiens, cette Compagnie poussa le commerce et les découvertes avec une vigueur in-



Un monument naturel sur le rivage de l'océan Pacifique

croyable; ses *voyageurs* se répandirent sur la moitié du nord du continent, du Minnesota à l'Orégon, du lac Supérieur au Saskatchewan, au nord jusqu'à l'océan Arctique, au nord-ouest jusqu'à l'Alaska.

Pendant tout ce temps, la Compagnie de la baie d'Hudson concentrait ses opérations dans leurs limites anciennes, près de la côte; mais le succès de la nouvelle Compagnie engagea ses agents à s'avancer dans l'intérieur; se basant sur la charte délivrée à Rupert, elle

réclama tout le Nord Ouest et alla même jusqu'à traiter les gens de la Compagnie rivale en braconniers ; durant deux années, les deux compétiteurs restèrent en lutte ouverte, en apparence dans l'intérêt des indigènes, mais, au fond, à leur plus grand détriment.

Les deux rivaux les recherchaient sur les lacs et sur les bords des rivières ; créaient des postes pour être à leur portée ; les engageaient et au besoin les forçaient à ne pas porter leurs fourrures à la Compagnie rivale ; leur donnaient le prix qu'ils demandaient et, ce qui leur plaisait davantage, les payaient en rhum. Les Compagnies armèrent leurs voyageurs et leurs agents, et bien souvent les querelles se vidèrent les armes à la main, dans des endroits où la justice n'avait pas de pouvoir.

C'est pendant cette période que fut livré le combat des *Sept-chênes*, le 19 juin 1816, dans lequel le gouverneur Semple fut tué, avec une dizaine d'hommes de sa troupe, par les Bois-Brûlés français.

Cette « bataille » est restée populaire parmi les métis français du Nord-Ouest, et voici la ballade que chantent encore les descendants des acteurs de ce drame, sur les canots et dans les expéditions de chasse, de la rivière Rouge aux montagnes Rocheuses :

Voulez-vous écouter chanter  
Une chanson de vérité !  
Le dix-neuf juin les Bois-Brûlés sont arrivés  
Comme des braves guerriers.

En arrivant à la grenouillère,  
Nous avons fait trois prisonniers :  
Des Orcanais ! ils sont ici  
Pour piller notre pays.

Étant sur le point de débarquer,  
Deux de nos gens se sont écrié :  
« Voilà l'Anglais qui vient vous attaquer ! »  
Tous aussitôt nous nous sommes dévirés  
Pour aller les rencontrer.

J'avons cerné la bande de grenadiers,  
Ils sont immobiles ! Ils sont démontés !  
J'avons agi comme des gens d'honneur.  
Nous envoyâmes un ambassadeur :  
« Gouverneur voulez-vous arrêter  
Un petit moment, nous voulons vous parler. »

Le gouverneur qui est un enragé,  
Il dit à ses soldats : « Tirez ! »  
Le premier coup l'Anglais le tire,  
L'ambassadeur a presque manqué d'être tué.  
Le gouverneur se croyant l'empereur,  
A son malheur agit avec trop de rigueur.

Ayant vu passer les Bois-Brûlés,  
Il est parti pour nous épouvanter :  
Étant parti pour nous épouvanter,  
Il s'est trompé ; il s'est bien fait tuer  
Quantité de ses grenadiers.

J'avons tué presque toute son armée ;  
De la bande quatre ou cinq se sont sauvés.  
Si vous aviez vu les Anglais  
Et tous les Bois-Brûlés après ;  
De butte en butte les Anglais culbutaient.  
Les Bois-Brûlés jetaient des cris de jouaie !

Qui en a composé la chanson ?  
C'est Pierre Falcon, le bon garçon !  
Elle a été faite et composée  
Sur la victoire que nous avons gagnée !  
Elle a été faite et composée :  
Chantons la gloire de tous ces Bois-Brûlés !

N'est-il pas remarquable que la langue française ait  
pu se conserver à ce point parmi ces populations de  
chasseurs nomades ?

Le débat, qui menaçait de se prolonger indéfiniment, aurait certainement amené la destruction des Indiens et la ruine des deux Compagnies, lorsqu'en 1821, elles se fondirent en une seule : la Compagnie de la baie d'Hudson. A l'époque de la fusion, la Compagnie anglaise avait trente-six stations, la Compagnie canadienne en avait quatre-vingt-dix-sept, preuve irréfutable de la façon dont la dernière avait conduit ses affaires. La Compagnie de la baie d'Hudson devint alors le seul représentant de la civilisation sur la moitié du continent et la seule souveraine aussi.

Au point de vue commercial et au point de vue de l'organisation, cette association était fort remarquable. Elle donnait de magnifiques dividendes à ses actionnaires et payait largement les Indiens. Une discipline et une hiérarchie admirables, un esprit de corps parfait régnaient entre ses *trois mille* officiers, voyageurs ou servants, tels qu'elles existent dans bien peu de régiments.

Mais la Compagnie voulait conserver les plaines de la rivière Rouge et de la Saskatchewan comme une réserve pour ses animaux à fourrure; dans ce but, elle défendait à ses agents de révéler la fertilité de cette contrée; les étrangers n'étaient pas admis à la parcourir; ils répandirent sur les stations éloignées les bruits les moins engageants : ils disaient que, pendant des mois entiers, le mercure restait à l'état solide dans le thermomètre; que les arbres étaient durcis par la gelée, au point que la hache se brisait comme verre contre leur écorce; que la terre était gelée si profondément que les étés les plus chauds avaient peine à amollir sa surface.

En 1857, une commission du Parlement, chargée d'étudier cette question, ne put se procurer de renseignements certains. Appelé comme témoin, sir Georges Simpson donna des informations désavantageuses sur le pays; mais un membre de la commission lui fit alors observer que dans un ouvrage qu'il avait écrit, sous le titre : « un Voyage autour du monde », il avait donné une description toute différente de la rivière des Pluies. Sir Georges Simpson était tout confus; il déclara que les beautés du site étaient exagérées et, à part lui, il dut regretter amèrement d'avoir cédé au désir d'écrire un livre.

En 1869, le Canada acquit, pour la somme de *sept millions cinq cent mille francs*, les droits territoriaux de la Compagnie, qui de ce jour cessa d'être un monopole et une puissance.

A cette époque, la rivière Rouge, appelée officiellement colonie d'Assiniboine, comptait à peu près onze mille habitants, dont la moitié étaient des métis français ou Bois-Brûlés, nés des alliances des coureurs des bois avec les indigènes de diverses tribus indiennes. Presque tous les Français vivaient entre Pembina et Fort-Garry, sur les deux rives de la rivière Rouge, dans les paroisses de Sainte-Agathe, Saint-Norbert, Saint-Vital et Saint-Boniface, et aussi sur l'Assiniboine; aussitôt après l'achat par le Canada, ces territoires prirent le nom de province de Manitoba. A peine l'arrangement conclu avec la Compagnie de la baie d'Hudson était notifié, qu'une armée d'arpenteurs se répandait dans la colonie et désignait l'empicement des futurs *settlements*, envoyés par la législature anglaise du haut Canada, sans tenir compte

des propriétés que les Bois-Brûlés possédaient de temps immémorial.

Une inquiétude sourde d'abord, bruyante ensuite, se manifesta dans le pays. Des conciliabules furent tenus, dans lesquels Louis Riel, jeune métis de 26 ans, élève du collège de Montréal, ne tarda pas à se faire remarquer.

En 1869, la nouvelle se répandit que M. William Mac-Dougall, était nommé gouverneur de la province; aussitôt, les métis se décidèrent à résister, même par la force à toute tentative de changement; ils se constituèrent en *comité national*. Un Bois-Brûlé écossais, John Bruce, fut nommé président et Louis Riel secrétaire. Le premier acte de ce gouvernement provisoire fut d'envoyer au-devant de Mac-Dougall un messenger qui remit au nouveau gouverneur une protestation rédigée en français, lui faisant défense de pénétrer sur le territoire du nord-ouest sans une autorisation du comité. Mac-Dougall dut passer l'hiver dans une maison de bois qu'il fit élever à la hâte à Pembina, et dans des conditions tellement peu favorables, qu'il fut surnommé : « the frozen William, Guillaume le Morfondu. »

Cependant, les Canadiens-Anglais, espérant trouver leur bénéfice dans la nouvelle répartition des terres, essayaient de soulever tous les habitants de langue anglaise contre les métis français; ceux-ci, pour prévenir une attaque, occupèrent le fort Garry. Dans une première échauffourée, les Anglais furent battus et le docteur Schultz fait prisonnier. C'est alors que Mac-Dougall se laissa entraîner à un acte qui lui attira plus tard le plus humiliant désaveu : il sollicita contre les métis

français, sujets britanniques, le concours des Sioux, la plus féroce des tribus indiennes.

En présence de cette situation, le comité national se déclara gouvernement provisoire, et Louis Riel fut élu président, avec un Irlandais, O'Dondhue, pour premier ministre, et un métis, Ambroise Lépine, pour adjudant général. Ce gouvernement prit pour drapeau le drapeau blanc fleurdelisé, au milieu duquel se détachait la harpe d'Irlande.

Le gouvernement canadien, à la nouvelle de ces faits, réprimanda vertement Mac-Dougall et envoya des délégués pour traiter avec les métis de l'entrée de la province de Manitoba dans la confédération, en promettant à ceux-ci la reconnaissance de tous leurs droits.

Tout allait être arrangé, quand le docteur Schultz, qui s'était évadé de prison, attaqua de nouveau avec quatre ou cinq cents hommes les métis français; son avant-garde fut défaite par Lépine à la tête de trente cavaliers. Les prisonniers faits furent enfermés au fort Garry; un seul fut condamné par le gouvernement provisoire et exécuté, un nommé Scott, qui avait plusieurs fois frappé les hommes commis à sa garde.

Afin de pacifier la nouvelle province, sir Garnett Wolseley fut envoyé avec des troupes; à son arrivée, les métis se soumirent.

Comme les autres provinces du Canada, celle de Manitoba reçut un lieutenant-gouverneur, des ministres responsables, et nomma deux chambres, l'une élective et l'autre à vie.

A partir de ce moment, la tranquillité de la province ne fut plus troublée que dans ces derniers temps par l'émeute soulevée par Louis Riel, et qui se termina par sa condamnation à mort et son exécution.

Nous n'avons pas l'intention de soutenir Louis Riel; si, en 1869-1870, il a su faire respecter l'indépendance des métis français et les défendre contre les vexations des Anglais, il a eu tort assurément de continuer son opposition au gouvernement canadien, puisque les métis jouissent des mêmes prérogatives que les autres sujets britanniques; néanmoins, son exécution n'était pas nécessaire, et le gouvernement anglais a versé inutilement le sang d'un Français.

Depuis plusieurs années, Riel n'avait plus toute sa raison; il se figurait qu'il était appelé à jouer non seulement un rôle politique, mais aussi un rôle religieux; volontiers il se prenait pour un réformateur, pour un prophète envoyé par Dieu pour réformer la religion qui, selon lui, a besoin d'être modifiée tous les trois cents ans. Il prit le nom d'*Exovide* et son conseil s'appela l'*Exovidat*. On aurait dû l'enfermer, parce que, grâce à l'influence qu'il avait su prendre sur les populations, il était dangereux et pouvait troubler la paix publique; mais le tuer, non.

Malheureusement pour lui, Riel, par son apostasie, s'était fait des ennemis de tout le clergé canadien, et il a eu contre lui ceux qui auraient dû le défendre et intercéder pour le pauvre insensé. Au bruit du soulèvement des métis, des Indiens campés dans le voisinage ont attaqué les établissements, massacré quelques hommes,

et parmi eux deux missionnaires ; ces deux martyrs, joints à l'apostasie de Riel, étaient plus que suffisants pour assurer sa condamnation et son exécution.

Depuis 1870, Riel habitait aux États-Unis, dans l'État de Missouri, où il remplissait les modestes fonctions d'instituteur ; c'est là que des agitateurs, mécontents du gouvernement canadien, sont venus le chercher pour le mettre à la tête du mouvement. Riel s'est laissé entraîner ; peut-être ce pauvre esprit faible, ce pauvre cerveau brisé par ses luttes de 1870, par son exil, par la situation plus que modeste où il vivait, a-t-il pris son rôle au sérieux et pensé qu'il était appelé à proclamer l'indépendance de ses frères Bois-Brûlés français ?

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas oublier que c'est à Louis Riel que les métis français doivent leur situation et la liberté dont ils jouissent au Canada.

---



Campement d'Indiens sur l'Assiniboine.

## CHAPITRE X

Winnipeg. — Le Canadien-Pacifique. — Les métis. — Le bison. — Chasseurs et trappeurs. — Le Wolverine. — La traite des pelleteries. — Les Indiens. — La Colombie anglaise. — Les rives du Pacifique.

A l'époque de l'entrée du Manitoba dans la confédération, Winnipeg, la capitale du Manitoba, située au confluent de la rivière Rouge et de l'Assiniboine, n'était qu'une misérable bourgade comptant deux cent cinquante habitants à peine, un fortin, quelques maisons de bois et des wigwams indiens.

Quinze ans se sont écoulés, et, à l'endroit même où l'Indien fumait tranquillement son calumet, s'élève aujourd'hui une ville de plus de *quarante* mille habitants, couvrant une superficie de vingt kilomètres carrés, et sa population tend à augmenter tous les jours. Elle a jeté des ponts et lancé des bateaux à vapeur sur les grandes rivières qui l'entourent. De nombreux édifices, des magasins somptueux, des théâtres, des banques surgissent du sol comme par enchantement, et dans l'été de 1882 seulement, 1368 maisons ont été construites.

Mais ce n'est pas seulement Winnipeg, c'est Brandon, Emerson, Regina, Edmonton, pour ne citer que les plus importantes; les bords des rivières se couvrent de villages, de fermes, d'exploitations agricoles, et partout on retrouve les Canadiens-Français venant s'établir de préférence dans les campagnes, et formant déjà une population compacte de plus de *douze mille âmes*.

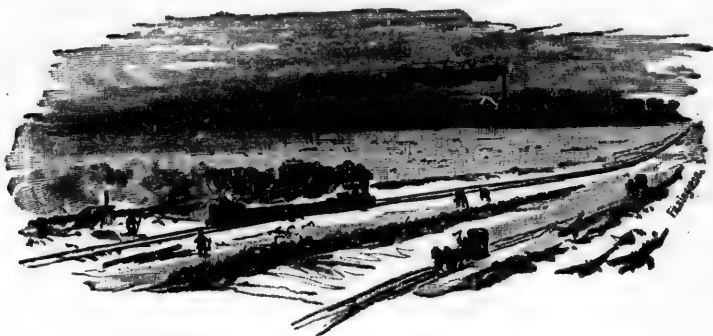
Ce développement incroyable est dû à la création du chemin de fer du Canadien-Pacifique, destiné à relier les deux Océans, à joindre la Colombie britannique à la province de Québec.

Le seul reproche que les étrangers puissent faire à cette région, c'est le climat; l'hiver, la neige tombe en abondance au point d'intercepter la voie du chemin de fer; et quand se produit le phénomène appelé *Chasse-neige*, quand, poussée par le vent du nord, la neige arrêtée par un obstacle s'entasse en monticules de plusieurs mètres d'épaisseur, le train est quelquefois retenu longtemps prisonnier. L'été, les chaleurs sont excessives dans ce grand désert où les arbres sont rares et où rien ne vient apporter un peu d'ombre.

Pour retrouver le vrai Canadien-Français, l'habitant, il faut s'éloigner du tracé du chemin de fer et suivre le cours des rivières. Le métis français, au contraire, est un peu au nord, dans de petits villages, loin des villes, où il peut s'adonner à la chasse et à la pêche, ses plaisirs et ses travaux favoris. Là, il a conservé ses coutumes, sa vie simple et primitive, son adresse, son habileté, sa vigueur. Rien n'est curieux comme le métis voyageant dans sa charrette trainée par un bœuf; c'est

que ce véhicule est merveilleusement approprié à la nature et aux accidents du terrain qu'il doit traverser.

La caisse de la charrette est très petite, et posée sur des roues hautes de six à sept pieds, sans un pouce de



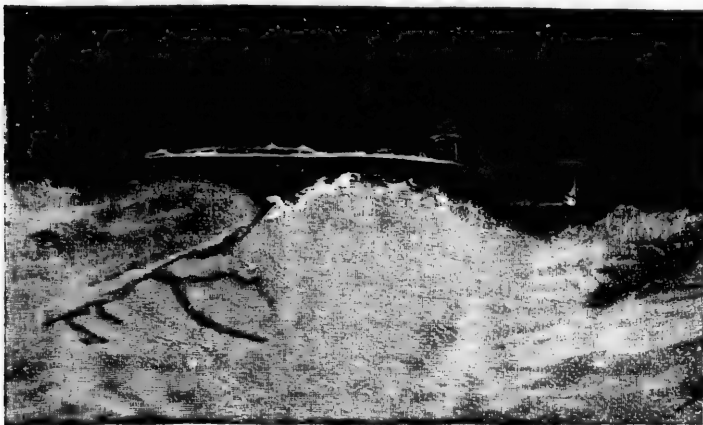
Le Canadien-Pacifique près Winnipeg.

fer. Ce mode de construction leur permet de traverser la prairie couverte de hautes herbes, ou les terrains marécageux dans lesquels le léger chariot ne saurait couler profondément.

Avec ce genre de voiture, les rivières ne sont pas un obstacle : les deux roues sont démontées et mises dans la voiture ; le tout est placé sur une peau de buffle et la charrette est changée en bateau que hâle le bœuf mis à la nage et attaché à l'esquif.

Du reste, la peau du bison est mise à chaque instant en réquisition ; elle fournit le cuir et le vêtement ; coupée en minces lanières, elle remplace la corde, les clous, la

colle ; par le mot provision, dans le nord-ouest, on entend pemmican, c'est-à-dire viande de bison bouillie, séchée, et conservée ; les meilleures tentes sont faites de peau de bison ; c'est dans le cuir de cet animal qu'on



Train arrêté dans les neiges

taille les vêtements les plus solides ; une peau de bison tient plus chaud que la plus chaude couverture. La chasse du bison est la grande distraction de l'Indien, qui ne comprend pas un pays sans bisons ; aussi, pour s'expliquer pourquoi nous quittons nos pays si riches, nos villes luxueuses, nos maisons confortables pour venir chez eux, les Indiens ne trouvent qu'une bonne raison : « dans leur pays, ces gens n'ont pas de bisons. »

Sans être aussi exclusif dans ses occupations, le métis est un fanatique de chasse ; c'est un « voyageur » par excellence, un trappeur émérite et un pêcheur non moins habile. L'hiver, quand la neige recouvre la terre,

il va dans les grands bois du Nord tendre ses pièges et ses trappes pour prendre des renards de toutes couleurs, jaune, blanc, noir croisé, argenté; des lynx, des martres, des visons, des loutres, des loups blancs, gris et noirs,



Métis traversant la rivière Rouge.

des gloutons ou carcajous. Ce dernier animal est l'ennemi juré du trappeur.

Souvent le chasseur se trainant à genoux sur la neige jusqu'à ses pièges les trouve renversés et l'appât mangé, ou bien détendus, et l'animal qui s'y était pris

enlevé ; c'est le carcajou ou wolverine qui a commis ce méfait. On ne saurait croire l'habileté de ce maraudeur, et l'on nous taxerait de..... chasseur, si nous disions avec quelle intelligence surprenante le wolverine s'attache aux pas du trappeur, le guette tendre ses pièges et, aussitôt l'homme parti, enlève délicatement l'amorce sans jamais se prendre ; c'est à un tel point que, quand un trappeur a reconnu des traces de carcajou, il quitte la contrée et va tendre ses pièges ailleurs.

MM. Milton et Cheadle, qui ont longtemps chassé dans cette région, imaginèrent un jour d'introduire avec un tuyau de plume de la strychnine dans les morceaux de viande qui devaient servir d'appâts. Lorsqu'ils vinrent le lendemain pour visiter leurs pièges, ils s'aperçurent que tous les morceaux empoisonnés avaient été laissés de côté par le glouton.

Les métis vont avec les Indiens dans les forts et factoreries de la Compagnie de la baie d'Hudson pour vendre le produit de leurs chasses. Il est difficile de préciser le prix des fourrures, parce que le tarif change d'un fort à l'autre ; l'unité monétaire est la peau de castor, que les Anglais appellent *made-beaver*, et les Canadiens-Français *pelu* ou *peluche*, ce qui veut dire : peau garnie de son poil, pelisson. Cet étalon-monnaie peut être considéré comme notre franc, mais sa valeur n'est pas immuable ; généralement, il représente *deux shillings*, ou 2 fr. 50.

Plus on s'éloigne de Winnipeg, en se dirigeant à l'ouest vers les montagnes Rocheuses, plus le pays devient accidenté et beau ; là, dans ces régions à peine

fréquentées par les Européens, on retrouve aussi les tribus indiennes; la plupart, cependant, ont suivi les



Pont indien dans le Nord-Ouest.

troupeaux de bisons qui ont fui devant la civilisation; ils ont été s'établir sur les contre-forts des montagnes Rocheuses, ou ont remonté au nord.

En parcourant cette région, on trouve les restes de ces fières peuplades, Sioux, Pieds-Noirs, Pannies, Éris, maintenant réduits à un petit nombre, décimés et abrutis par le rhum et l'eau de feu que la Compagnie de la baie d'Hudson leur donne en échange de leurs fourrures. Réfractaires à l'agriculture, les Indiens préférèrent s'adonner à la chasse ou à la pêche, où même servir comme canotiers ou porteurs dans la Compagnie de la baie d'Hudson, que de cultiver le sol fertile de leurs territoires; seuls, ceux que les missionnaires ont convertis à la religion chrétienne commencent à cultiver quelques pièces de terre.

Au delà des montagnes Rocheuses, entre cette chaîne et l'océan Pacifique, s'étend la Colombie anglaise. Longtemps cette vaste province fit partie du territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson. La découverte de l'or, en 1858, attira sur les bords de la rivière Fraser des émigrants de tous les pays; en 1871, la Colombie britannique entra dans la Dominion du Canada.

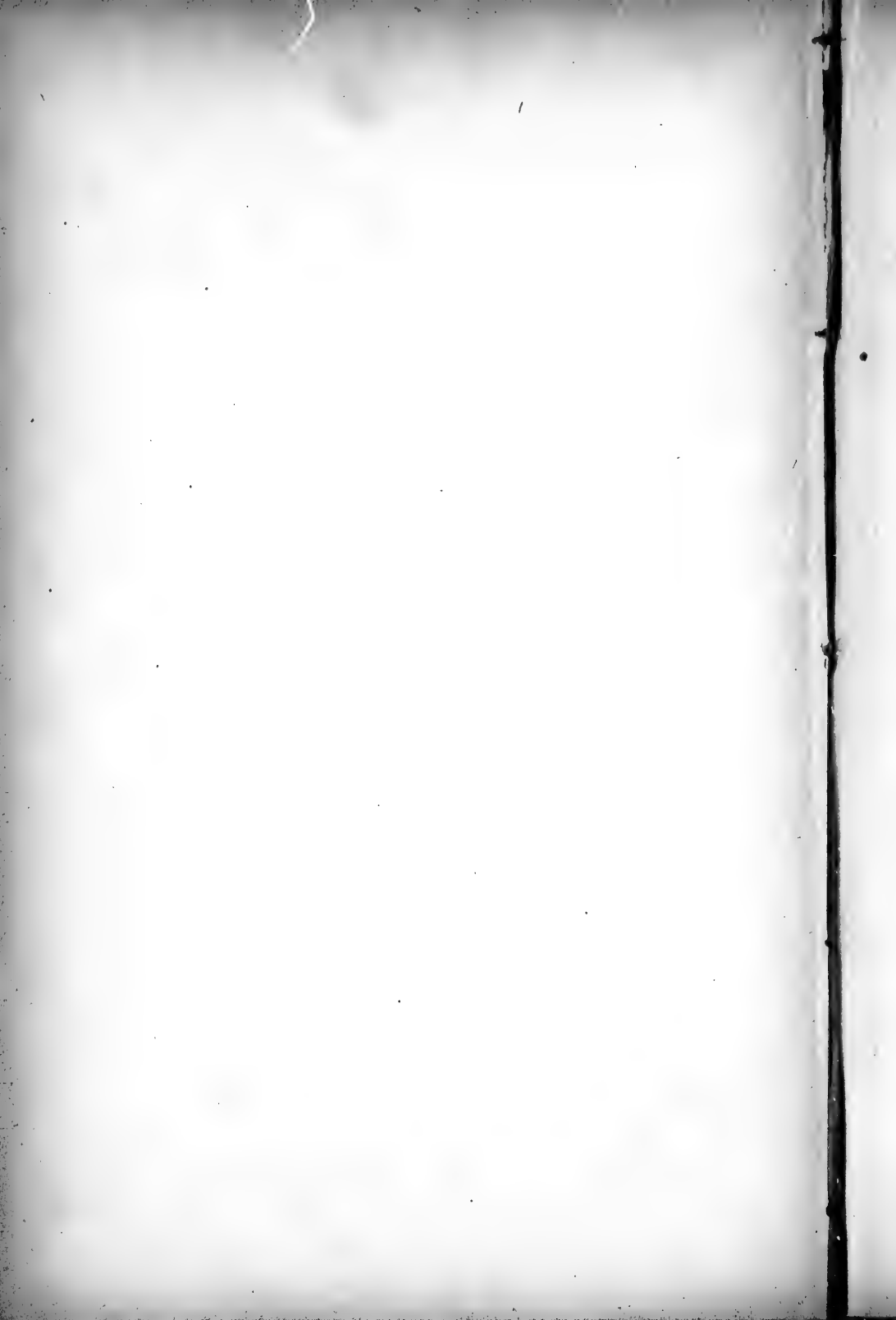
C'est la province qui possède le plus petit nombre de Canadiens-Français : un millier tout au plus. Quoique son sol soit excessivement fertile, il est relativement peu cultivé, à cause de la situation même de la province, à l'autre extrémité du continent américain.

Mais il est probable que, quand le Canadien-Pacifique aura diminué les distances, les Canadiens-Français, suivant le mouvement qui les porte vers l'ouest, étendront l'influence française dans ces régions habitées maintenant par les Anglais en majorité; peu à peu, comme ils le font dans la vallée de l'Ottawa, dans le Manitoba, dans

le Nord-Ouest, ils s'avanceront cultivant les terres, changeant en plaines fertiles les forêts impénétrables et les déserts arides; partis des bords de l'Atlantique, ils formeront jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique une population forte et unie, française de cœur, de mœurs et de langue; leur nombre, nous voulons l'espérer, sera grossi encore par les Français de France qui iront là-bas rejoindre leurs frères et travailler avec eux à établir l'influence française à travers le continent nord américain.

Déjà, depuis la création de Winnipeg, les Canadiens-Français émigrés aux États-Unis reviennent au Canada et vont s'établir dans le Manitoba et dans le Nord-Ouest; bientôt, là comme sur les bords du Saint-Laurent, ils seront en majorité, ces terres fertiles seront cultivées, par eux et le grand Nord-Ouest sera relié à la Chine et à l'extrême-Orient par un cordon de Canadiens-Français.

---



# L'ACADIE

---

## CHAPITRE PREMIER

Découverte de l'Acadie. — Les capitaines des sauvages. — Le baron de Saint-Castin. — Prise de Port-Royal — 1753. — Expulsion des Acadiens. — Cruauté des colons anglais. — Longfellow.

Les premiers Français qui s'établirent en Acadie furent un singulier mélange de matelots et de pêcheurs *hivernants*, de traitants aventureux, d'artisans et même de cultivateurs, amenés successivement par les hommes entreprenants qui présidèrent à la fondation de cette colonie, et les coureurs de fortune qui, à diverses reprises, y tentèrent la chance d'un nouvel établissement.

En 1604, M. de Monts vint s'établir dans la presqu'île appelée aujourd'hui Nouvelle-Écosse, et qui portait alors le nom d'Acadie; il y créa Port-Royal, dans la baie de Fundy; deux ans après, M. de Poutrincourt y amena des colons, principalement des agriculteurs. Malheureusement, les côtes de l'Acadie étaient voisines de la Nouvelle-Angleterre et, à peine créée, notre nouvelle

colonie eut à subir les vexations des Anglais qui ont rempli sa courte histoire.

Dès 1613, sous un prétexte futile, le capitaine Argall s'emparait de Port-Royal et le détruisait, ruinant ainsi les malheureux colons. Les habitants qui s'étaient réfugiés dans les bois eurent bientôt reconstruit leurs maisons de troncs d'arbres ; mais à la suite de cette invasion et durant un demi siècle ce malheureux pays resta en proie aux attaques continuelles des Anglais et aux luttes qui s'élevaient entre les possesseurs de fiefs. Au début, l'Acadie était soumise au système féodal : en 1632, elle fut divisée en trois seigneuries dont les premiers titulaires étaient Razilly, Charles de Saint-Etienne, chevalier de La Tour, et Nicolas Denys. Peu de temps après, Razilly mourut, et fut remplacé par d'Aulnay de Chamisay. Ces seigneurs étaient en desaccord constant pour la delimitation de leurs frontières et souvent ils en venaient aux mains. Une des luttes les plus sanglantes, fut celle de Chamisay et de La Tour.

Celui-ci ayant quitté un instant ses domaines, Chamisay vint mettre le siège devant le château de La Tour, où se trouvait seule M<sup>me</sup> de La Tour, avec quelques serviteurs ; la courageuse châtelaine repoussa l'attaque de Chamisay et le força à lever le siège.

Peu de temps après, il revint à la charge et s'empara du château après une lutte de plusieurs jours. Honteux d'avoir été tenu en échec par une femme et quelques paysans, il condamna toute la garnison à être pendue et força l'héroïque châtelaine à assister à l'exécution, les mains liées derrière le dos, la corde au cou.

Les fatigues du siège, jointes aux émotions et à la douleur de voir ses serviteurs livrés au supplice, la firent tomber dans un tel état de langueur qu'elle mourut peu de temps après.

Privé de son domaine, M. de La Tour erra longtemps dans l'Amérique septentrionale. Ayant appris la mort de M. de Chamisay, il revint en Acadie et épousa sa veuve pour rentrer en possession de ses biens et acquérir ceux de son ancien rival.

Ce n'est guère que de 1667, lorsqu'au retour des Stuarts en Angleterre l'Acadie nous fut rendue, que datent l'établissement sérieux et les progrès suivis de l'Acadie. En 1671, le gouverneur, M. de Grandfontaine, fit exécuter un recensement; il ne se trouvait que quatre cents habitants dans toute la presqu'île acadienne.

Cette population, presque entièrement abandonnée à ses propres ressources, durant quatre-vingts ans ne reçut que *deux cents* émigrants de France; elle s'accoutuma de bonne heure à se suffire à elle-même, et montra, tant dans ses établissements agricoles que dans ses opérations militaires, un esprit d'entreprise et d'initiative tout particulier. Toujours en guerre avec les Anglais, les Acadiens prirent promptement l'habitude de relancer l'ennemi jusque chez lui, las qu'ils étaient de voir sans cesse dévaster leurs terres et leurs récoltes. De concert avec les Abenakis, leurs alliés, ils couraient sus à l'Anglais sur mer comme sur terre, et rapportaient souvent de leurs expéditions un riche butin.

« L'un des chefs les plus notables de ces capitaines de sauvages, comme on les appelait alors, fut un aven-

turier béarnais, le baron de Saint-Castin, type fortement accentué des colons aventuriers que la France jetait alors sur tous les points du globe. Ancien capitaine au régiment de Carignan, qui venait d'être licencié au Canada après la guerre des Iroquois, l'existence de colon militaire en ce pays lui avait paru sans doute trop vulgaire et trop fade ; il était venu s'installer dans les rochers abruptes où demeuraient les Abenakis.

« Brave, vigoureux, adroit à tous les exercices du corps, doué d'un esprit d'entreprise et de ressource, il devint en peu de temps l'idole de ses hôtes sauvages. Sa réputation s'étendit dans toutes les montagnes, et il épousa la fille d'un chef (1). »

À son appel, toutes les tribus de l'Acadie et des frontières de la Nouvelle-Angleterre détterraient la hache de guerre, et venaient se ranger sous la bannière de Saint-Castin. Il vivait dans son petit fort de Pentagoët, à la manière des barons du moyen âge, entouré d'une cour d'aventuriers français qui avaient attaché leur fortune à la sienne.

Il retarda de trente ans l'installation des Anglais sur ces rivages, et les chroniques puritaines de l'époque sont pleines des hauts faits du Béarnais et de malédictions lancées contre lui.

Vers 1708, Saint-Castin retourna en France pour recueillir un héritage, laissant sa tribu et son fort sous les ordres de son fils aîné. Celui-ci se montra le digne successeur de son père : bien après la cession de l'Acadie à

---

(1) Rameaux, *La France aux colonies*.

l'Angleterre, il continuait sa guerre de partisan, faisant de fréquentes incursions sur le territoire anglais. Un jour, cependant, il tomba dans une embuscade et fut pris par les Anglo-Américains. On ne sait comment il parvint à s'évader et à regagner la France ; toujours est-il qu'il y arriva fort à propos pour recueillir l'héritage paternel.

Il y a tout lieu de supposer que l'humeur vagabonde du baron de Saint-Castin ne put s'accommoder de la vie tranquille dans le Béarn, car, en 1731, nous le retrouvons à la tête de ses Abenakis, guerroyant sur les frontières de l'Acadie.

C'est vers cette époque seulement que les Acadiens abandonnèrent leurs expéditions pour se livrer à la culture ; un certain nombre de familles allèrent s'établir au fond de la baie de Fundy, à l'abri des courses et des expéditions anglaises, dans une contrée d'une grande fertilité, et y fondèrent les plus riches et les plus populeuses paroisses de la Nouvelle-France : les Mines, Beaux-Bassins, la Grand-Prée.

Tandis que ces Acadiens s'installaient à l'abri d'un calme relatif, créaient des cultures, multipliaient les villages, les Anglais s'emparaient de nouveau de Port-Royal, et malgré les termes de la capitulation par laquelle le vainqueur s'engageait à respecter les demeures des habitants, la ville était détruite de fond en comble (1690). Les habitants l'eurent bientôt relevée de ses ruines. De cette époque à 1707, les Anglais attaquèrent trois fois encore la petite ville ; deux fois ils furent repoussés avec des pertes terribles ; mais à la troisième attaque, Port-Royal, com-

mandé par Subercase, dut capituler après une défense héroïque qui dura deux jours.

Les termes de la capitulation étaient des plus honorables :

« La garnison sortira en ordre de bataille, avec armes et bagages, tambours battant et couleurs au vent ; il lui sera fourni des navires et des vivres en quantité suffisante pour se rendre à la Rochelle ou à Rochefort. Elle emmènera six canons et deux mortiers à son choix.

« Les habitants qui demeureront dans le rayon de Port-Royal auront le droit de conserver leurs héritages, récoltes, bestiaux et meubles, en prêtant serment d'allégeance ; s'ils s'y refusent, ils auront deux ans pour vendre leurs propriétés et se retirer dans un autre pays, etc... »

La garnison française se composait de *cent cinquante-six* hommes, y compris les officiers ; les Anglais compaient *quatre mille* combattants, marins et soldats.

Quand le commandant anglais Nicholson vit défiler devant lui la petite garnison amaigrie par de longs jeûnes, fatiguée par les travaux de la défense, il dut regretter de s'être tant pressé de signer la capitulation ; quelques jours plus tard, Subercase et ses hommes se seraient rendus sans condition.

A cette époque, et malgré les pertes occasionnées par la guerre, la population de l'Acadie atteignait le chiffre de 1,484 habitants.

Après le traité d'Utrecht (1713), qui donnait l'Acadie à l'Angleterre, les cantons des Mines et de Beau-Bassin, situés près de l'isthme qui joint la Nouvelle-Écosse au continent, étaient restés français de fait ; ils

étaient, par terre, en communication avec le Canada ; ils restèrent donc pendant quarante-deux ans relativement tranquilles et comme en dehors des conflits.

Cette période de paix relative fut mise à profit par les habitants ; leur chiffre atteignait, 6452 dans les deux seuls cantons des Mines et de Beau-Bassin ; ils avaient desséché des marais, conquis sur la mer de grands territoires et transformé en une contrée fertile ces régions naguère entièrement désolées.

Cet état de choses se prolongea jusqu'en 1755. Un recensement fait vers cette époque donna le chiffre de 9,215 habitants. L'accroissement continu de cette population ne laissait pas que d'inquiéter les Anglais ; tout d'abord ils songèrent à contrebalancer l'influence française en fondant la colonie d'Halifax, sur la côte sud-est ; mais cette mesure ne leur parut pas suffisante pour calmer leurs inquiétudes, et surtout pour satisfaire leur haine contre les Acadiens. Exaspérés par la sympathie que ceux-ci conservaient toujours pour la France, les Anglais résolurent d'expulser complètement de la péninsule cette race si vigoureuse.

Le gouvernement britannique était, du reste, fortement poussé dans cette voie par le désir de s'emparer des magnifiques cultures créées par les Acadiens ; la convoitise des colons de la Nouvelle-Angleterre était excitée par l'aisance qui régnait chez nos compatriotes.

C'est en 1755 qu'eut lieu cette infâme et cruelle spoliation qui marquera d'une tache indélébile la gloire et l'honneur de l'Angleterre, tache dont elle ne pourra

jamais se laver aux yeux de la postérité, et qui, malheureusement, a plus d'un pendant dans son histoire.

La population de l'Acadie s'élevait à cette époque à *setze* mille âmes ; huit mille avaient émigré déjà dans plusieurs directions. Le reste vivait paisiblement dans la presqu'île, sur les terres qui les avaient vu naître, que leurs pères avaient défrichées, qu'ils cultivaient avec amour, donnant l'exemple de toutes les vertus.

« Leurs mœurs étaient extrêmement simples, dit Raynal. Il n'y eut jamais de cause civile ou criminelle assez importante pour être portée à la cour de justice établie à Anapolis (Port-Royal). Les petits différends qui pouvaient s'élever de loin en loin entre les colons étaient toujours terminés à l'amiable par les anciens. C'était les pasteurs religieux qui dressaient tous les actes, qui recevaient tous les testaments. Pour ces fonctions profanes, comme pour celles de l'église, on leur donnait volontiers la vingt-septième partie des récoltes. Elles étaient assez abondantes pour laisser plus de facultés que d'exercices à la générosité. On ne connaissait pas la misère, et la bienfaisance prévenait la mendicité.....

« Dès qu'un jeune homme avait atteint l'âge convenable au mariage, on lui construisait une maison, on défrichait, on ensemait des terres autour de sa demeure ; on y mettait les vivres dont il avait besoin pour une année. Il y recevait la compagne qu'il avait choisie et qui lui apportait en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croissait et prospérait à l'exemple des autres. »

Une proclamation habilement rédigée convoquait, dans chaque paroisse, tous les habitants pour le 5 sep-

tembre 1755, à l'effet d'entendre une importante communication du gouverneur.

La ruse n'eut pas partout un succès égal : à Beau-Bassin, la population écouta la proclamation avec méfiance et la plupart des habitants s'enfuirent dans les bois. Les gens d'Anapolis n'attendirent pas non plus le dénouement du drame, et dès le premier jour se retirèrent dans les montagnes.

Dans le district des Mines, le plus riche et le plus peuplé, les Anglais apportèrent un tel luxe de précautions que le complot réussit parfaitement. Moins défiante, moins avancée peut-être, cette population répondit à l'appel du gouverneur. Pendant que les habitants étaient réunis dans l'église, le dimanche, à l'heure de la messe, les troupes les cernèrent ; on signifia à ces malheureux qu'ils étaient prisonniers de guerre, que tous leurs biens, meubles et immeubles, étaient confisqués au nom du roi, excepté, toutefois, l'argent et les effets personnels, et que, le 10 septembre, ils seraient tous embarqués et transportés dans une colonie anglaise.

Cette affreuse nouvelle, tombant comme un coup de foudre au milieu de ces pauvres familles, les frappa de stupeur ; sans armes, sans défense, entourés de soldats, les Acadiens subirent la loi atroce du vainqueur.

« Le 10 septembre fut le jour fixé pour l'embarquement. Dès le point du jour les tambours résonnèrent dans les villages, et à huit heures le triste son de la cloche avertit les pauvres Français que le moment de quitter leur terre natale était arrivé. Les soldats entrèrent dans les maisons et en firent sortir tous les habitants

qu'on rassembla sur la place. Jusque-là, chaque famille était restée réunie et une tristesse silencieuse régnait parmi le peuple. Mais quand le tambour annonça l'heure de l'embarquement, quand il fallut abandonner pour toujours la terre où ils étaient nés, se séparer de leurs mères, de leurs parents, de leurs amis, sans espoir de les revoir jamais; emmenés par des étrangers, leurs ennemis; dispersés parmi eux dont ils différeraient par le langage, les coutumes, la religion; alors, accablés par le sentiment de leurs misères, ils fondirent en larmes et se précipitèrent dans les bras les uns des autres, dans un long et dernier embrassement.

« Mais le tambour battait toujours et on les poussa vers les bâtiments stationnés dans la rivière. Deux cent soixante jeunes gens furent désignés d'abord pour être embarqués sur le premier bâtiment; mais ils s'y refusèrent; ils déclarèrent qu'ils n'abandonneraient pas leurs parents et qu'ils ne partiraient qu'au milieu de leurs familles. Leur demande fut rejetée, les soldats croisèrent la bayonnette et marchèrent sur eux; ceux qui voulurent résister furent blessés, et tous furent obligés de se soumettre à cette horrible tyrannie.

» Depuis l'église jusqu'au lieu d'embarquement, la route était bordée d'enfants, de femmes, qui, à genoux, au milieu de pleurs et de sanglots, bénissaient ceux qui passaient, faisaient leurs tristes adieux à leurs maris, à leurs fils, leur tendant une main tremblante qu'ils parvenaient quelquefois à réunir, mais que le soldat brutal venait bientôt séparer.

» Les jeunes gens furent suivis par les hommes plus

âgés qui traversèrent aussi à pas lents cette scène déchirante ; toute la population mâle des Mines fut jetée à bord de cinq vaisseaux de transport stationnés dans la rivière Gaspareaux. Chaque bâtiment était sous la garde de six officiers et quatre-vingts soldats.

» A mesure que d'autres navires arrivèrent, les femmes et les enfants y furent embarqués et éloignés ainsi en masse des champs de la Nouvelle-Écosse. Le sort aussi déplorable qu'inouï de ces exilés excita la compassion de la soldatesque même.

» Pendant plusieurs soirées consécutives, les bestiaux se réunirent autour des ruines fumantes, et semblaient y attendre le retour de leurs maîtres, tandis que les chiens hurlaient près des foyers déserts (1). »

Le nombre des prisonniers ainsi enlevés dans le district des Mines fut de quatre mille environ ; c'est à-dire, tout ce que les émigrations dernières avaient laissé dans ce pays, car bien peu purent s'échapper.

Les Anglais brûlèrent dans ce seul district *quatre cents* maisons, *cinq cents* étables ; enlevèrent *deux mille* bœufs, *trois mille* vaches, *cinq mille* veaux, *six cents* chevaux, *douze mille* moutons et *huit cents* porcs.

Les colons américains, qui depuis longtemps poussaient à cette mesure, se firent concéder les terres en plein rapport, ainsi que les nombreux troupeaux ; aussi, n'avait-on rien négligé pour réussir dans ce canton. Il était plus riche que tous les autres.

Malgré les précautions prises par les Anglais, une

---

(1) Ney, *Revue des Deux-Mondes*, 1831.

certaine quantité d'Acadiens échappèrent à cette proscription en masse : les gens de Beau-Bassin se replièrent sur les gros bourgs de Mémérancouges, Pécoudiak et Chipoudy; les habitants les recueillirent et se retirèrent avec eux dans les bois où M. de Boishebert vint bientôt les rejoindre, accompagné de quelques hommes armés.

Lorsqu'ils virent leurs maisons livrées aux flammes, une grande colère s'empara de ces malheureux; n'écoulant que leur rage et leur désespoir, ils se jetèrent sur les soldats ennemis qui, rompus par cette furieuse attaque, durent se rembarquer à la hâte, après avoir perdu quarante-cinq des leurs.

Ceux de la rivière d'Anapolis s'enfuirent dans les bois; ils étaient habitués de longue date à cette manœuvre; mais cette fois, ce ne fut pas un orage passager après lequel on pouvait regagner les champs et relever ses maisons de bois. Les Anglais leur firent une chasse opiniâtre; ils les traquèrent dans les fourrés comme des bêtes fauves. Une partie fut obligée de se rendre; les autres se réfugièrent vers le sud-est de la presqu'île, où les pêcheurs Acadiens les recueillirent.

« Là, pendant plusieurs années, ils parvinrent à cacher leur existence au milieu des inquiétudes et des privations; dissimulant soigneusement leurs petites barques, n'osant se livrer à la culture, faisant le guet quand paraissait un navire inconnu, et partageant avec leurs amis, les Indiens de l'intérieur, les ressources précaires de la chasse et de la pêche. »

Cependant, la persécution s'apaisa; les Acadiens purent enfin profiter d'une certaine tolérance pour s'ins-

taller ouvertement sur les côtes qui leur avaient servi de refuge.

C'est la position de ces malheureux exilés qui a inspiré au poète américain Longfellow les vers suivants :

« Still stands the forest primeval ; but under the shade of its branches,  
Dwells another race, with other customs and language.  
Only among the shores of the morn'full and misty Atlantic,  
Linger a few Acadian peasants, whose fathers from exile  
Wandered back to their native land to die its bosom.  
In the fisherman cot, the wheel and the loom are still busy ;  
Maiden still wear their norman caps and their kirtles of homespun  
And by the evening fire repeat Evangelines story  
While from its rocky caverns the deep voiced, neighbouring Ocean  
Speaks, and in accents disconsolate answers the wail of the forest. »

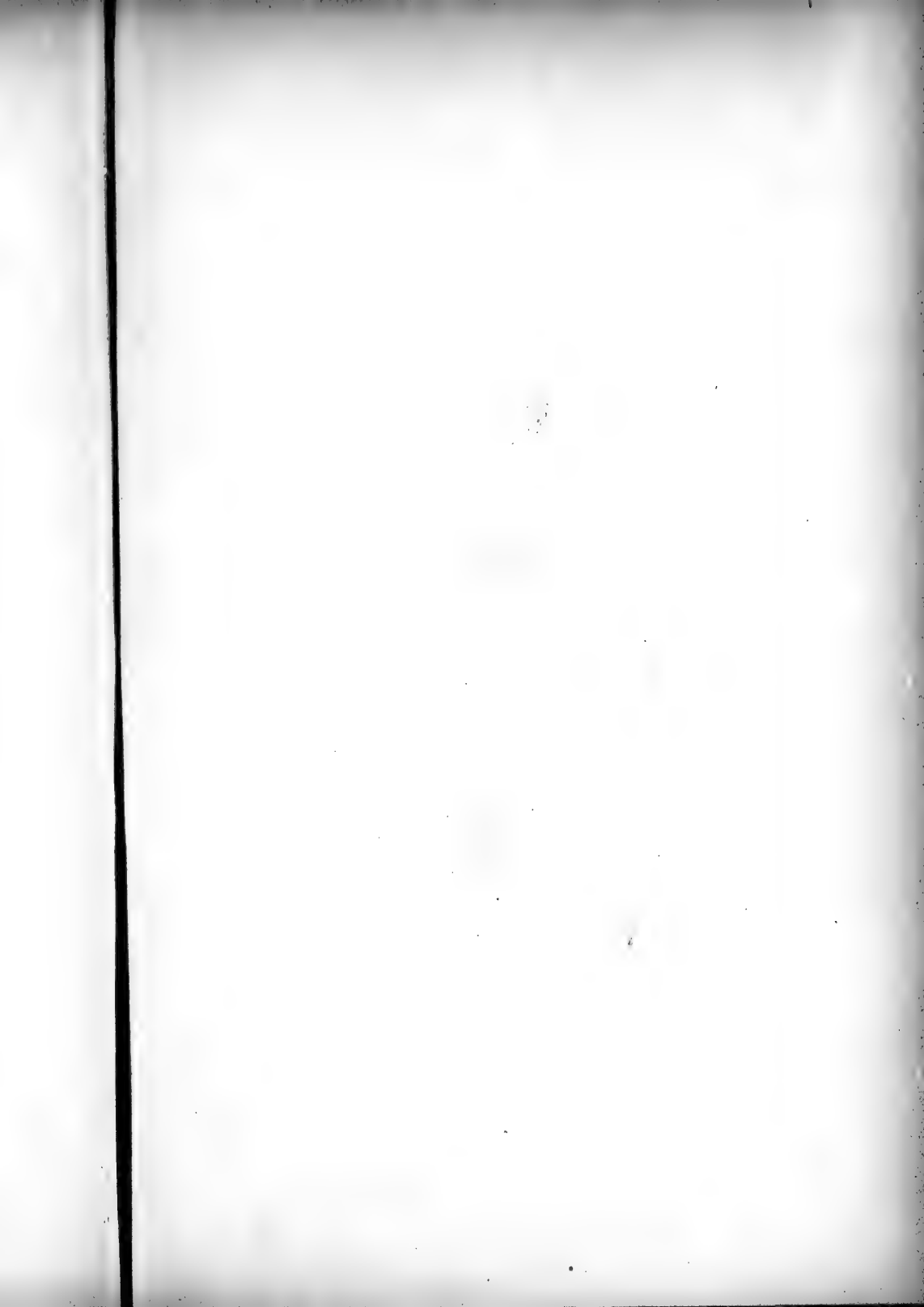
(*Evangeline, Tale of Acadia.* Longfellow.)

« La forêt vierge est encore debout ; mais sous son ombre vit une autre race, de mœurs et de langage différents. De rares paysans Acadiens languissent encore sur les plages tristes et désolées du brumeux Atlantique ; pour mourir sur la terre natale, leurs pères revinrent du pays de l'exil. Dans la cabane du pêcheur, le rouet et le fuseau tournent toujours ; les jeunes filles portent leurs bonnets normands et leurs jupes tissées à la maison. Le soir, auprès du feu, elles redisent l'histoire d'Évangeline, tandis que de ses cavernes rocheuses, l'Océan fait entendre sa voix profonde et répond, en accents inconsolables, au gémissement plaintif de la forêt. »

Tel est le triste épisode qui termine l'histoire de l'Acadie. Malgré la proscription, l'exil et les cruautés

dont il fut victime, ce petit peuple a subsisté ; s'il n'habite plus les terres défrichées par ses aïeux, nous le retrouverons dans toute la région voisine plus fort, plus nombreux et plus français que jamais.

---





Un Acadien.

## CHAPITRE II

Dispersion des Acadiens. — Les Français à l'étranger. — Le fleuve Saint-Jean. — Les rives du golfe de Saint-Laurent. — L'île du Cap-Breton. — Île du Prince-Édouard. — Terre-Neuve. — Saint-Pierre et Miquelon.

Arrachés violemment à leurs foyers, à leurs familles, à leurs affections, jetés sur des vaisseaux, dans l'anxiété d'un avenir inconnu, les Acadiens n'avaient pas même pour se consoler l'espoir de la patrie; car derrière eux ils ne laissaient que ruines fumantes, villages détruits, champs bouleversés; la patrie était morte; il n'y avait plus d'Acadie!

Mais partout où ils se trouvèrent transportés, ces hommes courageux s'implantèrent; à force de travail, d'économie, de dur labeur, ils se reconstituèrent une famille et, en quelque sorte, une patrie; leur race crût et multiplia; ils restèrent unis par l'amour de la France, par leurs croyances religieuses, par leur langage, et partout restèrent les Acadiens-Français. C'est ainsi que dans toute l'Amérique septentrionale, on trouve des colonies d'Acadiens ne parlant pas d'autre langue que la nôtre; nous allons les suivre dans leurs pérégrinations.

Dirigés sur les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, on eut sur plusieurs points l'inhumanité de ne les point accueillir : quinze cents furent repoussés de la Virginie, et cet exemple eut des imitateurs dans la Caroline. Quatre cent cinquante hommes, femmes et enfants destinés à la Pensylvanie, échouèrent sur la côte, non loin de Philadelphie; le gouvernement de cette province, pour se dégrever des secours nécessaires à ces pauvres naufragés, n'eut pas honte de vouloir les VENDRE COMME ESCLAVES (1). Cette bassesse inqualifiable couronna dignement la conduite des colonies anglaises. Auteurs de la ruine des Acadiens, héritiers avides de leurs champs, de leurs terres, de leurs biens, ils eurent le cœur de refuser les secours et même les égards dus au malheur.

Ainsi repoussés des côtes, quelques-uns se rendirent maîtres des navires qui les transportaient (les Anglais ont qualifié de piraterie cet acte de juste rébellion) et se réfugièrent dans les îles du golfe de Saint-Laurent; mais le plus grand nombre furent conduits en Angleterre, où ils restèrent prisonniers jusqu'à la fin de la guerre; ceux qui purent résister aux souffrances endurées pendant cette longue et cruelle captivité passèrent ensuite en France, et de là à Saint-Domingue, où ils fon-

---

(1) Voir dans l'auteur anglais Haliburton le détail de l'inhumanité des habitants de Pensylvanie et du Massachussets à l'égard des Acadiens; et le mémoire adressé par ces malheureux au roi d'Angleterre pour protester contre le projet formé par le gouvernement de la colonie de les vendre comme esclaves.

dèrent la paroisse de *Bombardonopolis*. D'autres reçurent de M. le marquis de Perusse un territoire considérable, paroisse d'Archigny, canton de Pleumartin, près Châtellerault, dans le département de la Vienne. Ils s'y



Quartier français à New-York.

groupèrent, construisirent des maisons, défrichèrent des landes où leurs petits-enfants vivent encore aujourd'hui, conservant précieusement la tradition de leur origine, de leurs malheurs et de l'Acadie perdue.

Deux mille environ purent cependant débarquer dans les colonies anglaises; quelques-uns s'y établirent,



Un quartier français à New-York.

tandis que d'autres gagnèrent la Louisiane. Ils retrouvèrent, dans le Maryland, la Géorgie et l'État de New-York, leurs compatriotes émigrés volontairement vers 1743; ils se joignirent à eux et formèrent ces groupes que plusieurs voyageurs ont rencontrés aux États-Unis, qui se composent de villages entièrement français, où l'on n'entend parler que cette langue. Il est du reste remarquable que, partout

où vont nos compatriotes, ils ne se mélangent pas à la population indigène; ils forment une société à part, tandis que les autres peuples, les Allemands, par exemple, se laissent rapidement absorber, s'identifient au peuple chez lequel ils s'installent.

Quelle est la grande ville du monde qui ne possède pas un « Quartier Français »? A New-York, qui est la ville cosmopolite par excellence, non seulement les Français vivent à part, mais il y a des rues entièrement françaises, où les enseignes des boutiques et des magasins sont en français, et où l'on ne vend que des marchandises françaises.

Nous avons dit que, plus soupçonneux que les autres, un certain nombre d'Acadiens, prévoyant une catastrophe, s'étaient sauvés avant la dispersion de leurs compatriotes (1748 à 1755), et que, au nombre de neuf mille environ, ils échappèrent aux Anglais.

Ces émigrants suivirent deux voies : les uns, soit par l'isthme, soit en traversant la baie de Fundy, gagnèrent la côte opposée, et s'établirent à la rivière *Saint-Jean*, d'autres à *Shediak*, à *Miramichi*, et sur la *baie des cha-leurs*, dans le golfe du Saint-Laurent. Les autres s'embarquèrent sur la côte nord de l'Acadie, et gagnèrent les *îles du Golfe*, l'île du *Cap-Breton*, l'île *Saint-Jean* et les îles *Saint-Pierre et Miquelon*.

Nous allons suivre chacun de ces groupes dans le lieu où ils se fixèrent, et nous verrons que, là encore, ils ne furent pas complètement à l'abri de la haine de l'Angleterre.

Les Acadiens qui traversèrent la baie de Fundy s'ar-

rêtèrent dans le Nouveau-Brunswick, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Frederickstown; ils y trouvèrent une colonie acadienne fondée en 1686. Les nouveaux arrivants se mirent courageusement au travail, défrichèrent des terres nouvelles, et eurent bientôt créé un centre populeux. En 1784, l'administration anglaise jugea à propos de s'emparer des cultures et des habitations de ces pauvres gens pour les donner à des soldats congédiés.

Comme indemnité, on concéda aux Acadiens un désert sauvage, au centre des montagnes du Nouveau-Brunswick et du Maine, sur le cours supérieur du fleuve Saint-Jean. Ce nouvel établissement prit le nom de Madawaska.

C'était la seconde fois qu'en trente ans ces malheureux étaient arrachés à leurs foyers, dépouillés de leurs biens et transportés dans un pays sauvage, par leurs cruels conquérants.

Les Acadiens de Madawaska ont créé une colonie qui a prospéré dans ces montagnes, et qui fait honneur à la race qui l'a fondée.

Sur les deux rives du golfe du Saint-Laurent, les Acadiens ont formé un nombre considérable de paroisses qui vont rejoindre les premiers villages bas-canadiens et s'étendent depuis le *Barachois*, au nord de l'isthme acadien, jusqu'à *Miramichi*, et *Népisigny*, sur la rive sud. Sur la rive nord, les villages, habités par les Acadiens, appartiennent au comté de Bonaventure, qui fait partie du Bas-Canada.

Les habitants de cette région partagent leur temps

entre la pêche et la culture; beaucoup vont aussi travailler dans les forêts, pour le compte de négociants anglais qui viennent exploiter ces contrées presque désertes. Mais, comme la pêche et le commerce des bois ont perdu beaucoup de leur importance, ils sont forcés de s'adonner presque exclusivement à l'agriculture.

La population jouit d'un grand bien-être; mais elle n'est point riche; les capitaux sont aux mains des Anglais. Cependant, grâce au mouvement incessant qui la rapproche de la race canadienne, il y a tout lieu de penser que cette branche de la famille acadienne, qui s'accroît tous les jours, acquerra bientôt l'importance légitime qui lui appartient.



Un Acadien des îles du golfe du Saint-Laurent.

Dans le golfe de Saint-Laurent, les Acadiens fondè-

rent plusieurs établissements ; c'est là que se réfugia le plus grand nombre de ces malheureux proscrits. Leur colonie la plus importante fut l'île du *Cap-Breton*.

En 1713, pour compenser la perte de l'Acadie, la France voulut faire de l'île du Cap-Breton une position stratégique. On dépensa *trente* millions de francs pour construire et fortifier Louisbourg ; somme considérable qui eût été employée avec bien plus de profit, si elle eût servi à transporter des colons dans ce pays.

Jusqu'à cette époque, l'île du Cap-Breton n'avait pas été habitée d'une façon continue : brumeuse et aride, elle servait de refuge aux pêcheurs normands, basques et bretons qui fréquentaient ces parages. Pour les peupler, on fit appel aux populations françaises établies à Terre-Neuve et aux Acadiens ; mais ceux-ci n'avaient pas encore subi la tyrannie de l'Angleterre ; ils préférèrent demeurer dans leur pays, espérant sans doute que plus tard il retournerait à la France.

L'île resta donc à peu près déserte : à part Louisbourg, où un certain nombre de négociants se donnèrent rendez-vous, *port Toulouse*, aujourd'hui Saint-Pierre, *Sainte-Anne* et la *baie des Espagnols*, où on exploitait des mines de charbon, il n'y avait guère d'habitants, ni sur les côtes, ni dans l'intérieur.

En 1744, l'Angleterre, profitant d'une révolte de la garnison française de Louisbourg, s'en empara et déporta en France les habitants, à l'exception peut-être de quelques familles dispersées sur la côte. La paix d'Aix-la-Chapelle (1748) nous rendit Louisbourg et toute l'île, ainsi que l'île Saint-Jean, aujourd'hui du prince Édouard.

On comprit alors en France la nécessité de peupler ces îles, et l'administration s'adressa une seconde fois aux Acadiens; ceux-ci, qui commençaient à souffrir de la domination anglaise, répondirent à cet appel, et, de 1748 à 1755, quatre ou cinq mille Acadiens vinrent se fixer dans les deux îles, surtout à l'île Saint-Jean, beaucoup plus fertile que la première.

En 1757, les Anglais s'emparèrent encore une fois de Louisbourg, et, selon leur coutume, transportèrent tous les habitants en France. Il ne resta dans l'île, comme en 1744, que des familles isolées; les Anglais eux-mêmes jugèrent inutile d'occuper cette île brumeuse et stérile. Elle ne fut véritablement peuplée qu'en 1764, lors de l'expulsion des Acadiens de l'île Saint-Jean au nombre de quelques centaines; aujourd'hui, ils sont plus de quinze mille.

Actuellement, l'île du Cap-Breton présente le groupe le plus compact de cette race que d'incessants malheurs ont dispersée en une infinité de petites fractions sur toutes les côtes et îles voisines. Par leur situation le long des côtes de la Nouvelle-Ecosse, les Acadiens du Cap-Breton communiquent facilement avec leurs frères du continent et même avec ceux de toutes les îles du golfe. Il semble donc que, si la nationalité acadienne doit se réveiller et former quelque part un centre, l'île du Cap-Breton présente le point le plus naturel pour exercer cette action.

Dès 1719 et 1720, quatorze familles de pêcheurs bretons et saintongeais étaient déjà fixées au *Port-Lajoie* et à *Saint-Pierre*, dans l'île Saint-Jean, et deux familles

acadiennes : les *Haché* dit *Galand*, et les *Martin*, qui devinrent les souches d'une nombreuse postérité.

Chaque année, depuis cette époque, un certain nombre d'Acadiens émigraient à l'île Saint-Jean et, en 1755, après la proscription qui désola l'Acadie, le nombre des habitants était de sept à huit mille. Cette population laborieuse avait exécuté de grands travaux de culture et transformé en plaines fertiles toute l'étendue de l'île. Ce motif était plus que suffisant aux yeux des Anglais pour s'emparer de toutes ces bonnes terres : « elles sont trop bonnes, disaient-ils, pour des Acadiens » ; ils chassèrent les habitants et se partagèrent leurs propriétés.

On n'a pas de détails sur la façon dont fut accomplie cette exécution ; il est évident que le gouvernement anglais a cherché à cacher autant que possible cet événement. Afin de n'être point taxé de partialité, nous nous contenterons de citer l'opinion d'Halliburton, l'historien anglais ; il signale l'impossibilité où l'on est de se procurer des documents à cet égard, et ajoute : « Il n'est pas facile de s'expliquer pourquoi on a cherché ainsi à cacher les particularités de cet événement, à moins, toutefois, ce qui est concevable, que les acteurs intéressés n'aient eu honte de leur œuvre. »

Il a fallu, cependant, que cette proscription fût bien rigoureuse, puisque, des *huit mille* Acadiens qui habitaient l'île Saint-Jean en 1760, il n'en restait pas *six cents* en 1770. On ignore absolument où furent transportés ces sept mille individus, et l'on n'a pu suivre la trace que de quelques-uns qui se rendirent dans l'île du Cap-Breton.

Néanmoins, les six cents Acadiens restés dans l'île du

Cap-Breton suffirent pour la repeupler; aujourd'hui, leur nombre dépasse *seize mille* !

Terre-Neuve, qui se partageait autrefois entre la France et l'Angleterre, comptait, en 1706, deux cent cinquante habitants, et trois cents en 1711. Par le traité d'Utrecht (1713), la France cédait Terre-Neuve à l'Angleterre, qui n'inquiéta pas outre mesure les Acadiens établis sur les rives de cette île; leur nombre s'accrut encore en 1755, et, quelques années après, ils formaient une population de *quinze mille* âmes, établie sur toute la partie de la côte où nous avons conservé le droit de pêche.

« Les îles Madeleine, écrit un auteur anglais, furent données, au siècle dernier, par l'Angleterre à l'amiral Coffin. A l'exception de l'île Entry, elles sont habitées par des Acadiens-Français qui ont conservé tous les signes caractéristiques de leur race. Actuellement, la population est de *quatre mille trois cent seize* habitants.

« C'est un fait vraiment curieux que ces Français, quoiqu'ils n'aient fait qu'un court séjour en Acadie, aient conservé un souvenir si vif de leur nouvelle patrie et de la brutale expulsion dont ils ont été l'objet, que ces braves gens visitent le Canada comme les Américains visitent l'Angleterre; ils croient retourner dans leur patrie. »

Pendant six mois de l'année, les habitants sont ensermés dans les glaces, et toute communication avec le monde extérieur est arrêtée. C'est à la pêche qu'ils demandent leur seul moyen d'existence, et quand la saison est mauvaise, ce qui arrive malheureusement trop souvent, leur situation est des plus pénibles.



23 25  
22  
0

51

En 1883, éclata une famine qui menaça de décimer la population : la saison de pêche avait été déplorable ; le navire chargé, à la fin de l'été, de porter dans les îles la provision de farine pour l'hiver, avant la formation de la glace, avait fait naufrage. Quand vint le printemps, les habitants étaient à la veille de mourir de faim, et un grand nombre d'entre eux eût certainement péri, si un grand bâtiment chargé de vivres n'était venu s'échouer sur l'île Coffin.

En peu de temps, la nouvelle se répandit dans le pays comme une trainée de poudre ; quittant leurs demeures, les malheureux affamés se précipitèrent sur le théâtre du sinistre ; ils trouvèrent dans le pillage du navire un soulagement momentané à leur faim.

Malgré ces terribles hivers, les habitants sont attachés à leurs îles, car là est leur patrie. Cependant, un certain mouvement d'émigration se produit depuis quelques années ; les insulaires se dirigent vers les côtes plus hospitalières du Labrador, et vers le Canada.

Les Acadiens qui vinrent se fixer dans les îles Saint-Pierre et Miquelon les trouvèrent déjà occupées par des pêcheurs *hivernants*. Le traité de Paris, qui nous enlevait nos colonies Nord-Américaines, laissait, pour tout asile à nos pêcheurs et à nos matelots, ces deux îlots ; mais la paix ne devait pas régner longtemps sur cette terre.

« Pendant la guerre de l'Indépendance américaine, les îles furent prises par les Anglais, qui emmenèrent tous les habitants en captivité, et ce n'est qu'en 1783, à la suite du traité de Versailles, que les colons furent rendus à la France, et rapatriés aux frais de l'État.

« En 1793, Saint-Pierre et Miquelon sont enlevées de nouveau par les Anglais ; mais cette fois le gouvernement britannique embarque tous les habitants, qui sont déportés sur le sol français.

« Lorsqu'en 1802, le 27 mars, cette colonie nous fut rendue, la plus grande partie des familles retourna aux îles dont nous reprenions possession ; mais ce fut pour peu de temps, car, le 20 mars 1803, nous reperdions Saint-Pierre et Miquelon.

« Enfin, le traité de Paris nous ayant rendu, le 30 mai 1814, nos pêcheries d'Amérique avec tous les droits et privilèges de pêche sur les côtes de Terre-Neuve, les îles voisines et celles du golfe de Saint-Laurent, la rétrocession définitive des îles eut lieu le 22 juin 1816.

« La population s'élève à *quatre mille neuf cents* habitants ; elle est entièrement composée des Bretons et surtout des Normands venus d'Acadie (1). »

La majeure partie des habitants sont marins. Ce sont ces rudes pêcheurs, honnêtes et robustes, qui, méprisant le danger sans cesse affronté, vont, au milieu de périls sans nombre, demander à l'Océan de quoi subvenir aux besoins de leur famille. Popu' "ons laborieuses, qui « vivent mouillées », a dit un grand poète, et dont toute l'histoire tient entre le flot qui monte et la vague qui s'en va.

L'été, sur les goélettes, les waris et les pirogues, tous sont employés à la pêche de la morue, soit pour

---

(1) Fernand Hue et Georges Haurigot, *Nos Petites Colonies.*, 1 vol. in-12, 3<sup>me</sup> édition (Paris, 1886, Lecène et Oudin).

leur compte, soit comme embarqués; leurs fils sont mousses, et commencent dès l'âge de huit ans le rude apprentissage de la mer. Les femmes, non plus, ne restent pas inactives. Dès qu'apparaît le *capelan*, elles vont ramasser sur le rivage des myriades de ces poissons que le flot y dépose en abondance; et quand vient la saison des *encornets* (1), elles se livrent avec ardeur à la pêche de cet appât.

Quand l'hiver a suspendu les travaux extérieurs, quand les bateaux, désormais inutiles, dorment hâlés sur la grève; quand la banquise enserme les îles et les sépare du reste du monde; quand la neige a recouvert le sol d'une couche épaisse et rendu les communications impossibles, la femme répare les dommages éprouvés par la garde-robe pendant la rude saison qui vient de finir; elle tricote bas et vareuses pour la campagne prochaine, dont on attend l'ouverture avec impatience. Le mari raccommode, met en ordre les engins, fabrique ces longs filets à mailles étroites dont il se sert pour la pêche aux harengs.

Que le vent du Nord cesse de souffler un instant, que le poudrin disparaisse, de pêcheur qu'il était, notre homme devient chasseur; il ira poursuivre ces grosses perdrix, grises l'été, blanches l'hiver, que l'on ne rencontre que dans les régions boréales; ou bien, armé d'une lourde canadière, abrité contre la bise par un

---

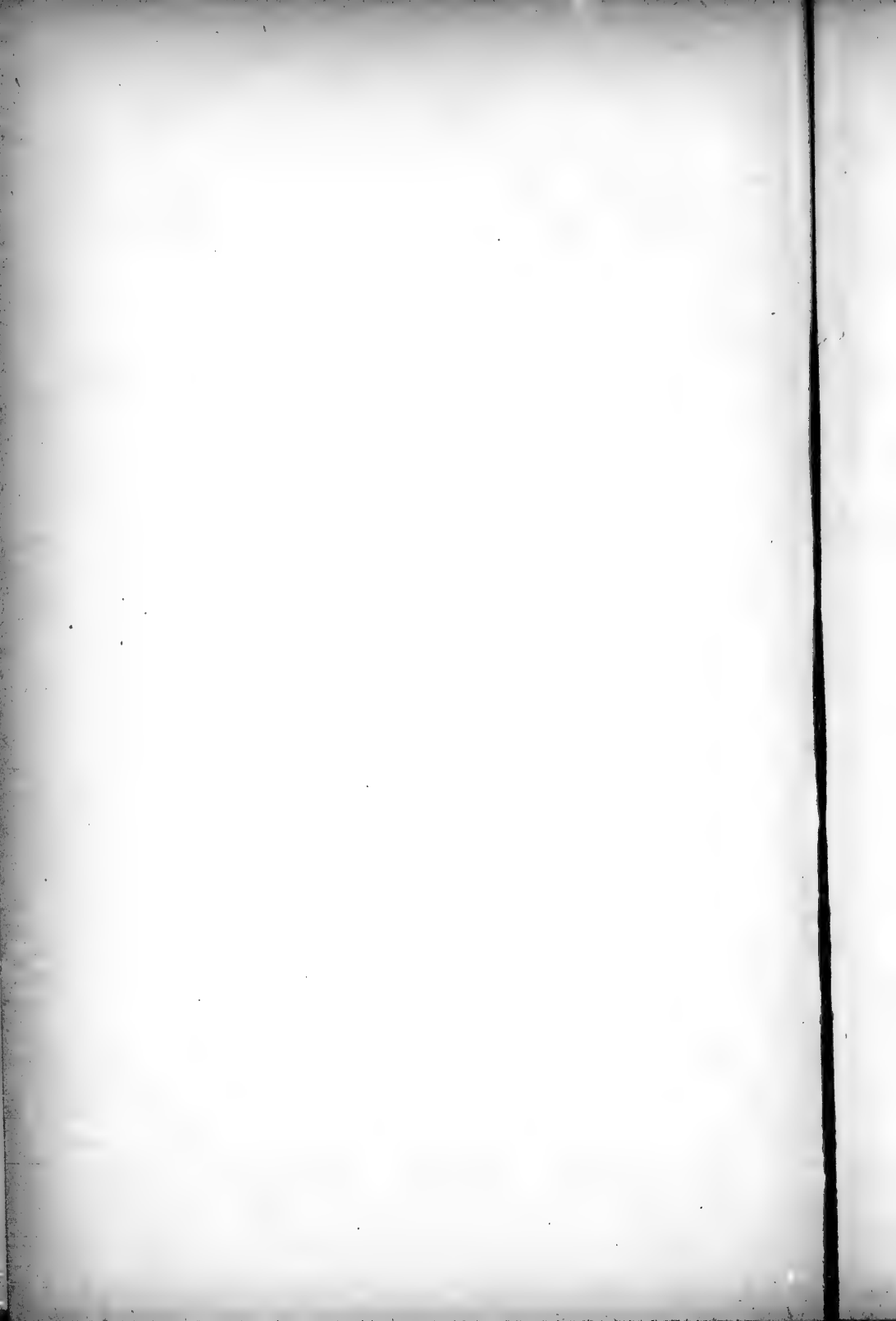
(1) Le *capelan* et les *encornets* sont de petits poissons qui servent d'appâts pour la pêche de la morue. Pour plus de détails sur cette pêche, consulter l'intéressant ouvrage de MM. Fernand Hue et G. Haurigot, cité ci-dessus.

quartier de roche, il se tiendra à l'affût, sur la plage, pendant des heures entières, pour tirer des *maullacs*, des *cacaouites* et les oiseaux aquatiques qu'un chien de Terre-Neuve, dressé à cet effet, ira chercher, au milieu des lames froides et toujours agitées.

La guerre aux loups marins est non seulement une distraction et une occupation pour les longs jours d'hiver, mais encore une chasse productive, à cause de l'huile que l'on extrait de cet amphibie.

Plus heureux que leurs compatriotes des îles du golfe de Saint-Laurent, les habitants de Saint-Pierre et de Miquelon sont restés Français.

---



### CHAPITRE III

La population acadienne. — Situation physique et morale. — Agriculture. — Les *abattoirs*. — Les villages. — Evangeline. — Les pêcheurs. — La *malle*. — Le courrier. — Instruction. — Le clergé irlandais.

A l'heure actuelle, et malgré les persécutions dont ils furent victimes, plus de *cent mille hommes* revendiquent le titre d'Acadiens; ils réclament ce nom dont leurs pères ont payé la propriété au prix de leur sang, et des plus cruelles souffrances; et par le seul mouvement ascendant de la natalité dans ce peuple vigoureux et sage, avant quarante ans ils auront dépassé *trois cent mille* âmes.

N'est-ce pas là une preuve irréfutable que les nationalités, même les plus opprimées, même les plus faibles, ne sauraient périr quand elles conservent au cœur l'amour de la patrie, du sol natal?

En dépit de la dispersion de ce petit peuple, en dépit des haines cruelles qui l'entouraient, il a survécu partout, et chacun de ses tronçons est devenu l'origine d'une petite ou d'une grande tribu acadienne, conservant toujours sa langue, ses mœurs, sa tradition et son identité.

C'est dans la mauvaise fortune, dit-on, que s'éprouve le caractère des hommes et des peuples ; celui des Acadiens montre assez combien il était vigoureusement trempé. Les qualités les plus saillantes du caractère des Acadiens sont la spontanéité de leur existence sociale, résultat de la grande liberté dans laquelle ils ont vécu ; puis, une énergie, une ténacité admirables dans leurs entreprises ; enfin, et par-dessus tout, un attachement inébranlable à leur nationalité, à leur langue, à leurs coutumes, attachement qui leur a fait accomplir des sacrifices héroïques dont l'histoire offre peu d'exemples.

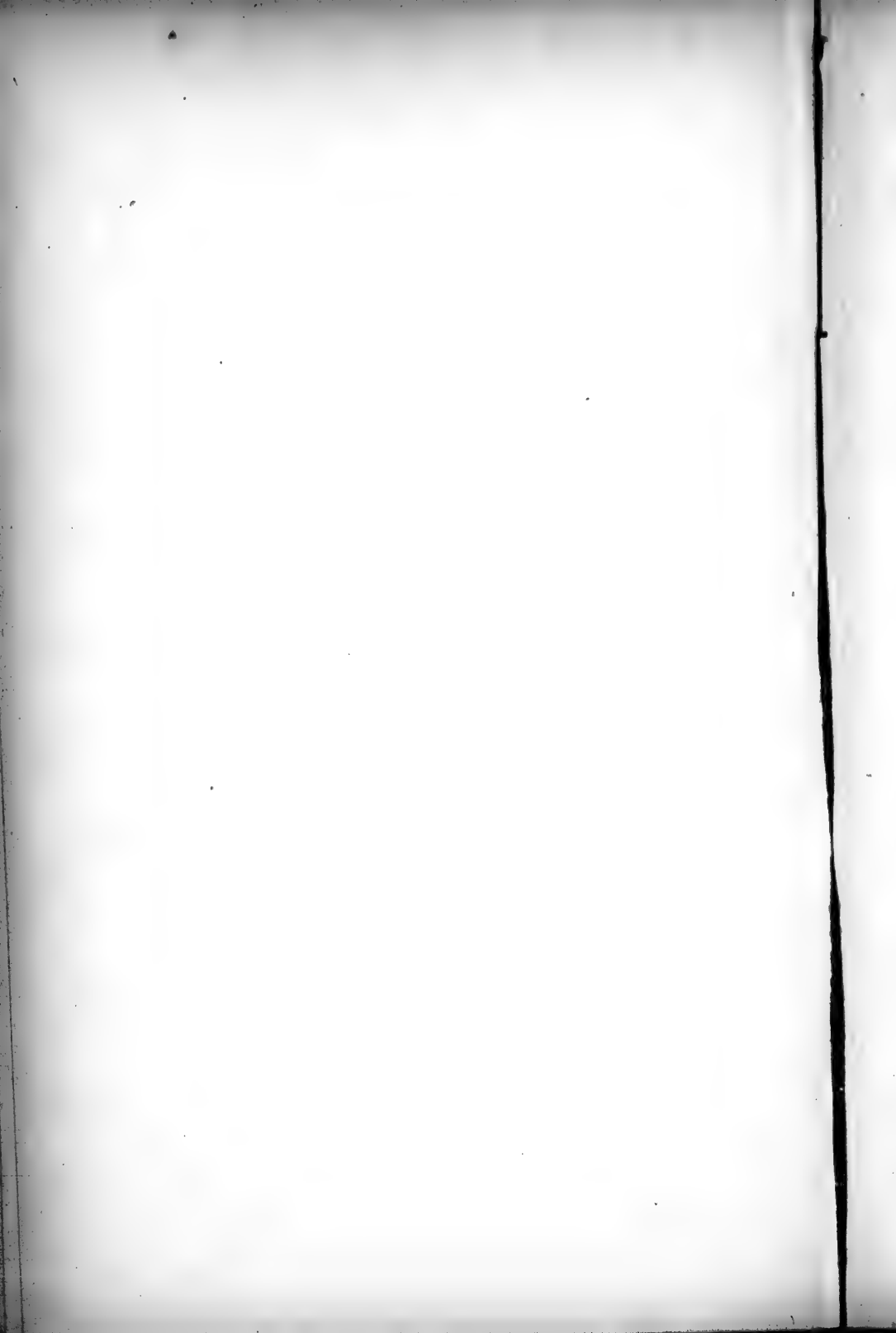
Le délaissement dans lequel les laissa toujours le gouvernement français, s'il les empêcha de prospérer comme ils l'auraient dû, eut au moins pour eux cet avantage, qu'il les mit dans la nécessité de pourvoir à tous leurs besoins, de se suffire à eux-mêmes. De là, un esprit de ressource et une puissance d'action qui ont sans doute été la cause de la vitalité dont ils ont toujours fait preuve.

Il est difficile de rétablir l'histoire intérieure de cette petite société ; leurs archives, leurs documents ont été brûlés ; les traditions ont été rompues par la dispersion même des habitants et l'ignorance forcée, où l'ont plongée ses malheurs, a achevé de faire disparaître ses chroniques écrites ou parlées. On ne peut guère juger ce qu'ils ont été que par ce qu'ils sont maintenant, et surtout par les souvenirs qu'ils ont laissés partout où ils sont passés.

« Ils ont été, en effet, plus remarquables encore comme peuple industriel et agriculteur, qu'ils ne s'étaient distingués comme partisans militaires. Nous avons vu comment peu à peu les familles se portèrent au fond de la



Jeune fille Acadienne.



baie de Fundy pour s'y livrer à la culture. Ce pays présentait, sur le bord de la mer, de vastes étendues basses et noyées en partie, mais qui renfermaient un sol d'une admirable fertilité. Comment les Acadiens furent-ils conduits à présumer les richesses de ces marais? Pourquoi s'attachèrent-ils à la mise en culture difficile et dispendieuse de ces terrains, tandis qu'il leur était aisé de défricher les hautes terres? C'est ce que nous ignorons; mais il est certain qu'ils y appliquèrent leurs efforts dès le principe, qu'ils continuèrent à se répandre le long des côtes et que jamais les cultures n'ont pénétré fort avant dans l'intérieur. »

Ce genre de travail n'était pas une médiocre entreprise; il s'agissait d'endiguer la mer, à l'instar des Hollandais, d'établir des digues assez fortes pour résister à l'action incessante de la vague.

Pour établir ces digues, ils employèrent un mode de terrassement économique et solide. Il y a tout lieu de croire que c'est un secret qu'ils conservaient entre eux, car les Américains, qui les dépouillèrent de leurs propriétés, furent incapables de continuer et même de réparer leurs travaux. Ils ne trouvèrent que la misère, là où les Acadiens vivaient dans l'aisance et même dans la richesse.

« Ces marais, entourés de digues ou *abboiteaux*, étaient le caractère essentiel et la base de toutes les colonies acadiennes. Elles conquièrent ainsi de vastes terrains, poussant toujours sur la mer, et plaçant de nouvelles digues en avant des anciennes, si bien qu'Halliburton compare leurs marais à une ruche de miel entrecoupée de ses compartiments. »

La Grand'Prée, au pied du village des Mines, avait été conquise ainsi tout entière sur l'Océan, pied à pied, et elle contenait deux mille cent acres (1.000 hectares)



La Grand'Prée et le cap Blomidon.

de terres, admirablement cultivées en herbes, en lin et en chanvre, qui pouvaient être desséchées ou arrosées à volonté.

Leurs demeures s'élevaient sur les hauteurs, en vue des marais; les maisons en bois, couvertes de chaume, s'entouraient d'un petit verger, et le village tout entier,

la paroisse, s'encadrait de nombreux bouquets de saules qu'ils semblaient affectionner particulièrement.

Des routes nombreuses sillonnaient le pays ; ils avaient construit beaucoup de ponts, et ils circulaient en bateau dans l'intérieur de leurs marais, au moyen de petits canaux menagés entre les digues. Tout démontre l'existence d'une nation économe et industrieuse. Les auteurs anglais estiment que leurs cultures étaient parfaitement entendues, et disent qu'elles étaient dans un : *High state of cultivation* (haut degré de culture).

Ce mode d'agriculture suppose, non seulement des travailleurs habiles, mais encore une organisation intérieure assez complète : la construction des digues, leur entretien, la réparation des irrigations, une certaine complication d'intérêts à protéger et à satisfaire ; tous les témoignages s'accordent à rendre hommage à la grande harmonie qui régnait parmi eux. Tous les écrivains qui ont parlé des Acadiens ont rendu témoignage du calme heureux et prospère de leur régime intérieur. Le poète américain Longfellow, qui a chanté les malheurs de l'Acadie, a fait une ravissante description de cette petite société :

« Dans les terres de l'Acadie, sur les rives du bassin des mines, s'élevait, dans un heureux isolement, au milieu d'une vallée fertile, le petit village du Grand-Pré. De vastes prairies qui s'étendent à l'est donnent au village son nom et fournissent un pâturage à de nombreux troupeaux.

« Des digues, que les laborieux cultivateurs avaient élevées, et qu'ils maintenaient avec une constante sollici-

tude, arrêtaient les flots agités; mais, à des époques fixées, les écluses s'ouvraient et laissaient la mer se répandre dans les prairies.....

« C'est là, au milieu de ces fermes, que reposait le village acadien. Ses maisons étaient solidement construites en charpentes de chêne ou de noyer, comme celles que les paysans de Normandie bâtissaient sous le règne de Henri. Les toits en étaient de chaume; elles recevaient le jour par des lucarnes, et le pignon, formant un auvent au-dessus de la muraille, protégeait et ombrageait la porte. Sous ce porche, dans les calmes soirées d'été, aux heures où le soleil couchant éclairait la rue du village et dorait la façade des cheminées, les matrones et les jeunes filles, coiffées de leurs bonnets blancs comme la neige, ornées de leur jupon rouge, bleu et vert, se tenaient assises, tournant dans leur main la quenouille chargée de chanvre, qu'elles filaient pour les métiers; et de l'intérieur, les navettes venaient mêler leur bruit au bourdonnement des rouets, et aux chansons des jeunes filles.

« C'est alors que les laboureurs revenaient des champs; le soleil qui se couchait à l'horizon faisait place au crépuscule; bientôt l'*Angelus* se faisait entendre au beffroi, et l'on voyait s'élever au-dessus des toits du village des colonnes d'une fumée bleuâtre semblables à des nuages d'encens qui sortaient d'une centaine de foyers, séjours de paix et de bonheur.

« C'est ainsi que vivaient les simples cultivateurs Acadiens réunis dans l'amour de Dieu et de l'homme..... Point de serrures à leurs portes, point de barreaux à

leurs fenêtres, leurs demeures étaient ouvertes comme le jour et comme le cœur de leurs maîtres (1). »

Les Mines, avec son petit fortin de pierres et les maisons groupées autour de cette minuscule capitale, formait une petite ville avec notaires, médecins et négociants ; mais le plus grand nombre vivait dispersé dans la campagne ; du reste, il y a tout lieu de supposer que, comme au Canada, le prêtre, à ses fonctions de pasteur, joignait celles d'officier de l'état civil, et souvent était l'arbitre des différends qui pouvaient s'élever entre les habitants.

Le sentiment de la famille était tellement puissant chez les Acadiens, que les enfants, même quand ils étaient mariés et avaient constitué une famille à leur tour, ne quittaient point leurs parents ; ils se groupaient autour de la maison paternelle et formaient ainsi des hameaux, quelquefois même des villages dont tous les habitants étaient alliés et portaient le même nom ; c'est ainsi que l'on retrouve les traces du village des *Héberts*, du *Pont-aux-Buots*, des *Richards*.

Ils vivaient ainsi dans la plus grande liberté, sans roi ni gouverneurs, n'ayant pour but que le travail et pour loi que les bonnes mœurs et l'amour du prochain.

Il semble, lorsqu'on relit l'histoire des jours heureux de ce petit peuple, que l'on soit transporté en plein âge d'or de la fable.

Leur industrie ne se bornait pas à la culture ; après

---

(1) Longfellow, *Evangeline*.

leur dispersion, ceux qui furent jetés sur les côtes arides des bords de l'Océan ou dans les îles du golfe, où la terre manquait, devinrent pêcheurs, et dans cette nouvelle carrière, ils apportèrent l'adresse, l'intelligence et la persévérance qui les avaient distingués dans leurs travaux agricoles : ils devinrent les premiers pêcheurs du monde. Les moyens leur manquant pour acheter des navires, ils se firent constructeurs.

« Un pauvre matelot acadien n'est point embarrassé d'aller dans la forêt choisir les arbres nécessaires pour la construction de sa petite goëlette ; nul autre que lui et ses enfants n'y mettra la main, et le même bras qui aura façonné la quille et les membrures tiendra le gouvernail et commandera la manœuvre. Dépourvus de science, sachant à peine lire et écrire, presque sans capitaux, on en a vu d'assez hardis pour entreprendre la construction d'un navire de deux cents tonneaux, et, chose surprenante, ces navires, produits de l'intelligence et de l'adresse naturelle, ne le cèdent en rien aux meilleurs voiliers qui sillonnent les eaux du golfe du Saint-Laurent.

Aujourd'hui, les Acadiens sont ce qu'ils étaient il y a un siècle : ils ont conservé religieusement les mœurs et jusqu'aux costumes de la vieille France : ainsi les femmes portent la coiffe normande ou bretonne, la cotte et le mantelet.

Le type français des régions d'où partirent leurs ancêtres s'est également conservé d'une façon remarquable. Généralement, l'Acadien est de taille moyenne, trapu, vigoureux, à la chevelure noire et les yeux noirs ou bleus.

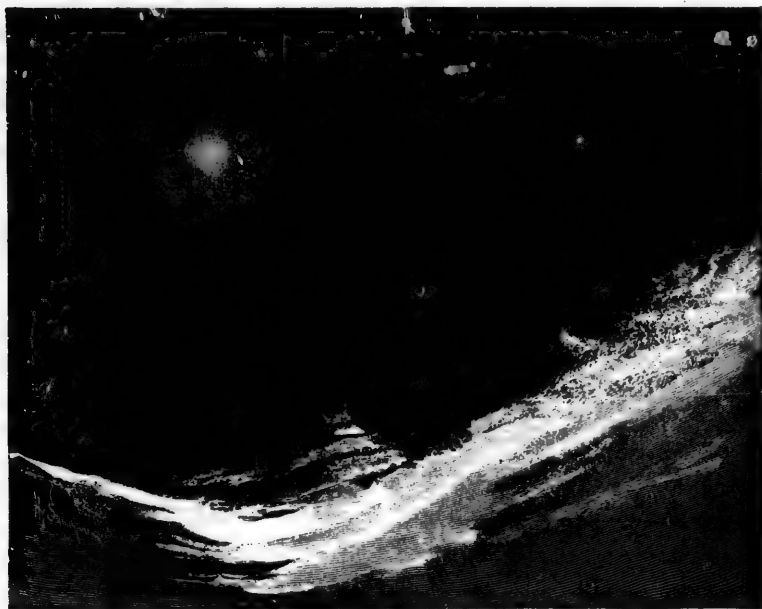
Mais les types que l'on rencontre le plus souvent sont ceux du Gascon et du Bearnais.

Leur situation matérielle s'est sensiblement améliorée, et bon nombre d'Acadiens sont à la tête d'importantes pêcheries : telles sont celles de la maison Robin et C<sup>ie</sup> et le Bouteillier de Paspebiac, dans la baie des Chaleurs; elles emploient une armée de pêcheurs et d'ouvriers, et leur flotte transporte le poisson salé sur tous les marchés de l'Europe et de l'Amérique du Sud. Cependant, intellectuellement, cette race ne s'est pas développée comme elle aurait pu le faire. Cela tient à plusieurs causes :

Les habitants des îles, c'est-à-dire le plus grand nombre, sont, pendant tout l'été, absorbés par les travaux de la pêche; l'hiver, ils sont enfermés chez eux, séparés du reste du monde par la banquise qui empêche l'accès de leurs côtes. Du mois de janvier au mois d'avril, non seulement les îles sont recouvertes d'une épaisse couche de neige, mais encore le détroit est gelé; la seule communication que les habitants aient avec la terre, se fait par la *malle*; c'est un canot muni d'une double quille en forme de patins que dix hommes traînent sur la glace, le mettant à flot dès qu'ils trouvent un petit espace de mer libre.

Quelquefois un steamer construit d'une façon spéciale, et armé à l'avant d'un éperon d'acier, essaye de se frayer un chemin à travers l'épaisse couche de glace. Souvent, la glace est si épaisse que le navire ne peut la briser et reste emprisonné pendant des jours et des semaines, dérivant sous l'influence des courants et du vent. En

1882, un de ces steamers, le *Northern-Light*, mit trois semaines pour aller de Pictou à Georgetown, une distance de vingt-cinq lieues environ. Le bâtiment, engagé



Traineau attelé de chiens.

entre les glaçons, resta pris; quelquefois, le courant l'entraînait près de la côte, mais pas assez près, cependant, pour qu'il pût se ravitailler, et les vivres manquaient. Ce n'est que quand toutes les cloisons des cabines furent brûlées pour entretenir un peu de chaleur à bord, et quand on eut dévoré le dernier biscuit, que, demi-morts de faim, les passagers purent atteindre le port.

Chaque année, à l'approche de l'hiver, les habitants voient se dresser peu à peu la terrible barrière qui va les séparer du monde pour cinq mois. Pendant cette longue séquestration, ils n'ont, pour toute distraction, que les courses en traîneaux attelés de chiens, le patinage et la chasse aux phoques ou loups marins.

Cette chasse se fait de différentes manières :

Aux îles Madeleine, c'est une véritable industrie : les habitants capturent souvent dans une seule saison jusqu'à 30,000 de ces animaux ; leur poursuite prend quelquefois les proportions d'une véritable guerre, et c'est toujours un événement marquant dans la vie monotone de ces terres désolées.

La glace forme, autour des îles, une ceinture large de plusieurs kilomètres. Les phoques n'ont point d'endroits spéciaux pour atterrir ; ils apparaissent n'importe où. Des vedettes sont placées sur les hauteurs avec mission d'explorer du regard le champ de glace et de signaler la présence des animaux dont les corps noirs, se détachant sur la blancheur de la neige, sont visibles à une grande distance.

Aussitôt que l'apparition d'un troupeau est annoncée, les hommes accourent de tous les quartiers, armés de coutelas, de lances et même de bâtons ; bien souvent, entraînés par leur ardeur, quelques-uns s'aventurent au loin jusque sur des glaçons détachés ; alors, survienne un coup de vent, et les imprudents sont emportés à la dérive.

Chaque année, plusieurs hommes périssent de la sorte. Il y a trois ans, trois malheureux furent ainsi

entraînés devant les yeux de leurs compagnons, impuissants à leur porter secours.

Une autre occupation hivernale des habitants est la construction de leurs bateaux de pêche : ils se rendent dans la forêt, abattent les arbres et font leur bateau ; puis, quand il est terminé, ils viennent demander à leurs voisins de les aider à le transporter jusqu'au rivage ; tout le monde s'y met, et bientôt le petit navire repose sur la glace, où il reste jusqu'au dégel ; il prend alors la mer tout seul. Cette opération donne lieu à des réjouissances qui se terminent par des danses et une distribution de rafraîchissements d'où les boissons alcooliques sont sévèrement proscrites.

A Saint-Pierre et à Miquelon, où les loups marins sont moins nombreux, la chasse se fait tout autrement et plus spécialement sur la petite Miquelon, ou Langlade.

Les loups marins viennent par bandes de cent à cent cinquante individus dans le grand barrachois de Langlade ; ils atterrissent sur la plage et y prennent souvent leurs ébats ; mais ces animaux, que le voisinage de l'homme et les dangers qu'il leur fait courir ont rendus défiants, ne se hasardent sur la grève qu'avec d'innombrables précautions. Longtemps avant d'aborder, ils inspectent le terrain, ne laissant voir à la surface de l'eau que leur grosse tête brune ; ils sont alors fort difficiles à tirer, car, outre qu'ils ne présentent à la vue qu'une très petite partie de leur individu, il est toujours à craindre que la bête blessée, même mortellement, ne soit perdue pour le chasseur. Il est donc préférable d'attendre qu'ils aient

pris terre ; mais ils ne se laissent pas approcher, et au moindre danger, signalé par les mâles placés en vedettes sur les flancs du troupeau, ils se précipitent dans la mer et disparaissent sans retour.

C'est à ce moment que l'on peut les capturer à l'aide de Terre-Neuves qui, laissant fuir le gros de la bande, attaquent les trainards et les étranglent, avant qu'ils aient eu le temps de rejoindre l'élément liquide.

Un fermier, établi au Goulet de Langlade, possède une meute de ces molosses parfaitement dressés à ce genre de chasse, et, chaque hiver, il capture un nombre suffisant de loups marins, pour retirer un assez grand profit de la vente des peaux et de l'huile qu'il en extrait.

En relation continuelle, pendant l'été, avec les marins anglais, les Acadiens mélangent au français un grand nombre de mots anglais. Ce fait n'a rien de bien surprenant : n'ayant ni instituteurs, ni gens instruits parmi eux, les Acadiens restèrent longtemps sans recevoir d'instruction d'aucune sorte. Les Canadiens ne savaient pas au juste ce qu'étaient devenus leurs frères de l'Acadie ; ils ne pouvaient leur venir en aide et, jusqu'en 1865, ils n'eurent jamais la possibilité de faire élever leurs enfants dans des écoles françaises.

A cette époque, le clergé catholique français du Nouveau-Brunswick fonda, à Memramcook, un collège où tous les cours étaient faits en français. Un deuxième collège se fondait, il y a quelques années, à Saint-Louis, également dans le Nouveau-Brunswick ; mais cette institution ne tarda pas à être fermée, à la suite de difficultés survenues entre les professeurs français du collège et

l'évêque du diocèse qui est Irlandais; celui-ci, ainsi que les prêtres de même nationalité, sont opposés à la diffusion de la langue française; ils voudraient même, afin d'assurer l'exécution de leurs projets, que les paroisses acadiennes fussent desservies par des prêtres irlandais.

Le différend nous semble facile à trancher : pourquoi ne pas donner aux Acadiens des instituteurs français laïques? Affranchis de la discipline ecclésiastique, ils n'auront plus à craindre, comme les prêtres français qui fondent des écoles, d'être déplacés et envoyés dans des paroisses entièrement anglaises.

Nous voulons croire que c'est inconsciemment que les évêques irlandais se sont fait les complices de la politique inaugurée par l'Angleterre en 1785, et dont le seul but était l'anéantissement de la race française.

La conservation de la langue française doit être l'objectif de tous les Canadiens qui s'occupent de leurs frères d'Acadie; c'est là le plus ardent désir de ces pauvres dispersés, témoin la conversation suivante rapportée par M. Gerbié :

« Nous étions à Moncton, causant en anglais avec plusieurs personnes, lorsque l'une d'elles interrompit la conversation pour nous faire compliment, en excellent français, sur la manière dont nous parlions l'anglais. Nous crûmes d'abord à une plaisanterie de la part de cette personne qui s'empessa d'ajouter :

— Mais oui, monsieur, je voudrais parler l'anglais comme vous.

« Cette fois, notre curiosité fut vivement excitée, car

notre interlocuteur parlait l'anglais très correctement, et avec un accent on ne peut plus britannique.

« Nous lui demandâmes pourquoi cette question.

— Oh ! nous répondit-il, au moins on ne douterait pas de mon origine française.

« C'était, on en conviendra, peu flatteur pour notre prononciation anglaise ; mais, à coup sûr, nous goûtâmes sans réserve le plaisir de recueillir un aveu aussi naïf et aussi touchant de son affection pour la France.

« Encore un Acadien séparé de la France depuis près de deux siècles ! »

La condition matérielle de la masse des Acadiens est celle de tous les pêcheurs qui ne se livrent pas à l'agriculture ; elle est précaire. Ces hommes sont en général imprévoyants, et leur travail est exploité par les marchands, Anglais pour la plupart.

Une instruction sagement répandue parmi ces populations aurait d'abord pour but de les réunir en leur faisant connaître leur nombre ; la majeure partie ne soupçonne pas qu'ils dépassent le chiffre de *cent huit mille* (exactement 108,621). Certaines colonies acadiennes ignorent qu'à cinquante kilomètres d'elles sont d'autres colonies aussi importantes et aussi peuplées que les leurs. Donc, manque d'unité, de direction, et influence à peu près nulle au Parlement.

En second lieu, l'instruction conduirait vite les pêcheurs acadiens à comprendre les avantages qu'ils trouveraient à se livrer à la culture des plaines fertiles qui entourent leurs établissements ; ils s'affranchiraient du joug des marchands, redeviendraient leurs maîtres et pourraient

redevenir, à l'image des Canadiens, un peuple uni, fort et vaillant, parlant notre langue qui viendrait, à un moment donné, grossir les rangs de leurs frères du Canada et ajouter un poids de plus à l'influence que ceux-ci ont déjà gagnée au Parlement, dans la politique et dans les affaires.

---

LA LOUISIANE

---

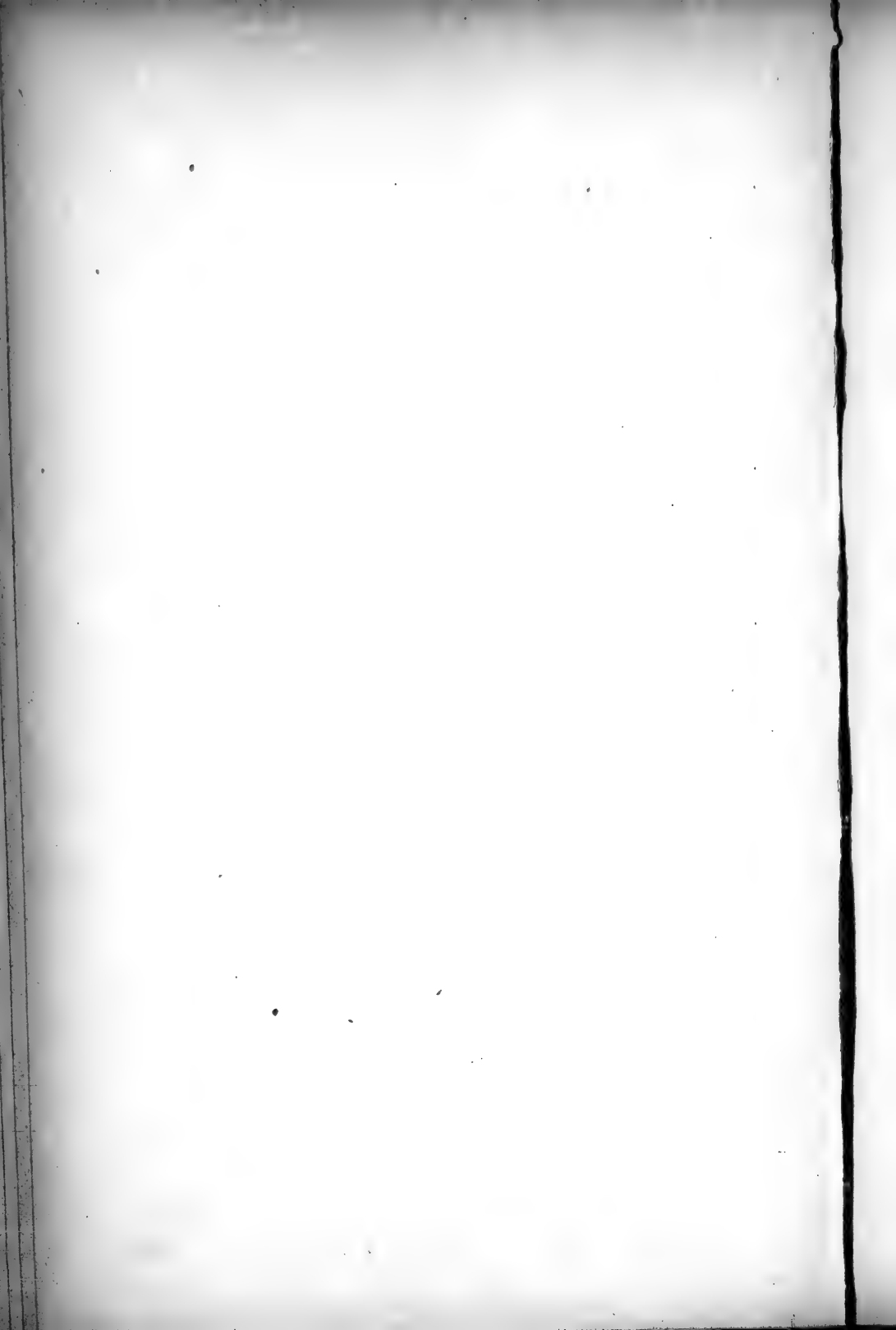


UNE MAISON FRANCAISE

A LA

NOUVELLE-ORLÉANS

---



# LA LOUISIANE

---

## CHAPITRE PREMIER

Le Cavellier de La Salle. — Son assassinat. — D'Iberville. — Concession de la Louisiane à M. Crozat. — Jean Law. — La Compagnie des Indes. — La banqueroute. — Révolte des Chactas. — Cession de la Louisiane à l'Espagne. — La Louisiane sous le gouvernement espagnol. — Le cruel O'Reilly. — Rétrocession de la Louisiane à la France. — Vente de la Louisiane aux États-Unis.

C'est un Français, le sieur Le Cavellier de La Salle, nous l'avons vu, qui, parti de Montréal à la recherche d'une route conduisant à la mer Vermeille, le passage du Nord-Ouest, pour gagner le Japon, la Chine et les Indes, découvrit le Mississipi, descendit son cours, et arriva au golfe du Mexique.

Il donna le nom de Louisiane à toute cette immense région, arrosée par le « Père des Eaux ». Sa découverte et la prise de possession de ces territoires donnaient à la France tout le continent Nord américain, à l'exception d'une étroite ligne de côtes sur les bords de l'Atlantique, de la Floride et du Mexique, occupée par les Espagnols et les Anglais.

Bien avant que Le Cavellier de La Salle descendit le cours du Mississipi, un Espagnol, Fernand de Soto, quittant les côtes de la Floride, avait exploré les bouches du grand fleuve, dans l'espérance de trouver un nouveau Pérou. Après trois ans de vaines recherches, il mourut, et son corps, enfermé dans un tronc d'arbre creusé par ses soldats, fut jeté dans le Mississipi, qui lui servit de tombeau.

A son retour en France, en 1683, La Salle fut reçu par le roi Louis XIV, qui le chargea de la colonisation de la Louisiane. La flotte, emportant cinq cents hommes, colons et marins, partit de la Rochelle le 24 juillet 1684; la traversée ne fut pas heureuse : un des navires tomba au pouvoir des Espagnols qui croisaient dans ces parages, et, pour comble de malheur, quand on arriva dans le golfe du Mexique, on ne put retrouver les bouches du Mississipi, faute d'instruments astronomiques.

Las de chercher l'entrée du fleuve, La Salle fit débarquer sa troupe dans la baie de Saint-Bernard, au Texas, et après bien des vicissitudes commença l'installation de la colonie. Les débuts ne furent pas heureux : en butte aux maladies, à la fièvre, les colons se virent encore attaqués par les bêtes féroces et les indigènes.

La Salle, après avoir formé le projet de rechercher le Mississipi, se décida à remonter jusqu'au Canada pour demander du secours; il partit avec seize hommes, laissant les vingt autres survivants de l'expédition à la garde du fort Saint-Louis. Après une marche au nord de quelques jours, La Salle fut assassiné par ses hommes.

Quant à la troupe restée à Saint-Louis, elle fut massacrée par les sauvages, à l'exception de cinq.

Ces derniers, augmentés de quelques-uns des compagnons de La Salle qui avaient déserté au moment du départ, tombèrent entre les mains des Espagnols, que l'entreprise des Français inquiétait. Les rapports de ces prisonniers les tranquilliserent; mais ceux qui pouvaient fournir des renseignements utiles furent jetés dans les mines, au Nouveau-Mexique. Deux enfants, fils d'un Canadien nommé Talon, trop jeunes pour fournir des observations sur le pays, furent pris sous la protection du vice-roi, qui plus tard les fit entrer dans la marine espagnole. Après des péripéties sans nombre, qui tiennent bien plus du roman que de l'histoire, ils parvinrent à regagner la France.

En 1699, le brave marin d'Iberville, parti de Brest avec deux navires, pénétrait dans l'embouchure du Mississipi, remontait le fleuve jusqu'au village de Bayagoulas; il fit élever un fort dans la baie de Biloxi, entre le Mississipi et Mobile, et rentra en France.

Au mois de janvier 1700, d'Iberville revenait avec le titre de gouverneur général de la Louisiane. Il remonta le Mississipi jusque chez les Natchez, où il projeta de bâtir une ville. Pendant qu'il était dans cette tribu, un violent orage éclata, et la foudre tomba sur le temple et l'enflamma. Tous ces sauvages accoururent aussitôt, donnant les marques du plus affreux désespoir : ils s'arrachaient les cheveux, se frottaient le corps et le visage de terre, levaient les bras au ciel, poussant des hurlements terribles. Les mères jetaient leurs enfants dans les flammes, comme pour apaiser le courroux du ciel.

Malgré les efforts d'Iberville et de ses compagnons pour empêcher ces actes de barbarie, dix-sept enfants périrent sous les ruines embrasées du temple.

Un fort, construit à Mobile, fut le seul résultat de cette tentative de colonisation. La mort de d'Iberville vint d'ailleurs arrêter toute intervention en faveur de cet établissement dont on ne parla plus jusqu'en 1712.

Les premiers colons de la Louisiane furent, comme nous l'avons dit, des Canadiens ; car, à cette époque, le Canada s'étendait de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, le long du cours du « Père des fleuves », et les Canadiens jalonnaient ses rives sur un espace de plus de douze cents lieues. « Ils disputaient les bords glacés de la baie d'Hudson aux traitants anglais, ou guerroyaient contre les Espagnols, presque sous le ciel brûlant des tropiques. La puissance française en Amérique semblait reposer uniquement sur eux..... » Au nom de leur roi, ils obéissaient sans calculer ni les sacrifices, ni les conséquences, et nous verrons, dans les pages qui vont suivre, que c'est à eux principalement que la France dut la conservation de la Louisiane, comme elle leur devait celle du Canada depuis un quart de siècle.

En 1712, la Louisiane fut concédée à un négociant français du nom de Crozat ; mais cette entreprise commerciale n'eut aucun succès : tant que les colons avaient fait du commerce pour leur compte, ils avaient facilement trouvé chez les Espagnols des débouchés aux marchandises de traites achetées chez les sauvages ; mais, du jour où une grande compagnie fut formée, constituant un monopole, les Espagnols refusèrent l'entrée de leurs

ports du Mexique et des îles aux navires français.

Complètement désillusionné sur les avantages de la Louisiane, Crozat rendit sa concession au roi. Le régent la concéda aussitôt à la Compagnie d'Occident.

Un aventurier écossais, Jean Law, vint en France, et proposa au gouvernement de relever les finances de l'État. La situation déplorable où se trouvait alors le trésor public explique seule la confiance qu'inspira ce financier. Le moyen qu'il proposa était d'abord la création d'un papier-monnaie, des billets de banque; mais comme la valeur représentée par ce papier ne se trouvait pas en espèce dans les caisses du trésor, et que l'État eût été, par conséquent, dans l'impossibilité de rembourser tout le papier-monnaie en circulation, la valeur de celui-ci était à peu près nulle; au bout de peu de temps, il perdait le tiers, la moitié et même les deux tiers de sa valeur nominale.

Law ne s'arrêta pas pour si peu : sous le nom de Compagnie des Indes, il réunit les monopoles accordés pour les diverses colonies françaises du monde entier, et fit une émission d'actions payables en papier-monnaie, que l'on recevait à sa valeur nominale. Le capital, fixé à *cent millions*, fut souscrit en un instant; les porteurs de papier-monnaie croyaient faire une spéculation magnifique, en l'échangeant au pair contre des actions qu'on leur rembourserait en or, extrait des mines imaginaires de la Louisiane.

On envoya immédiatement de nombreux colons sur les rives du Mississipi; une ville fut créée à trente lieues de l'embouchure du fleuve, la Nouvelle-Orléans, aujourd'hui

une des plus peuplées et des plus riches des États-Unis.

En 1720 arriva la banqueroute, l'écroulement du système de Law, ruinant des milliers d'individus, sans que la Compagnie ait été utile à la colonie de la Louisiane.

Pendant la guerre avec l'Espagne (1718), notre colonie fut attaquée par Carascosa; mais, grâce à l'habileté de Bienville et de ses lieutenants, et à la bravoure des colons, Canadiens pour la plupart, cette campagne fut fatale à l'Espagne.

C'est vers cette époque qu'éclata la fameuse conspiration des Natchez, qui eût pu coûter la vie à tous les Français de la colonie. Quelques habitants furent seuls massacrés, et les autres centres de population, prévenus à temps, purent se défendre et infliger une sanglante leçon aux Natchez.

De faibles détachements de soldats français avaient suffi pour réduire ce petit peuple; mais ces victoires affaiblissaient les Français et la colonie dépérissait. En 1731, la Compagnie remit son privilège au roi, qui déclara le commerce libre.

Cependant, des colons cherchaient toujours les mines d'or annoncées par Law; c'est au pays des Illinois que les imposteurs avaient placé ces mines, qu'ils disaient plus riches et plus abondantes même que celles du Mexique. « Plusieurs familles, dupes d'une erreur presque générale, y avaient transporté leur fortune. Elles trouvèrent; au lieu de trésors cachés dans les entrailles de la terre, un sol d'une fertilité inépuisable, un des plus doux climats du monde, des rivières navigables, qui toutes auraient pu être décorées du nom de belle rivière

qu'on donna à l'Ohio. Les colons, revenus de leurs illusions, s'adonnèrent à la culture; cette petite partie de la Nouvelle-France fit dès lors de grands progrès (1). »

La guerre qui, pendant ce temps, éclata entre la France et l'Angleterre, surprit la Louisiane sans soldats et sans fortifications. Les Chactas, gagnés par les Anglais, poussèrent leurs courses jusque sous les murs de la Nouvelle-Orléans, et s'emparèrent, pour le compte de l'Angleterre, d'une partie des côtes, qui nous furent rendues par le traité d'Aix-la-Chapelle. « Ceux qui eurent du bon sens, dit un mémoire du temps, se hâtèrent de quitter un séjour où la liberté et la vie étaient exposées à de continuelles révolutions. »

Pour combler les vides causés par ces émigrations, le ministère envoya des troupes et de nouveaux habitants ; mais ces colons étaient recrutés dans les bas-fonds de la population parisienne, et les soldats étaient presque tous des déserteurs. Pendant plusieurs années, la Louisiane fut le théâtre de désordres causés par ces transportés.

Telle était la situation de notre colonie, lorsqu'en 1756 la France reprit de nouveau la guerre contre l'Angleterre. Les Antilles et le Canada furent bientôt envahis, et la Louisiane était menacée. Dénuée de secours, elle paraissait une proie facile pour les Anglais, quand M. de Kerleret, alors gouverneur, trouva, dans ses alliances avec les peuplades indigènes, à élever une barrière contre les envahisseurs.

---

(1) Barbé-Marbois, *Histoire de la Louisiane*.

Éclairés par les fautes commises par leurs pré-lécesseurs, les gouverneurs de la Louisiane avaient encouragé l'agriculture, et ils commençaient à recueillir les fruits de la nouvelle direction donnée aux habitants, lorsqu'un vaisseau vint, le 21 avril 1764, apporter à M. d'Abadie, gouverneur, l'ordre de remettre la Louisiane aux mains des Espagnols. Cet administrateur éprouva un tel chagrin de cette cession, qu'il en mourut ; il fut remplacé par M. Aubry.

Peu de temps après, d'Ulloa, officier général espagnol, vint prendre possession du pays au nom du roi d'Espagne.

Par une circonstance singulière, cet officier n'était porteur d'aucun ordre écrit de sa cour ; il avait reçu l'ordre verbal du gouverneur de Cuba de se rendre à la Nouvelle-Orléans.

M. d'Ulloa, sentant le côté faible de sa position, s'attacha à gagner le commandant français, imaginant qu'il entraînerait le reste des suffrages ; mais cet officier jouissait lui-même de peu de sympathie parmi la population ; il en résulta des troubles, des désobéissances aux ordres d'Ulloa. Les habitants, ayant appris que l'officier espagnol n'avait pas de lettre patente de son gouvernement, lui adressèrent une pétition, signée par les principaux d'entre eux, dans laquelle ils lui demandaient de produire le titre qui lui donnait pouvoir de commander, assurant qu'aussitôt qu'il l'aurait fait, tous rentreraient dans le devoir ; mais que, faute par lui de satisfaire à cette réclamation, ils étaient décidés à rejeter les lois prohibitives qu'il avait imposées, et lui enjoignaient de quitter la colonie sous trois jours.

Ulloa comprit immédiatement le danger de sa situation ; il quitta la Nouvelle-Orléans, et vint en Espagne rendre compte de sa mission. Il peignit les Français comme des révoltés dont on ne pourrait venir à bout par la douceur et contre lesquels il faudrait employer les plus grandes rigueurs. La cour d'Espagne, qui avait hâte de faire exécuter le traité, choisit le général O'Reilly pour aller à la Nouvelle-Orléans ; il partit muni de pleins pouvoirs.

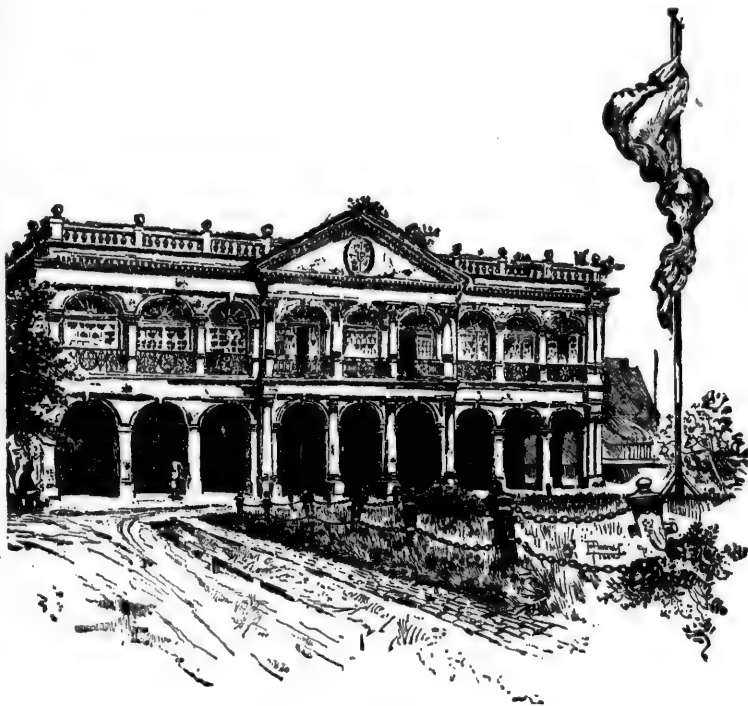
O'Reilly était Irlandais ; il avait quitté sa patrie pour la cause du roi Jacques et servi, en France, sous les maréchaux d'Estrée et de Broglie ; puis, passant en Espagne, il était arrivé, grâce à de hautes protections, à la grande situation d'inspecteur général de l'infanterie.

L'ordre du roi d'Espagne vint le trouver à la Havane ; il partit en toute hâte, emmenant une flotte de vingt-quatre navires et trois mille hommes de troupes.

O'Reilly crut entrevoir, dans la mission dont il était chargé, l'occasion de paraître utile au rétablissement de la paix de la colonie ; par la douceur de ses ordres, on n'eût pas pu, à ce qu'il pensait, apprécier suffisamment sa vigueur et son énergie, et dès son départ, il résolut « de faire un coup d'éclat qui pût en imposer, lui donner la réputation d'un homme de tête, et il jugea parfaitement que des malheureux qu'on rejetait du sein de la patrie, y trouveraient peu de vengeurs ; ce fut dans ces principes qu'il arriva à l'embouchure du fleuve Mississippi.

« Du moment que l'on sut son arrivée à la Nouvelle-Orléans, on députa M. de la Fresnière, procureur géné-

ral, pour le recevoir et l'assurer de la soumission de tous les habitants. O'Reilly le reçut avec les plus grandes marques de bonté, lui annonça les ordres du roi d'Espagne, essayant de traiter tous les Français comme des sujets



Le Cabildo et la Place d'Armes.

qu'il désirait acquérir. Ces premiers moments rassurèrent les esprits : le Français, naturellement emporté, se rend toujours à la justice et ne passe que trop rapide-

ment de la colère la plus violente à la confiance la plus dangereuse.

« O'Reilly observait tout, marquait ses victimes, et lui seul connaissait le moment où il devait faire éclater ses proscriptions. Il avait commencé par faire appliquer les règlements français, et ce début aurait entraîné la multitude. Lorsqu'il se crut assuré de ses moyens, il hasarda de faire quelques changements, qui éprouvèrent de la part de la justice des représentations positives. O'Reilly dissimula encore pour être à portée de juger des impressions que ferait sur chaque particulier le système qu'il voulait établir.

« O'Reilly comprit parfaitement que la Fresnière, par l'exactitude de ses principes, serait toujours un obstacle invincible à ses projets concussionnaires ; il détermina le jour de ses attentats ; ses ordres furent donnés de manière que rien ne transpirât, et lorsque tout fut prêt, il manda chez lui les principaux habitants pour fixer avec eux, d'une manière irrévocable, les règlements qui dorénavant feraient la loi de la colonie.

« Douze Français furent choisis pour représenter la nation ; chacun d'eux y apportait le désir de l'union et de la concorde, et la colonie attendait en silence le résultat de cette délibération décisive.

« Les députés étaient réunis au Cabildo, chez O'Reilly, et ils attendaient dans la salle d'audience son arrivée, quand, tout à coup, les troupes prirent les armes et parurent aux environs du gouvernement ; les portes s'ouvrirent, O'Reilly parut armé au milieu d'une troupe de satellites ; et avec une figure décomposée par l'énormité

du crime qu'il était à l'instant de commettre, il bégaya quelques reproches vagues sur l'esprit de révolte qui régnait dans la colonie, en déclara les députés auteurs, et termina sa criminelle harangue par les condamner tous à la mort.

« Ils furent à l'instant chargés de fers et conduits dans d'affreux cachots.

« Cette nouvelle avait volé rapidement dans la ville et y avait jeté la consternation et le désespoir.

« O'Reilly se renferma dans son Gouvernement et refusa de voir qui que ce fût, jusqu'à ce qu'il eût consommé son crime ; cependant, sept des malheureux Français, qui attendaient la mort, furent élargis, et personne ne douta du motif qui déterminait leur grâce : l'avidité d'O'Reilly et la manière dont il s'est conduit ne laissent aucun doute sur les moyens dont on se servit pour le toucher (1). »

Les six condamnés qui subirent le dernier supplice furent : la Fresnière, Noyant, Carresse, Villeret, Marquis et Millet.

« Tous ces infortunés, continue le même mémoire, souffrirent leur supplice avec la fermeté qu'on devait attendre de vertueux citoyens qui n'avaient rien à se reprocher. La Fresnière, avant d'être fusillé, protesta de son innocence, encouragea ses concitoyens à mourir sans témoigner aucune faiblesse ; il dit à Noyant d'en-

---

(1) Anonyme. — *Mémoire manuscrit adressé au roi Louis XVI sur la Louisiane.* (Propriété de l'auteur.)

voyer son écharpe à sa femme pour qu'elle pût la remettre à son fils, quand il aurait vingt ans ; il commanda lui-même aux soldats de faire feu, et il mourut comme un héros, en abandonnant à ses remords le cruel O'Reilly. »

En 1770, O'Reilly quittait la Nouvelle-Orléans avec ses troupes, après avoir, par la terreur, organisé la colonie selon la loi espagnole.

La Louisiane végéta, sous le gouvernement de cinq administrateurs espagnols, et quand, en 1778, la Nouvelle-Orléans fut ravagée par un incendie, c'est aux Français de Saint-Domingue que Carondelet s'adressa pour avoir des secours.

Continuant son système de prohibition, l'Espagne défendait aux navires étrangers l'entrée du Mississipi, et ce n'est qu'en 1793 que le gouvernement des États-Unis obtenait de l'Espagne l'ouverture de ses colonies au commerce européen et américain. Deux ans plus tard, en 1795, un autre traité signé à Madrid concédait aux Américains la libre navigation du Mississipi ; ceux-ci en profitèrent pour venir en foule s'établir dans toute la Louisiane, qui n'était plus espagnole que de nom. Cet état se prolongea jusqu'en 1800.

Le premier acte diplomatique de Napoléon avec l'Espagne avait été d'obtenir la rétrocession de la Louisiane ; et, le 21 mars 1801, la Louisiane faisait retour à la France en échange du petit royaume italien d'Etrurie.

Le 26 mars 1803, M. Laussat débarqua à la Nouvelle-Orléans pour préparer l'arrivée du général Victor avec un corps de troupes considérable. Pendant que la France reprenait possession de sa colonie, on agitait, au congrès

de Washington, la question de savoir si l'on proposerait au premier Consul de lui acheter cette possession, ou si l'on s'en emparerait tout simplement par la force. MM. Monroe et Livingston furent délégués pour aller faire à la France des propositions de cession.

A cette époque, Bonaparte était à la veille de déclarer la guerre à l'Angleterre, et il n'ignorait pas que la flotte anglaise allait attaquer la Nouvelle-Orléans.

— Les Anglais, disait-il à ses ministres, ont vingt vaisseaux de guerre dans le golfe du Mexique, et je n'ai pas un moment à perdre pour mettre la Louisiane hors de leurs attaques. Ces plénipotentiaires américains ne me demandent qu'une seule ville dans la Louisiane ; mais je considère la colonie comme déjà perdue.

Quelques jours plus tard, se promenant dans le jardin de Saint-Cloud avec Marbois, dans lequel il avait plus de confiance que dans M. de Talleyrand, il lui dit :

— Vous êtes chargé du trésor, Monsieur, eh bien, demandez-leur cent millions et qu'ils prennent tout le pays.

Marbois voulut faire quelques objections en faveur des colons.

— Portez, lui dit le premier Consul, vos théories sur le marché de Londres.

Le prix définitivement fixé pour la cession fut de *quatre-vingts millions*, sur lesquels les Américains en prélevèrent vingt pour payer les indemnités dues par la France aux citoyens américains. M. Marbois et MM. Livingston et Monroe signèrent le traité le 30 avril 1803.

Quand ils se levèrent, après la signature, les plénipotentiaires se serrèrent la main.

— Nous avons vécu longtemps, dit Livingston, mais c'est la meilleure besogne de toute notre existence.

Le 30 novembre 1803, devant les troupes rangées sur la place d'armes, au bruit des décharges d'artillerie, Salcedo avait remis à M. Laussat les clefs de la Nouvelle-Orléans, tandis que Casa Calvo déclarait les habitants de la Louisiane relevés du serment d'allégeance envers Sa Majesté le roi d'Espagne; les couleurs espagnoles, flottant au mât de pavillon, avaient été amenées, et remplacées par le drapeau tricolore; la Louisiane passait sous la domination de la France.

Le lundi 20 décembre 1803, avec le même cérémonial, Laussat remettait les clefs de la ville, emblème de la propriété de toute la province, à MM. Claiborne et Wilkinson; le drapeau tricolore, qui avait flotté pendant vingt jours sur la place d'armes, était remplacé par l'étendard étoilé et barré (stars and strips), et la Nouvelle-Orléans devenait une ville américaine.

Les formalités remplies, les commissaires des deux puissances purent être témoins d'un incident produit par les dernières impressions que causait ce changement.

« A l'arrivée de M. Laussat, neuf mois avant son rappel, la colonie avait pu se croire de nouveau française, et peu de temps avait suffi pour ranimer dans les cœurs de quelques vieux habitants des sentiments qu'une aussi longue séparation n'avait pu éteindre. Ils les manifestèrent à l'occasion du changement de pavillon.

« Pendant les vingt jours que dura la domination

française, celui de France avait flotté sur la maison de ville. Des soldats français, retirés depuis quelques années à la Louisiane, d'autres amenés de différents lieux au Mississipi par des destinées et des intérêts divers, s'étaient réunis à la vue des couleurs nationales. Au nombre de cinquante, ils s'étaient, de leur propre mouvement, constitués gardiens d'un drapeau illustré par tant de victoires, et ils veillaient à sa garde comme si elle leur eût été consignée.»

Le changement des pavillons se fit par l'élévation de l'un et la descente de l'autre. Lorsqu'ils furent à mi-hauteur, on les y arrêta quelques instants, et l'artillerie et les fanfares célébrèrent cette union. Quand on vit celui des États-Unis s'élever au haut du mât et se déployer dans les airs, les Américains exprimèrent leur joie par les cris accoutumés; en même temps, les couleurs de la République française descendaient et furent reçues dans les bras des Français qui les avaient gardées : leurs regrets éclatèrent; et pour rendre un dernier hommage à ce signe, qui n'était plus celui de la souveraineté du pays, le sergent-major s'en enveloppa comme d'une écharpe et, après avoir parcouru la ville, il s'achemina vers la maison du commissaire français.

La petite troupe l'accompagnait; elle fut saluée en passant devant les lignes des Américains qui leur présentaient les armes, battant aux champs, drapeaux déployés. Les officiers des milices, la plupart Français de naissance ou d'origine, suivaient en corps.

Laussat les reçut, et ils lui dirent :

— Nous avons voulu rendre à la France un dernier

témoignage de l'affection que nous lui conserverons toujours. C'est dans vos mains que nous déposons ce symbole du lien qui nous avait rattachés passagèrement à elle.

Laussat répondit :

— Que la prospérité de la Louisiane soit éternelle !

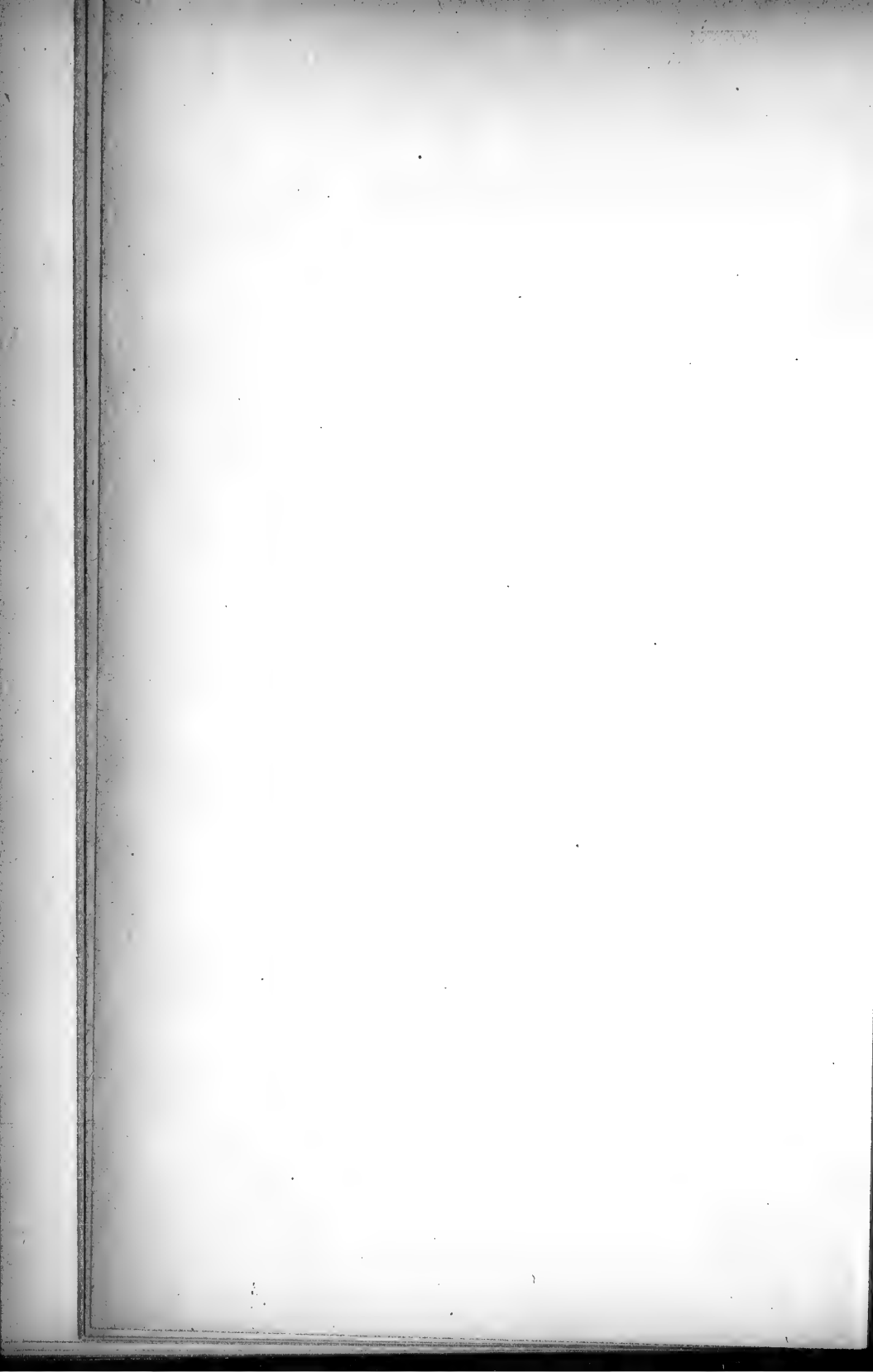
Quand un peuple est vaincu sur les champs de bataille, quand, pour prix de sa victoire, le vainqueur exige la cession d'une province, on plaint le sort des malheureux que la destinée contraint à changer de nationalité, et la patrie pleure ses enfants séparés d'elle. Mais que dire de toute une province qu'un souverain vend à l'étranger pour quelques millions ?

maison de  
ques an-  
ents lieux  
ts divers,  
nales. Au  
pre mou-  
lustré par  
comme si

évation de  
rent à mi-  
l'artillerie  
nd on vit  
t et se dé-  
èrent leur  
s, les cou-  
t et furent  
vaient gar-  
un dernier  
la souve-  
ppa comme  
, il s'ache-  
s.

saluée en  
i leur pré-  
apeaux dé-  
Français de

un dernier



## CHAPITRE II

La Nouvelle-Orléans. — Les Français à la Louisiane. — Les créoles.  
— Les planteurs.

Dans la grande confédération qui occupe presque tout le continent Nord américain et dont les États reçoivent et absorbent chaque année le trop plein des autres nations du monde, il en est un, peuplé d'hommes de race latine, intelligents, instruits, braves et indépendants, qui lutte victorieusement contre toute tentative d'absorption par la race anglo-saxonne.

Dans la Louisiane, vit une population qui envoie ses représentants au congrès fédéral, célèbre le 4 juillet, et dix jours plus tard, avec un enthousiasme bien plus grand, fête l'anniversaire de la prise de la Bastille : ce sont les créoles, les Louisianais-Français.

Si l'on trace une ligne imaginaire de l'extrémité sud-ouest à l'extrémité nord-est de la Louisiane, puis que, descendant le cours du Mississippi jusqu'à Baton-Rouge, on trace une autre ligne allant jusqu'à la baie de la Chandeleur, dans le golfe du Mexique, on aura formé un immense triangle habité par une population de langue française.

Dans toute cette région, s'étendent de magnifiques prairies, des champs de cannes à sucre, de coton, de blé ; dans ses pâturages paissent des troupeaux nombreux ; ceux qui cultivent ces campagnes parlent français, et ont en général la chevelure blonde et l'œil bleu clair du Français du Nord.

Là, les noms des bayous, des rivières, des lacs, des villages, des plantations sont français ; les paroisses portent des noms de saints ou de fêtes de l'Église ; et bien que, depuis cinquante ans, les Anglo-Américains, parlant l'anglais, deviennent de jour en jour plus nombreux dans cette partie de l'État, cependant, dans leurs écoles, les enfants apprennent encore le français et ne parlent que cette langue.

Là, habitent les petits-fils des malheureux colons de la Nouvelle-Ecosse arrachés à leur patrie par les Anglais, en 1755 ; ils portent encore le nom d'Acadiens. Dans les immenses prairies d'Attapakas et d'Opelousas, ils forment la majeure partie de la population, et, comme partout où ils se sont établis, un peuple à part.

Ainsi s'exprime un auteur américain au début d'une histoire des créoles de la Louisiane.

On évalue à plus de cinquante mille le chiffre des Français établis à la Louisiane depuis plusieurs générations : ce sont les créoles.

Outre ces habitants, maintenant citoyens des États-Unis, un grand nombre de nos compatriotes se sont fixés soit à la Nouvelle-Orléans, soit sur les rives du bas Mississippi, où ils sont commerçants, ou bien où ils

possèdent de vastes exploitations agricoles appelées plantations.

La Nouvelle-Orléans, la « Ville du Croissant », se divise en deux parties bien distinctes : la ville américaine et la ville française, que sépare Canal-Street.

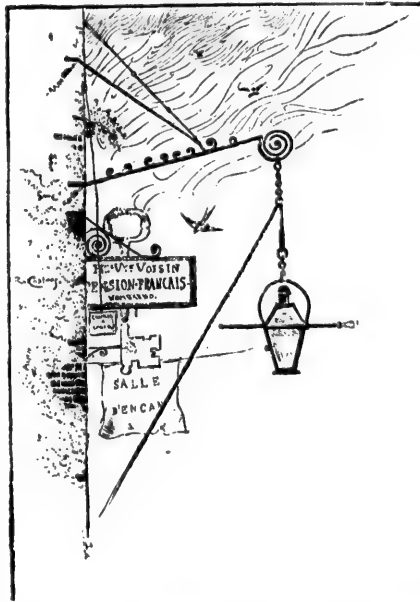
Dans la ville française toutes les maisons, basses, en pierres de taille ou en briques, sont les unes revêtues d'une couche de stuc, les autres peintes à l'huile. A chaque fenêtre est appliqué un balcon de fer sur lequel descendent des jalousies. Ces demeures des riches Français de la Louisiane ont toutes une porte cochère donnant accès aux voitures dans une cour intérieure plantée comme un jardin, et embellie des plus belles fleurs du monde.

Toutes les rues du quartier français ont conservé non seulement des noms qui rappellent la vieille France — Royale, Chartres, Bourgogne, Castries, du Rempart, Dauphine — mais encore un aspect spécial et un cachet particulier : à côté de magasins modernes, tenus par des Français et ressemblant absolument à ceux de Marseille, de Bordeaux et du Havre, on retrouve de vieilles constructions remontant à l'époque de notre occupation de la Louisiane ; des coins de rues avec l'antique reverbère, que l'installation du gaz dans toute cette partie de la ville n'est pas encore parvenue à faire disparaître.

Est-il besoin de dire que partout on parle français, et que, si les Louisianais-Français sont obligés d'employer la langue anglaise dans leurs relations avec les Américains, chez eux, ils n'emploient pas d'autre idiome que le nôtre ?

Dans le quartier français aussi, sont les cafés luxueux, qui contrastent singulièrement avec les *bars* américains, où l'on avale à la hâte et debout des boissons épicées, des sandwiches et des tranches de jambon, et les restaurants renommés pour la succulence de leur cuisine.

A la Nouvelle-Orléans, les Français déjeunent à dix

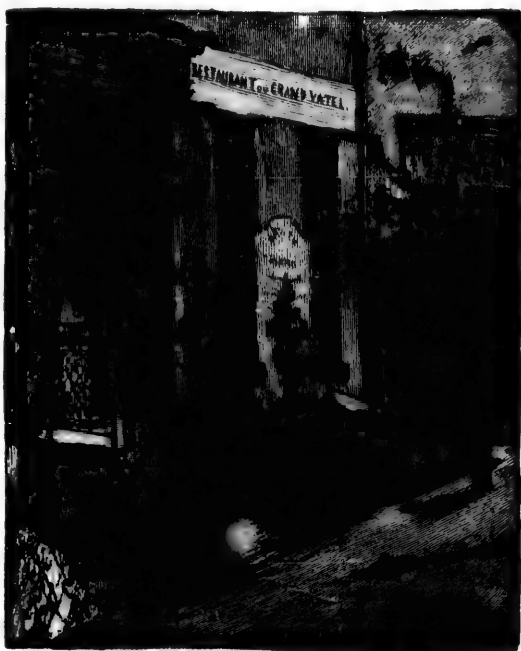


Un coin de la rue Castries, dans le quartier français.

heures et dinent à quatre, à cause de l'heure où commencent les représentations au théâtre ; les créoles ont conservé de la mère-patrie un goût très prononcé pour tout ce qui touche à l'art dramatique. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rendre un soir au Grand-Théâtre, à St-Charles ou aux Variétés.

Ces salles regorgent de monde, et l'on pourrait se croire transporté dans un théâtre de Paris, en entendant des acteurs français jouer des pièces françaises, et surtout en regardant les spectateurs. Les rares Yankees

qui s'aventurent dans ces réunions y sont aussi déplacés que les Anglais dans nos théâtres de Paris, et se font, tout comme eux, remarquer par leur tenue..... incroyable.



Restaurant français.

Depuis quelques années, la ligne de démarcation entre les Anglo-Américains et les Louisianais-Français tend à disparaître : les deux races semblent vouloir se fondre ; mais ce n'est pas la race américaine qui absorbe l'autre ; c'est bien plutôt la race française qui, petit à petit, a

imposé ses goûts, ses coutumes et son genre de vie à l'Américain. Et de fait, partout où il voyage, l'Américain du Sud se distingue de ses autres compatriotes par son type, par son esprit moins positif, son caractère plus gai, ses idées plus généreuses; il y a du Français dans tous ces gens du Sud.

Ne l'ont-ils pas prouvé pendant la guerre civile des États-Unis, en 1862-1865? Un auteur américain écrivait à cette époque que dans l'armée sudiste on retrouvait la bravoure, le courage, la générosité chevaleresque des Français du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, qui étaient venus fonder une colonie française sur les rives du Mississipi, qualités inhérentes à notre race, et qu'un séjour de plusieurs générations sur la terre américaine n'avait pu faire perdre aux descendants des premiers colons.

Personne n'ignore, du reste, que la paix signée depuis vingt et un ans entre les États du Nord et ceux du Sud n'a pu éteindre complètement l'hostilité qui existe entre ces deux races.

Aux environs de la Nouvelle-Orléans, depuis la mer jusqu'à cette ville et en remontant le cours du Mississipi, s'élèvent de nombreux villages entièrement habités par des Français; quelques-uns descendent des Canadiens qui, les premiers, sous la conduite d'Iberville, vinrent s'établir en Louisiane; d'autres sont les fils d'Acadiens transmigrés par les Anglais en 1755; d'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, ont émigré à une époque plus récente.

A côté de ces villages, s'étendent d'immenses exploitations agricoles, des plantations appartenant à des créoles

français; c'est eux que l'on nomme les planteurs. Autrefois, leurs vastes propriétés étaient cultivées par les esclaves; depuis la guerre de Sécession, qui a amené l'abolition de l'esclavage sur tout le territoire des États-Unis, les nègres sont libres; mais la plupart sont restés comme



Maison d'un planteur français, à Marigny, habitée par Louis-Philippe en 1798.

ouvriers sur les plantations où ils étaient attachés; ce qui tendrait à prouver que les esclaves, tout au moins ceux employés par les Français, n'étaient pas aussi mal-traités que quelques auteurs se sont plu à l'écrire.

La vie des planteurs est des plus agréables: aux coutumes apportées de France par leurs aïeux, ils ont ajouté les usages des pays chauds, modifiant leur genre de vie suivant les exigences du pays. Ils ont conservé les

grandes traditions de générosité et d'hospitalité qui distinguaient leurs ancêtres, traditions qui se sont perpétuées dans toutes nos colonies et sont pour ainsi dire devenues légendaires.

Mais, avant tout, les créoles français, à quelque classe de la société louisianaise qu'ils appartiennent, riches planteurs, propriétaires de terrains immenses, ou laboureurs disséminés dans les paroisses, ont conservé l'amour du nom français; ils se font gloire de leur origine, tout comme leurs frères du Canada, comme les Acadiens, comme leurs compatriotes répartis sur tout le continent Nord américain. Leur sort a été commun : une même politique les a tous, à des époques différentes, rejetés du sein de la mère-patrie; tous ont voulu protester contre cet abandon; ils ont voulu montrer au monde qu'on peut, soutenu par l'amour de la France, courber le front sous le joug de l'étranger, vivre à l'ombre d'un drapeau qui n'est pas le sien, et, cependant, ne jamais abandonner ce qui constitue l'essence d'un peuple : sa langue, ses coutumes, ses croyances.

Ces vaillants, les fils de ces braves qui avaient été par delà les mers pour conquérir le continent américain, pour fonder, de l'autre côté de l'Océan, une France nouvelle, une France transatlantique, n'ont pas réussi; trahis par le sort des armes, ils n'ont pu conserver les territoires; mais, unis dans une même pensée, ils ont formé un peuple, les FRANÇAIS D'AMÉRIQUE.

---

# TABLE DES MATIÈRES

## LE CANADA

### CHAPITRE PREMIER

|                                                                                                                                                                                                   |   |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|
| Jacques Cartier. — Les abandonnés de l'Île-de-Sable. — Champlain. — Fondation de Québec. — Dévouement de d'Aulac. — Frontenac. — Le Cavellier de La Salle. — Traité de Saint-Germain-en-Laye..... | 5 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---|

### CHAPITRE II

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Paix avec les Iroquois. — L'amiral du Brouillard. — Traité d'Utrecht. — Traité d'Aix-la-Chapelle. — Déloyauté de Washington. — Franklin et les Français. — Montcalm. — Bataille de Carillon. — Bataille d'Abraham. — Mort de Montcalm. — Reddition de Québec. — Traité de Paris. — Les héros du Canada. — Les voleries de l'intendant Bigot..... | 27 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

### CHAPITRE III

|                                                                                                          |    |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Cession du Canada à l'Angleterre. — Guerre de l'Indépendance. — Rébellien de 1837. — L'Acte d'Union..... | 51 |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

### CHAPITRE IV

|                                                                                                                                             |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Québec. — Vue de la ville. — Les aubergistes. — Le monument de Wolfe. — La terrasse. — Les calèches. — La maison du <i>Chien d'or</i> ..... | 61 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

### CHAPITRE V

|                                                                                                                                                         |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Montréal. — Bon-Secours. — Montréal l'hiver. — La Palais de glace. — Le carnaval. — Les raquettes. — Le Toboggan. — Ottawa. — Sherbrook. — Toronto..... | 79 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## CHAPITRE VI

- Les Canadiens-Français. — La famille. — Gouvernement. —  
Législation. — Religion. — La langue française. — Les jour-  
naux. — Littérature canadienne. — Amour des Canadiens pour  
la France. — 1870. — Que deviendront les Canadiens?..... 97

## CHAPITRE VII

- L'habitant*. — Normands et Bretons. — Une maison. — La vie.  
— Les fêtes de l'hiver. — La *Guignolée*. — Les chansons. —  
Légendes..... 113

## CHAPITRE VII

- Les *voyageurs*. — Les chantiers. — Les exploitations de bois.  
— Les squatters. — La naissance d'une ferme..... 123

## CHAPITRE IX

- La Grande-Terre solitude. — La Compagnie du Nord-Ouest. —  
Le combat *des sept Chênes*. — La chanson de Pierre Falcon.  
— Révolte des Métis de la Rivière Rouge. — Louis Riel. —  
Guillaume le Morfondu. — Annexion du Nord-Ouest au Ca-  
nada. — Les derniers événements. — Mort de Louis Riel.. 133

## CHAPITRE X

- Winnipeg. — Le Canadien-Pacifique. — Les métis. — Le bison.  
— Chasseurs et trappeurs. — Le wolverine. — La traite des  
pelletteries. — Les Indiens. — La Colombie britannique. —  
Les rives du Pacifique..... 149

## L'ACADIE

## CHAPITRE PREMIER

- Découverte de l'Acadie. — Les capitaines de sauvages. — Le  
baron de Saint-Castin. — Prise de Port-Royal. — 1755. —  
Expulsion des Acadiens. — Cruautés des colons anglais. —  
Longfellow..... 159

## CHAPITRE II

- Dispersion des Acadiens. — Les Français à l'étranger. — Le  
fleuve Saint-Jean. — Les rives du golfe du Saint-Laurent. —  
L'île du Cap-Breton. — Île du Prince-Édouard. — Terre-  
Neuve. — Saint-Pierre et Miquelon..... 175

## CHAPITRE III

|                                                                                                                                                                                                                              |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La population acadienne. — Situation physique et morale. — Agriculture. — Les <i>abboiteaux</i> . — Les villages. — Évangeline. — Les Pêcheurs. — <i>La malle</i> . — Le courrier. — Instruction. — Le clergé irlandais..... | 191 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## LA LOUISIANE

## CHAPITRE PREMIER

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le Cavellier de La Salle. — Exploration dans l'intérieur. — Assassinat de La Salle. — D'Iberville. — Crozat. — Jean Law. — La Compagnie des Indes. — La banqueroute. — Révolte des Chactas. — Cession de la Louisiane à l'Espagne. — Ulloa. — O'Reilly. — Ses cruautés. — La Louisiane rendue à la France. — Vente de la Louisiane aux Etats-Unis ..... | 211 |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## CHAPITRE II

|                                                                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Les Français à la Louisiane. — La Nouvelle-Orléans. — Population. — Les planteurs. — La guerre de Sécession..... | 229 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

## TABLE DES GRAVURES

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| Frontispice. — La citadelle de Québec.....             | 2   |
| Jacques Cartier.....                                   | 7   |
| Un sulpicien en 1700.....                              | 14  |
| Steamer descendant les rapides de la Chine.....        | 17  |
| Le port de Kingston.....                               | 21  |
| Mort du général Wolfe.....                             | 41  |
| Habitation d'un Canadien-Français en 1830.....         | 57  |
| Habitation d'un Canadien-Français en 1886.....         | 61  |
| Vues de Québec.....                                    | 63  |
| Pilote indien sur le Saint-Laurent.....                | 65  |
| Québec vue de Saint-Laurent.....                       | 67  |
| La vieille porte Saint-Jean.....                       | 69  |
| Une foire à Québec.....                                | 71  |
| Une vue du lac des Bois.....                           | 77  |
| Les quais de Montréal en été.....                      | 81  |
| Les quais de Montréal en hiver.....                    | 85  |
| Une rue de Montréal l'hiver.....                       | 89  |
| Un marché à Montréal.....                              | 93  |
| Sherbrook.....                                         | 99  |
| Flottage du bois sur un affluent de l'Ottawa.....      | 127 |
| Un cimetière indien sur les rives du Pacifique.....    | 135 |
| Un monument naturel sur l'océan Pacifique.....         | 139 |
| Campement d'Indiens sur l'Assiniboine.....             | 148 |
| Le Canadien-Pacifique près Winnipeg.....               | 151 |
| Train arrêté dans les neiges.....                      | 152 |
| Métis traversant la rivière Rouge.....                 | 153 |
| Pont indien dans le Nord-Ouest.....                    | 155 |
| Un Acadien.....                                        | 174 |
| Quartier français à New-York.....                      | 177 |
| Autre quartier français à New-York.....                | 178 |
| Acadien des îles du golfe du Saint-Laurent.....        | 181 |
| Jeune fille acadienne.....                             | 193 |
| La Grand'Prée et le cap Blomidon.....                  | 196 |
| Traîneau attelé de chiens.....                         | 202 |
| Une maison française à la Nouvelle-Orléans.....        | 209 |
| Le Cabildo et la place d'Armes.....                    | 220 |
| Réverbères et enseignes françaises.....                | 232 |
| Restaurant français à la Nouvelle-Orléans.....         | 233 |
| Maison de planteur français à la Nouvelle-Orléans..... | 235 |

2  
7  
14  
17  
21  
41  
57  
61  
63  
65  
67  
69  
71  
77  
81  
85  
89  
93  
99  
127  
135  
139  
148  
151  
152  
153  
155  
174  
177  
178  
181  
193  
196  
202  
209  
220  
232  
233  
235